





**M.C. MIGEL LIBRARY
AMERICAN PRINTING
HOUSE FOR THE BLIND**

DES
AVEUGLES-NÉS.

...thus with the year
Seasons return, but not to me returns
Day or the sweet approach of ev'n or morn,
Or sight of vernal bloom, or summer's rose,
Or flocks, or herds, or human face divine;
But cloud instead, and ever-during dark
Surrounds me, from the cheerful ways of men
Cut off, and for the book of knowledge fair
Presented with an universal blank,
Of nature's works to me expung'd and ras'd,
And wisdom at one entrance quite shut out.

MILTON, *Paradise lost*, book III.

MOUTARDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
3, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

HV1593
.D38
1837

ESSAI
SUR L'ÉTAT PHYSIQUE, MORAL ET INTELLECTUEL
DES
AVEUGLES-NÉS

AVEC UN NOUVEAU PLAN
POUR L'AMÉLIORATION DE LEUR CONDITION SOCIALE

PAR P.-A. DUFAU

OUVRAGE COURONNÉ
PAR LA SOCIÉTÉ DE LA MORALE CHRÉTIENNE



PARIS
IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI
A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXVII

INTRODUCTION.

La condition humaine qui résulte de la cécité est sans doute l'une des plus dignes d'exciter l'intérêt public au sein d'une société parvenue à un certain degré de perfectionnement. En effet, sans parler de la privation de ces jouissances infinies dont l'aspect de la nature colorée est pour nous une source perpétuelle, que de misères primitivement attachées à cette condition ! Dans les ténèbres éternelles où s'écoule sa vie, l'aveugle est frappé d'une incapacité physique à laquelle les plus importantes acquisitions intellectuelles ne sauraient jamais suppléer, et dont même elles lui font quelquefois mieux sentir les tristes résultats ; il dépend de tout le monde, et personne ne dépend de lui ; il est à la merci de tout ce qui l'entoure, livré sans défense au contact des choses et à l'injustice des hommes ; la plupart

de nos moyens d'existence lui sont interdits; un préjugé funeste vient encore ici à l'aide de la nature et oppose à l'aveugle de nouveaux obstacles pour trouver sa place dans la famille sociale. Comme il n'a parfaitement conscience que de l'espace qu'il occupe, il hésite à se mouvoir, il ne se meut que rarement, que lentement, et par là il se trouve amené à un état de langueur funeste vers lequel l'entraîne encore une imagination qui n'a pour aliment que de froides représentations de surfaces incolores. Ainsi isolé du reste de l'humanité, concentré et défiant, *véritable prisonnier dans l'univers*, comme a dit heureusement¹ le docteur Blacklock aveugle-né lui-même, c'est bien à cet être que semble surtout s'appliquer cette pensée de philosophie chrétienne qui présente la vie de l'homme comme un triste et pénible voyage dont le port est l'éternité.

Cette condition spéciale, ainsi résumée dans ses traits les plus généraux, s'offre à l'examen de tout homme dont l'esprit est éclairé et le cœur ouvert aux émotions, sous deux aspects très-distincts et également importants : elle

¹ *Encyclopédie britannique*, art. *Blind*.

est à la fois un objet de bienfaisance sociale et d'observation scientifique. En effet, en même temps que la privation de la vue constitue l'une des plus grandes infortunes qui puissent affliger l'humanité, peut-être celle qui réclame la plus abondante part dans la commisération de tous, elle fait surgir un être moral à part non moins curieux à étudier pour le physiologiste que pour le métaphysicien dans l'organisme incomplet qui sert son intelligence. L'individu atteint de cécité dès le berceau a donc droit à intéresser à la fois, au plus haut degré, l'ami de l'humanité et le savant; ni l'un ni l'autre ne lui ont pourtant accordé jusqu'ici, il faut le dire, qu'une attention passagère et bien insuffisante.

On peut assurément s'étonner que la société ait fait aussi peu, jusqu'à ces derniers temps, pour une situation qui, comme on le reconnaît en observant ses propres impressions, excite si facilement la pitié individuelle. Chez les anciens, on ne trouve nulle trace de quelque institution destinée à soulager le malheur des aveugles; ils étaient pourtant nombreux en Italie et dans l'Asie romaine, ainsi qu'il résulte de divers ouvrages de médecine, bien

que la variole, qui entre pour un tiers comme cause productrice des cécités de naissance, ne fût pas alors connue, à ce qu'il semble, du monde civilisé. Des institutions du genre de celles dont je parle sont à la vérité le propre de notre civilisation chrétienne; elles n'appartiennent pas aux peuples chez lesquels règne l'esclavage. Que sont en effet les misères corporelles dans une société où les masses sont presque ramenées à l'état de la brute? L'enfant qui naissait aveugle, parmi les milliers d'esclaves d'un opulent Romain, devenait quelquefois sans doute comme une sorte de souffredouleur en butte aux caprices du maître et aux jeux barbares de ses compagnons dégradés; plus souvent peut-être faisait-on périr au berceau cet être regardé comme une propriété simplement onéreuse : on peut à bon droit le conjecturer, en remarquant que nulle part un aveugle n'est signalé parmi ces affranchis qu'un talent quelconque avait fait arriver à la liberté. Comment, par exemple, les aveugles, si on les eût laissés vivre, n'eussent-ils pas manifesté comme de nos jours cette aptitude si générale et si constante pour la musique qui

forme un des traits distinctifs de leur organisation? comment ne se fût-il pas trouvé parmi eux quelque habile joueur de flûte ou de cithare recommandé par sa situation même à l'attention des écrivains? Supposer au reste la destruction avouée des enfants affligés d'un vice organique important, ce n'est pas calomnier l'antiquité : on sait qu'aujourd'hui même, chez quelques peuples de l'Orient, les nouveau-nés infirmes passent incontinent de la vie à la mort.

Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'à partir de l'ère chrétienne que l'histoire littéraire commence à faire mention d'aveugles de naissance distingués par leurs talents. Le premier que nous voyons signaler sous ce rapport est Didyme d'Alexandrie, ce maître célèbre d'un disciple plus célèbre encore, saint Jérôme; avant lui, il n'est jamais question que d'aveugle semblables à Homère, c'est-à-dire, de personnages ayant perdu la vue à une époque plus ou moins avancée de leur carrière, et qui n'ont, dans le fait, qu'un faible rapport avec ceux dont je m'occupe. Il fallait donc, pour que cette classe d'infortunés fût rétablie dans ses droits,

pour qu'elle retrouvât sa place dans la communauté, que fût apportée aux hommes cette morale sublime, destinée à balancer ici-bas les hasards de la nature et de la fortune ; la religion chrétienne a, pour ainsi dire, rendu l'être à l'aveugle-né ; c'est à elle qu'il doit le bienfait d'une existence où se trouve autant que possible atténué ce qu'a de funeste sa condition primitive.

Toutefois, c'est à peine encore si ce bienfait reçoit aujourd'hui son entier accomplissement : au travers des longues vicissitudes par lesquelles la société moderne a dû passer, il ne pouvait y avoir qu'une pitié stérile pour la plus grande partie de ces infortunés. Ainsi, tandis que chaque époque de l'histoire littéraire en signalait quelqu'un qui s'était illustré par son savoir, la masse restait dans l'abandon, obligée de recourir à l'aumône du fidèle pour subvenir à ses besoins. C'est à un roi que l'Église honore comme saint que semble devoir être attribuée la première fondation d'un établissement spécial destiné à retirer de leur état d'isolement et de dégradation au sein de la société, et à faire vivre en commun un certain nombre

d'aveugles pauvres ; mais longtemps après cette fondation pieuse de saint Louis , recommandée à l'attention du monde chrétien , en 1265 , par une bulle de Clément IV , divers faits attestent combien on était peu animé à l'égard de ces infortunés du sentiment généreux d'humanité qui a heureusement prévalu dans nos mœurs actuelles. On les voit quelquefois figurer dans des jeux cruels dont se repaissait , certains jours , la foule ignorante et barbare ¹.

Les hospices pour les aveugles datent , comme on voit , du XIII^e siècle : quatre autres siècles durent s'écouler avant qu'il leur fût ouvert de nouveaux établissements propres à rendre jusqu'à un certain point les premiers inutiles , au grand avantage de la société et des

¹ Au mois d'août 1425 , lit-on dans le *Journal de Paris* , sous les règnes de Charles VI et Charles VII , p. 104 , dans un champ clos formé à l'hôtel d'Armiagnac , on enferma quatre aveugles couverts d'armures et munis de bâtons , avec un porc de forte taille , qui devait être le prix de celui qui le tuerait. La lutte commencée , les pauvres aveugles poursuivant l'animal et frappant sans voir , se portaient à eux-mêmes de si rudes coups , au grand plaisir des spectateurs , *que dépit leur en fut ; car quand le mieulx cuidaient frapper le pourcel , frappaient sur eux , et s'ils n'eussent été armés , pour vrai ils se fussent tués l'un l'autre.*

aveugles eux-mêmes , en mettant à leur portée l'instruction et le travail : aumône du génie philosophique de notre époque, autrement importante sans doute que celle qu'ils tenaient auparavant du sentiment de fraternité chrétienne !

Sous le point de vue moral et métaphysique, c'est-à-dire , comme offrant dans le développement de son cœur et de son esprit, sans le secours du plus précieux de nos sens, un curieux objet d'étude, ce n'est que tout récemment aussi que l'aveugle-né a donné lieu à quelque examen approfondi. Rien non plus à cet égard chez les anciens. Cicéron¹, qui s'étonne beaucoup de voir le stoïcien Diodote, qui fut quelque temps son maître, pouvoir, quoique aveugle, décrire les figures les plus compliquées de la géométrie, ne se livre à ce sujet à aucune considération ; en un mot, cette condition singulière qui naît de la cécité congéniale ne paraît, non plus que celle à laquelle la surdité et le mutisme, sa fatale conséquence, donnent lieu, avoir frappé aucun de ces philosophes, souvent métaphysiciens si subtils, de l'antiquité.

¹ *Tuscul. disp.*, v. 39.

Diderot, chez les modernes, est le premier écrivain qui ait imaginé de porter une attention spéciale sur la situation d'aveugle, et d'en faire un objet d'investigation philosophique : ce fut le hasard qui lui en suggéra l'idée. Alors existait un aveugle connu par son habileté dans la pratique d'un art qui semble devoir opposer d'insurmontables obstacles à un homme privé de la lumière, celui de distillateur. Diderot eut occasion de voir cet aveugle, et lui trouvant cette sorte d'originalité qui devait plaire à un esprit tel que le sien, il en fit l'objet d'une *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*¹, où se trouvent, comme dans tous les ouvrages du même écrivain, parmi quelques observations justes et ingénieuses, les plus étranges paradoxes. Diderot n'a guère vu là, dans le fait, qu'une thèse pour ébranler ces vérités consolantes qu'il faudrait inventer en faveur d'une telle infortune, si elles ne constituaient pas l'éternelle foi du genre humain. Il croit ridiculement qu'il n'y a point de Dieu pour celui qui ne voit pas le soleil. Ces pauvretés hardies le firent envoyer à la Bastille, mode

¹ Un vol. in-18°. Londres, 1749.

de réfutation peu concluant sans doute, mais qui devait être le seul pour une société et un pouvoir non moins sceptiques eux-mêmes que le philosophie dont on prétendait réprimer ainsi les écarts.

A cette époque de grands et vastes travaux philosophiques, on aurait pu croire que ce premier pas dans une nouvelle carrière d'observation ne serait pas le dernier ; que cette étude véritablement expérimentale d'une foule de questions intéressantes serait bientôt renouvelée ; il n'en fut pas ainsi. L'écrit dont je viens de parler ne donna lieu à aucun autre. La matière parut épuisée : les médecins s'occupèrent des maladies qui amènent la cécité, les philanthropes des moyens de soulager les misères qu'elle entraîne ; mais l'état singulier d'une créature humaine développant son entendement dans des ténèbres éternelles ne parut scientifiquement digne d'aucun intérêt. Si l'on cita, de temps à autre, ces aveugles parvenus à un haut degré dans un art ou une science quelconque, dont la biographie nous a conservé les noms, ce fut sans s'inquiéter du chemin qu'ils avaient parcouru pour y arriver ; en-

fin, il demeura convenu que la science de l'esprit humain n'a rien à faire avec les aveugles, et qu'il ne faut voir en eux que de malheureux infirmes à qui la nature accorde quelquefois le don des prodiges.

Les Anglais avaient vu quelques années auparavant avec tout autant d'indifférence leur célèbre Saunderson; il ne paraît pas que cet aveugle-né *qui professait l'optique* ait suggéré aux métaphysiciens de ce pays aucune remarque importante. On y avait à la vérité donné quelque attention aux observations faites par Cheselden sur certains individus opérés de la cataracte; Locke en fit mention dans son célèbre Essai; mais il est facile de comprendre que l'étude des sensations successives éprouvées par l'être qu'on rend à la lumière ne pouvait éclairer que fort peu le développement des facultés intellectuelles et morales chez celui qui en est privé. Effectivement, Locke ne citait ces observations que parce qu'elles prêtaient appui à certaines parties de son système philosophique, et l'on avait si peu l'idée que l'état de cécité pût être fructueusement observé en lui-même, que, lorsque Condillac imagina sa fameuse statue, il ne

songea pas que l'aveugle-né offre précisément l'un des états par lesquels il la fait passer, et qu'il valait mieux sans doute étudier tout au moins celui-ci sur la nature vivante que sur la nature morte. Autant en dirai-je, on doit voir, de l'état de surdo-mutité¹.

Il est vrai qu'on était alors dans une position bien moins avantageuse que nous pour ce genre d'observations. En effet, c'est lorsqu'il est enfant que l'aveugle doit surtout fixer l'attention de l'observateur : que dis-je ? c'est au berceau même qu'il faudrait le prendre pour suivre pas à pas cette pauvre petite créature humaine, au travers de ses premières sensations, épier ses premiers jugements sur les objets qu'elle touche sans les voir, tandis que

¹ Diderot avait fort bien compris tout le parti qu'on pouvait tirer des aveugles sous ce rapport : « Nous cherchons, disait-il dans sa lettre déjà citée (p. 134), à rendre la vue à des aveugles-nés ; mais si l'on y regardait de plus près, on trouverait, je crois, qu'il y a bien autant à profiter pour le philosophe en questionnant un aveugle de bon sens. On en apprendrait comment les choses se passent en lui ; on les comparerait avec la manière dont elles se passent en nous, et l'on tirerait peut-être de cette comparaison *la solution des difficultés qui rendent la théorie de la vision et des sens si embarrassée et si incertaine.* »

nous les voyons sans les toucher, reconnaître enfin comment se forme son intelligence, privée qu'elle est de cette source si abondante d'idées que nous possédons dans le sens de la vue. Or, s'il fallait alors un hasard heureux pour que l'enfance affligée de cécité se trouvât soumise à l'observation philosophique, de nos jours, au contraire, presque toutes les capitales de l'Europe offrent une réunion de jeunes aveugles élevés et instruits aux frais des gouvernements, offerts, pour ainsi dire, aux regards de l'observateur.

Une position toute spéciale dans l'un de ces établissements¹, dans celui qui, à l'honneur de notre patrie, a servi de modèle à tous les autres, m'a mis à même d'observer beaucoup d'enfants aveugles réunis, d'assister, de présider au développement de leur caractère moral et de leur intelligence, étude neuve et attachante, non moins fructueuse pour le cœur que pour l'esprit; en effet, jeté bien jeune encore

¹ A l'Institution royale des jeunes aveugles de Paris, où je fus appelé en novembre 1815 à remplir les fonctions de second instituteur, et chargé en cette qualité de la classe supérieure.

moi-même parmi ces jeunes infortunés, en même temps que je fus saisi du curieux désir de les connaître, je me sentis porté à les aimer, à leur faire du bien, à alléger autant qu'il était en moi le fardeau d'une existence si mal partagée de la nature et de la société. Le temps ne fit que fortifier cette double propension, que m'identifier de jour en jour davantage avec cette intéressante classe d'êtres. La constante sympathie que je rencontrai de sa part dut me rendre plus facile, je ne dis pas seulement l'accomplissement des devoirs d'enseignement qui m'étaient confiés, mais cette sorte de tâche morale que je m'étais imposée. Grâce à Dieu, dans une carrière que des circonstances de divers genres ont semée d'assez de difficultés, cette compensation puissante ne m'a jamais manqué, et, froissé de plus d'une manière, je n'ai jamais vu du moins s'altérer chez ceux à qui je consacrais mes soins le sentiment profond de la sincère bienveillance, de l'attachement vrai dont ils me savaient pénétré pour leur situation. Il m'est doux d'avoir à leur rendre ici ce témoignage.

Le travail que je publie aujourd'hui est le fruit de cette longue et patiente élaboration ;

vingt années de ma vie ont été, sinon exclusivement, du moins en grande partie, consacrées à en réunir les matériaux. Quelques mots suffisent, après tout ce qui précède, pour en préciser nettement le but : faire bien connaître cette condition anormale de l'aveugle-né; prouver son droit à devenir un objet de bienfaisance sociale quand se joint à son infirmité, comme il arrive si fréquemment, l'indigence; montrer enfin comment le fardeau qui se trouve imposé de la sorte à la communauté peut être presque entièrement annulé par un système d'éducation spéciale et d'établissements bien entendus, voilà ce que je me suis proposé dans cet écrit; le problème consistait à trouver les moyens de replacer dans la vie commune, de rendre utiles à eux-mêmes et aux autres, et ainsi plus heureux, des infirmes longtemps voués à une existence misérable et dégradée; il me semble que j'en ai indiqué la solution.

En précisant le but de mon travail, j'en ai presque tracé le plan; le lecteur en saisira facilement la distribution principale. Dans la première partie, je m'attache à réunir tout ce qu'offre de remarquable l'état physique, moral

et intellectuel des aveugles-nés; la seconde comprend l'exposé du système d'éducation au moyen duquel ils peuvent être rendus aptes à reprendre leur rang de membres actifs de la société, et finalement à améliorer leur condition, jusqu'à présent si imparfaite et si précaire; car c'est là le point où tout doit aboutir. Cette marche était indiquée par la logique; les vues d'utilité pratique tendant à faire, pour ainsi dire, un nouveau sort à cette classe d'êtres, supposent la connaissance préalablement acquise des conditions d'existence qui lui sont propres. Il convenait évidemment d'étudier en lui-même cet état d'infirmité avant d'en venir aux modifications que le génie de la bienfaisance lui fait subir; il fallait enfin montrer d'abord ce qu'est *l'aveugle de la nature*, pour mieux faire comprendre ensuite ce qu'est *l'aveugle de la civilisation*.

Ce livre a donc à la fois un but scientifique et un but philanthropique intimement liés; je considère en même temps le sujet comme matière d'intérêt spéculatif et d'intérêt d'humanité, c'est-à-dire que je vois là quelque savoir à acquérir et beaucoup de bien à faire. En ce qui con-

cerne le premier objet, il faut bien comprendre que je ne me propose nullement de présenter ici à propos des aveugles un traité de philosophie; je n'ai pas cette prétention, et je me bornerai à toucher en passant certaines questions sans cesse débattues entre les écoles et que l'investigation à laquelle je me suis livré me paraît éclairer d'un jour nouveau. On ne doit donc chercher dans ces pages que quelques observations dignes, je crois, d'intéresser le lecteur, et propres peut-être à avancer cette saine métaphysique que la marche progressive des lumières modernes rattache chaque jour davantage à la connaissance physiologique de l'homme. Mes pensées ne vont pas au delà. Je dois faire remarquer, touchant ces observations, que quelques-unes ont déjà été rendues publiques; je les consignai, il y a cinq ans, dans un recueil périodique très-répandu¹ : mode de publication qui avait l'avantage précieux d'attirer l'attention des gens du monde sur une classe d'êtres peu connue, mal appréciée et qui appelle sous tant de rapports les regards et les générosités du siècle. Ces notes rapides sur l'état phy-

¹ *Revue de Paris*, octobre et décembre 1831.

sique, moral et intellectuel des aveugles-nés n'ont rencontré, à ma connaissance, aucune contradiction; au contraire, mes convictions ont été fortifiées par le témoignage le plus important sur lequel elles pussent s'appuyer : celui de personnes placées dans cette condition même que j'essayais de faire connaître. Je citerai entre autres suffrages celui de M. Rodenbach, homme distingué, auteur lui-même d'écrits intéressants sur les aveugles et les sourds-muets, et que sa situation n'a pas empêché de s'élever jusqu'au rang de membre de la chambre des représentants de Belgique; je citerai encore celui d'une dame française, également aveugle-née, et non moins distinguée par les connaissances dont son esprit est orné que par ces qualités du cœur, ce tact fin et délicat qui font le charme de son sexe, et dont je craindrais de blesser la modestie si je la faisais plus clairement connaître¹. Appuyé sur des tels suffrages, je ne puis que reproduire ici ces mêmes observations avec les additions

¹ On me permettra de citer des fragments de deux lettres reçues au sujet de cette publication des deux personnes distinguées que je viens de nommer. Je n'étais personnellement connu ni de l'une ni de l'autre; il y a là par conséquent une puissante garantie de la vérité de mes observations. C'est ce

et les développements que m'a suggérés un plus mûr examen et que comporte l'étendue de ce nouvel écrit.

qui excusera auprès du lecteur la reproduction de ces témoignages si flatteurs.

M. Alexandre Rodenbach m'écrivait de Bruxelles en novembre 1831 : « Monsieur, je viens de lire dans le septième volume de la *Revue de Paris* vos considérations sur l'état physique, moral et intellectuel de mes confrères d'infortune; elles renferment des observations extrêmement judicieuses sur cette classe d'êtres que la nature et la société semblent vouer à la misère. J'ai parcouru vos remarques avec le plus vif intérêt; elles m'ont inspiré le plus profond sentiment d'estime, etc. »

Mademoiselle G....d.l... m'écrivait en septembre 1834 : « Je ne suis point connue de vous, monsieur, et ma demande va peut-être vous surprendre. En lisant dernièrement quelques anciennes *Revues de Paris*, j'y ai trouvé plusieurs articles signés de vous et qui m'ont paru ce qu'on a écrit de mieux sur une situation que je ne suis que trop en état d'apprécier puisqu'elle est la mienne; frappée de la vérité de vos observations ainsi que de la justesse de vos vues, j'ai éprouvé le désir de vous entretenir sur un sujet si intéressant pour moi, si mal, si imparfaitement saisi jusqu'à présent et que vous semblez avoir si bien compris, etc. »

M. Rodenbach pense aussi que ce sujet a été mal apprécié jusqu'ici; il disait dans sa *Lettre sur les aveugles, etc.* (Bruxelles, 1828, in-18) : « La plupart des écrits qui ont été publiés sur les aveugles sont remplis d'exagération et d'erreurs. » Son suffrage en est d'autant plus important pour moi.

Dans sa forme actuelle, mon travail a obtenu un nouveau témoignage d'approbation que je suis heureux de pouvoir rappeler ici : la Société le la morale chrétienne a jugé qu'il méritait de partager le prix offert par l'estimable M. Roques, aveugle-né lui-même, au meilleur ouvrage *sur l'amélioration du sort des aveugles indigents en France*¹, pensée généreuse, à laquelle ont bien voulu s'associer, par le don d'une médaille d'or, S. M. la Reine et S. A. R. madame Adélaïde, augustes princesses dont la bienfaisante sollicitude s'étend à tous les genres d'infortunes.

J'ai tâché d'éviter autant que possible, dans la partie relative aux méthodes d'instruction, aux travaux manuels, aux établissements spéciaux, de tomber dans de prolixes et minutieuses explications ; car j'avais surtout à cœur de faire un livre susceptible d'offrir quelque intérêt, non pas seulement à ceux que concerne directement ou indirectement la

¹ La commission se composait de M. le marquis de la Rochefoucauld-Liancourt, digne président de la société fondée par son illustre père, de M. Roques, de MM. Degerando, père et fils, et de M. Pinet, rapporteur, dont l'éloquente improvisation a été entendue avec un si vif intérêt dans la séance publique du 18 avril 1836.

question, mais à toutes les classes de lecteurs ; j'ai désiré avant tout d'être lu, et j'ai cru être ainsi plus utile à ceux pour lesquels j'écris. En effet, c'est surtout d'éveiller puissamment en leur faveur la sollicitude publique qu'il s'agit aujourd'hui ; c'est à relever leur condition, à montrer ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent être si une volonté intelligente préside à leur destinée, à combattre un préjugé funeste, malheureusement trop accrédité dans le monde, et qui ne voit, pour ainsi dire, en eux, que des mendiants obligés, que doit particulièrement s'attacher toute personne qui écrit à présent sur les aveugles, et voilà aussi ce que je me suis proposé de faire.

Que si pourtant, malgré la réserve que je me suis imposée pour ne pas offrir au lecteur un froid manuel d'éducation spéciale, certaines personnes trouvaient encore quelques détails surabondants, je les prie de songer quel intérêt aura peut-être ce qu'elles dédaignent pour telle jeune mère qui, ne pouvant se séparer du pauvre enfant aveugle auquel la nature l'attache d'autant plus que son amour lui est plus nécessaire, y trouvera d'utiles renseignements

pour faire naître les premières lueurs de son entendement et surtout pour développer une activité vitale privée de son stimulant principal.

Je termine en payant un juste tribut à mes devanciers dans la même carrière. Je dois beaucoup, il m'est permis de le dire, à ma propre expérience ; mais je n'ai pas consulté sans fruit celle des autres : aux noms de Diderot, de Blacklock et de M. Rodenbach, que j'ai déjà signalés, je dois ajouter ceux de M. Guillié, ancien directeur de l'institution de Paris, et auteur d'un travail intéressant sous plusieurs rapports¹, et ceux de MM. Zeune² et Klein³, habiles maîtres des établissements de Berlin et de Vienne. Ces écrits, ainsi que quelques autres morceaux moins importants que le sujet a suggérés, seront souvent cités dans mon ouvrage. Puisse ce secours ajouter à la confiance qu'il a, ce semble, quelque droit d'inspirer, et avancer

¹ *Essai sur l'instruction des aveugles*, ou exposé analytique des moyens employés pour les instruire. Paris, 1817, in-8°.

² Belisär, *Ueber den Unterricht der Blinden*. Berlin, 1808, in-8°.

³ *Lehrbuch zum Unterricht der Blinden, um ihnen ihren Zustand zu erleichtern, etc.* Wien, 1819, in-8°.

la réalisation du bien que les aveugles-nés n'ont fait qu'espérer jusqu'ici, et dont je poursuis depuis longtemps de mes vœux et de mes efforts l'entier accomplissement !

DES AVEUGLES-NÉS.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉTAT PHYSIQUE, MORAL ET INTELLECTUEL.

CHAPITRE PREMIER.

CONSTITUTION PHYSIQUE.

État d'inactivité. — Affections pulmonaires et scrofuleuses. —
Gymnastique spéciale. — Maladies nerveuses. — L'aveugle
buveur d'eau.

La cécité n'a jusqu'ici fixé qu'à peine l'attention sous le rapport de la constitution physique et des prédominances de tempérament dont elle est l'origine chez ceux qui en sont atteints; on peut d'autant plus s'en étonner que c'est quelquefois à des médecins qu'a été confiée la direction des établissements d'aveugles. Il ne faudrait pourtant pas conclure de

ce silence des gens de l'art que la cécité n'exerce qu'une influence faible et insignifiante sur les conditions générales et primitives de vitalité; loin de là: bien qu'il ne s'agisse dans le fait que d'une simple lésion organique, une observation approfondie démontre qu'à cet état d'infirmité sont attachées des conséquences graves qui réagissent fortement sur le mode d'existence et affectent le tempérament d'une manière uniforme et constante. Il suffit de songer à la connexion intime du physique et du moral dans l'être humain pour comprendre toute l'importance des remarques nouvelles que je présente aujourd'hui sur ce point.

Je fais observer d'abord que l'enfant aveugle est par sa situation condamné à un état de calme et d'inaction qui semble en général antipathique à l'enfance. Examinez en effet de jeunes clairvoyants: l'agitation semble être leur état habituel et normal; ils se meuvent sans cesse avec une vivacité, une pétulance qui fatiguent les personnes d'un autre âge. Leurs jeux ne sont guère que des exercices violents auxquels on s'étonne de voir résister des membres aussi frêles, et dans les rapides instants même où vous parvenez à les rendre calmes en captivant leur attention, toujours quelque mouvement partiel, quelque balancement d'une portion quelconque du corps vient trahir en eux une sorte d'horreur du

repos parfait, et manifeste une surabondance de vie qu'ils semblent avoir besoin de dépenser.

Chez les aveugles, au contraire, qui ne se meuvent qu'avec crainte et hésitation, les mouvements sont nécessairement lents et rares. Le repos est leur état ordinaire, comme l'agitation est celui des autres enfants; leurs jeux sont rarement très-vifs; dans le premier âge, ils crient et sautent sur place en agitant leurs bras en l'air; plus tard, la promenade plus ou moins rapide, suivant que le lieu où ils se trouvent leur est plus ou moins connu, est en général leur seul exercice. Ce sont des enfants qui arrivent souvent à l'âge de raison *sans avoir jamais couru*; je dirais presque qu'ils ne savent pas courir; leurs bras toujours avancés et tendus vers des obstacles qu'ils supposent devant eux, leur donnent alors une attitude gauche et embarrassée, incompatible avec la course.

Dans les heures de travail, l'attention est continue comme l'immobilité. Tout au plus voit-on de temps à autre une main chercher sans bruit la main voisine; les mots : *tenez-vous tranquille*, que le maître a sans cesse à la bouche ailleurs, sont rarement en usage ici : il est très-ordinaire de voir des jeunes gens parvenus à l'âge où une ardeur active se développe en nous, rester quelquefois un quart d'heure et plus de suite sans faire le moindre mouvement;

alors leurs yeux fermés, leurs fronts sévères, leurs physionomies où l'âme ne vient pas se réfléchir, présentent l'apparence du sommeil le plus calme; quand les traits sont beaux, on dirait des bustes antiques dont les modèles auraient été empruntés à l'école de Zénon.

Toutefois, il y a ici à faire une distinction importante qui se reproduira dans la suite : elle se rapporte à l'origine de la cécité. J'ai souvent eu lieu de constater que c'est surtout quand la privation de la vue provient d'une amaurose, c'est-à-dire quand il y a paralysie plus ou moins complète du nerf optique, ou bien affection dans la portion du cerveau d'où le nerf optique tire origine; c'est alors, dis-je, que se manifeste surtout cette inaptitude aux fonctions locomotrices : il y a en général plus de vivacité parmi ceux chez qui l'appareil visuel a été altéré ou détruit par la petite-vérole ou par toute autre maladie sans que l'appareil cérébral ou le nerf optique ait été affecté¹. Ceux-là, qui reçoivent néanmoins une sorte d'impression de la lumière, qui *la sentent* encore, comme il sera montré ci-après, sont aussi plus

¹ Les personnes qui pratiquent la médecine oculaire ont fait une observation qui vient à l'appui de celles dont les aveugles-nés sont ici l'objet : il n'est pas rare de voir l'*amaurotique*, au moment où il perd tout à fait la vue, saisi d'une sorte de torpeur et d'inactivité dans tous les membres, qui peut faire redouter la paralysie.

rapprochés de nous sous le rapport de l'activité vitale; ils sont moins enclins à cet état de calme, d'engourdissement que je viens de décrire : ne pourrait-on en déduire que le fluide lumineux, en accumulant sans cesse sur nous ses rayons convergents, devient, par son action *directe* sur le nerf optique, *indirecte* sur tout le système nerveux, une sorte de stimulant qui éveille, excite l'organisme tout entier, et provoque en lui le mouvement? Il me semble que d'une part cette sorte de tendance de l'aveugle-né à l'immobilité, moins marquée chez celui qui peut avoir le sentiment de la lumière, de l'autre l'extrême vivacité, la continuité d'action qui frappe chez le sourd-muet, donnent quelque fondement à une observation qui mérite de fixer l'attention des physiologistes.

Peut-être trouverait-on là aussi l'explication d'une différence fort remarquable entre les limites de la carrière départie à ces deux classes d'êtres : il y a de fréquentes preuves de longévité parmi les aveugles; en général, au contraire, les sourds-muets meurent à un âge peu avancé¹; les passions sont également

¹ Rodenbach, *Lettre*, p. 24. Cette question et quelques autres que je ne fais qu'indiquer ci-après seront traitées avec plus de développement dans un Mémoire que je me propose de soumettre à l'Académie des sciences, après avoir appuyé les assertions de mes devanciers sur des recherches nouvelles que je n'ai pu pousser assez loin encore.

vives chez les uns et chez les autres; mais elles sont concentrées et peu manifestées à l'extérieur chez les premiers, tandis qu'elles s'expriment chez les seconds par la multiplicité impétueuse des mouvements du corps. Ne semblerait-il pas, dans cette hypothèse, que la vie ne serait en quelque sorte qu'une somme d'action, de *jeu d'organisme* que les aveugles consomment avec mesure, tandis que les sourds-muets la prodiguent et l'usent vite?

Quoi qu'il en soit, on comprendra sans peine l'influence que doit exercer sur le tempérament des aveugles leur état habituel de calme et d'inaction; la sanguification ne s'opère chez eux que d'une manière imparfaite; les parties aqueuses prédominent dans le fluide précieux; de là un défaut de nutrition des différents tissus, et ainsi se trouve favorisé chez ces enfants le développement des maladies scrofuleuses dont le principe a été souvent l'origine de leur infirmité. Beaucoup, en effet, sont atteints de cette affection à l'époque de la puberté. Ceux mêmes chez lesquels les accidents ne se manifestent pas en portent souvent tous les caractères: ils ont en général le teint blême et plombé; ils ressemblent à ces êtres du règne végétal qui vivent à l'ombre, loin des courants atmosphériques, et dont le feuillage pâle, les tiges étiolées, languissantes, décèlent assez leur état morbide.

Je crois qu'à peu d'exceptions près on peut, dans la classification des tempéraments, attribuer aux aveugles-nés celui que l'hygiène désigne sous l'appellation de *lymphatique*; il est infiniment rare, par exemple, de voir se développer en eux les affections ordinaires aux sanguins bilieux.

C'est selon toute apparence à la même cause qu'il faut en grande partie rapporter l'origine d'une sorte d'abattement moral auquel les aveugles sont sujets et qui exerce sur leur santé une action prompte et funeste. L'aveugle-né Blacklock fait connaître les symptômes sous lesquels s'annonce cette maladie, et j'ai eu depuis occasion de vérifier ses observations. Les jambes deviennent faibles et tremblantes, le sujet a peu d'appétit, son sommeil est troublé; il montre de l'éloignement pour ses travaux habituels, il garde un morne silence; enfin, sans paraître se rendre compte de ce qu'il éprouve, il est en proie à un véritable *tædium vitæ* dont il meurt quelquefois; mais un fait digne de remarque, c'est que cette mort est toujours amenée par le cours naturel du mal, et jamais, comme il arrive si souvent parmi nous en pareil cas, elle n'est hâtée par la fatale détermination de celui qui en est atteint. Ces êtres dont la vie nous paraît devoir être si misérable ne se l'ôtent jamais. Je ne connais pas un seul exemple de suicide parmi les aveugles.

Indépendamment des règles bien connues pour combattre le tempérament que je viens d'exposer, règles dont on ne s'est pas toujours assez inquiété en établissant des maisons d'aveugles, il y aurait un autre moyen d'atténuer ces prédispositions et leurs funestes conséquences sur la santé : il consisterait à dresser les aveugles dès l'enfance à certains exercices réguliers qui pourraient suppléer à ceux auxquels ils ne sont pas incités par la nature. Il est singulier qu'on n'ait songé nulle part encore qu'une gymnastique spéciale pour les aveugles exercerait sur leur constitution l'influence la plus heureuse. Elle aurait aussi pour résultat d'accroître leurs forces physiques, qui sont relativement moindres que celles des clairvoyants, comme j'ai souvent eu occasion de le remarquer, et cela sans doute parce qu'elles ne sont pas aussi souvent mises en jeu et développées par un exercice sagement gradué.

Il y a également lieu de croire que les jeunes aveugles, rendus à cette vie d'action et de mouvement qui leur manque, deviendraient moins sensibles à l'action du froid qui doit, si je ne me trompe, leur être infiniment funeste. En effet, je vois les affections de poitrine assez communes parmi ces enfants, et elles sont souvent mortelles; la constitution scrofuleuse y prédispose à la vérité; mais dans l'état d'inactivité et de langueur qui leur est

si habituel, comment ne seraient-ils pas plus facilement saisis par ces vives impressions de l'air, par ces brusques changements de température auxquels nous opposons des exercices violents ou simplement une marche précipitée ? Des expériences faites dans ces dernières années, qui ont constaté le développement progressif de la pulmonie chez des animaux tenus quelque temps exposés à de froides températures dans un espace restreint, me semblent rendre cette conjecture très-probable.

On obtiendrait enfin de ces exercices un autre avantage fort précieux : en général, les aveugles se tiennent mal dès l'enfance, et il en est peu qui ne contractent en grandissant quelque habitude vicieuse du corps ; ils se courbent ou se déjetent, et souvent deviennent entièrement contrefaits. Ceci s'explique facilement : c'est pour les yeux qu'on garde la station droite ; c'est parce qu'on voit et parce qu'on est vu qu'on s'étudie aux attitudes convenables. Or, pour ces enfants qui ne voient pas et ne comprennent jamais fort bien comment on peut les voir, qu'importe telle ou telle direction donnée aux membres, telle ou telle station du corps ? Ils sont à cela d'une complète indifférence ; j'en ai vu quelquefois s'appliquer à tourner leurs pieds en dedans avec tout le soin que nous mettons à les porter en dehors ; ils tiennent les coudes et les ge-

noux pliés, le corps indifféremment penché à gauche ou à droite ; il en est qui ont déclaré ne se soucier nullement de devenir bossus.

Il serait plus facile qu'on ne croit de combattre ces dispositions vicieuses, d'habituer plus généralement ces enfants à se bien tenir, à marcher droit et ferme, à se présenter avec assurance. Ce qui le prouve, c'est que les jeunes aveugles appartenant à des familles aisées, et élevés sous l'œil de parents attentifs, contractent en général ces bonnes habitudes, et prennent sous ce rapport une tenue conforme à celle des clairvoyants de bon ton. Dans les maisons d'éducation ouvertes aux aveugles, de simples marches militaires au son d'un instrument quelconque, les conversions variées des manœuvres régimentaires, rendraient plus général un résultat dont on comprendra toute l'importance si l'on réfléchit de quel avantage est souvent dans notre société frivole et superficielle un abord aisé et gracieux. Qui oserait dire que l'avenir n'a pas quelquefois dépendu pour nous de ces circonstances, si minces aux yeux de la raison ? Je suis convaincu que bien souvent le salut gauche et roide d'un aveugle a pu fortifier dans l'esprit de tel protecteur le préjugé qu'il n'y a rien à faire d'une personne ainsi disgraciée de la nature.

Il ne faudrait pas que ce qu'il y a d'étrange et de

nouveau dans ces vues les fît repousser légèrement. On s'étonnera sans doute d'entendre proposer des exercices auxquels s'attache toujours l'idée d'une périlleuse dextérité pour des êtres qui ne marchent la plupart du temps qu'avec un guide; mais la réflexion fera voir qu'il n'y a rien là qui ne soit très-praticable, et qu'une série de mouvements et de jeux adaptés avec sagacité à cette condition spéciale ferait en quelque sorte de l'aveugle-né un nouvel homme. Ces idées ont été entrevues en Allemagne au surplus; l'habile directeur de l'institution de Vienne, qui insiste aussi sans cesse sur la nécessité de provoquer chez les enfants aveugles l'activité corporelle, recommande à cet effet une sorte de manœuvre militaire comme pouvant avoir les plus grands avantages. Ce n'est qu'ainsi, dit M. Klein¹, qu'ils peuvent contracter des attitudes et un maintien qu'un simple penchant à l'imitation donne aux enfants qui jouissent de la vue.

Ainsi donc, dans le double but de former les manières et de développer les forces musculaires, et, par suite, de combattre les prédispositions du tempérament, on est fondé à invoquer pour l'éducation spéciale des aveugles-nés l'application de l'art de la gymnastique, dont les heureux effets, désormais hors de discussion dans l'éducation en général, ne

¹ *Lehrbuch*, p. 355.

pourraient être ici que plus frappants et plus rapides.

Les affections nerveuses sont fréquentes chez les aveugles et elles sont quelquefois portées jusqu'au dernier période, l'épilepsie. On a cru remarquer que ces accidents se manifestaient surtout chez ceux qui avaient perdu la vue à la suite d'une fièvre cérébrale. Au surplus, les praticiens gagneraient sans doute à étudier les aveugles sous ce rapport ; ils puiseraient peut-être dans cette étude quelques lumières sur la marche et le développement de ces maladies du système nerveux encore si peu connues. On les voit là en effet dans toute leur simplicité, parce que l'*imagination* n'y est pour rien ; le mal est purement physique, et même les sympathies, si puissantes en nous dans ces sortes d'affections, se manifestent beaucoup plus rarement en eux d'une manière sensible. Par exemple, il n'arrive guère que les organes digestifs en reçoivent l'atteinte profonde si ordinaire parmi nous en cette circonstance, et qui a pris une place si importante dans la nosographie moderne.

Je ne sais si je dois faire ici mention d'un mal étrange dont je me souviens d'avoir vu un de ces enfants atteint : c'était un insatiable désir de boire qui prenait pour aliment toute espèce de liquide, mais l'eau pure de préférence, et excluait presque toute autre nourriture. Il grandit ainsi beaucoup, tou-

jours buvant et éludant avec adresse toute surveillance pour satisfaire à toute heure et même pendant la nuit son irrésistible penchant. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'au lieu d'avoir le teint pâle et plombé comme le plus grand nombre de ses compagnons d'infortune, il était au contraire coloré; ses mouvements avaient aussi une certaine vivacité. M. Guillié, alors directeur de l'institution de Paris, disait, si mes souvenirs sont exacts, avoir eu occasion d'observer un autre cas semblable. Si l'on peut expliquer cette affection étrange et la rattacher à l'infirmité congéniale des aveugles, c'est à quoi je ne puis répondre en aucune façon.

Telles sont les observations principales que me semble devoir suggérer la constitution physique des aveugles-nés. Elles recevront dans les chapitres subséquents de nouveaux développements qui en feront mieux saisir toute l'importance.

CHAPITRE II.

ÉTAT MORAL.

Concentration. — Mode de la sensibilité. — Pudeur — Qualités bonnes et mauvaises du caractère. — Défiance. — Somme de bonheur.

Plus on observe les aveugles, et plus on demeure convaincu que la vue est sans nul doute le sens qui établit nos rapports les plus fréquents et les plus immédiats avec les hommes et les choses qui nous entourent; qu'il est le plus important sous ce rapport, le plus utile pour la *vie de relation*, comme l'appelle un célèbre physiologiste. Tandis qu'en effet ses vives et entraînantes impressions nous appellent sans cesse vers nos semblables, l'aveugle, qui ne les éprouve pas, ne se sent pas aussi puissamment attiré vers eux; il n'est point, comme nous, mis sur-le-champ en contact avec le monde extérieur; il y reste d'abord isolé jusqu'à ce que d'autres impressions aient en quelque façon renoué la chaîne qui l'unit à l'espèce; et alors même que la communication se trouve ainsi rétablie, la nature des choses veut qu'il vive beaucoup plus en lui; qu'il demeure

dans un état de concentration habituelle; que ses pensées, ses sentiments restent ordinairement voilés pour nous, et qu'enfin la vie tout intime de son âme soit pour nous une sorte de mystère à pénétrer. C'est là une vérité fondamentale qu'on n'a pas assez comprise, et il en est résulté une foule d'assertions fausses et absurdes sur les aveugles.

De ce que la plupart des sentiments qui se manifestent en nous par une expression de la physionomie, par un geste animé, par une action extérieure enfin, sont dépourvus de ce langage chez les aveugles, on a conclu qu'ils n'existent point en eux : on les a niés parce qu'on ne les retrouvait pas dans leur manifestation ordinaire; ainsi, par exemple, comme les émotions qu'excite la pitié pour la douleur d'autrui n'ont et ne peuvent évidemment pas avoir le même mode d'expression chez les aveugles que chez les clairvoyants, on a voulu que les aveugles fussent dépourvus de sensibilité. Il est bien vrai qu'ils versent rarement des pleurs, et qu'une foule de circonstances qui nous affectent, par exemple l'empreinte de la douleur sur les traits, restent inaperçues pour eux; mais en induire qu'ils ne compatissent pas aux maux qu'ils connaissent est inconséquent et déraisonnable. Diderot pense qu'ils doivent être inhumains *parce qu'ils ne voient pas le sang couler*; ¹ mais

¹ *Lettre*, p. 40.

comment n'a-t-il pas réfléchi que cette sensation *du sang qui coule*, si elle se rattache quelquefois à l'idée de la souffrance, en est souvent tout à fait indépendante, et que, dans le plus grand nombre des cas même, elle implique au contraire celle d'un soulagement, d'une cessation de souffrance? Dans ce dernier cas, elle nous plaît, pour ainsi dire, et nous l'appelons de nos vœux. Serai-je inhumain parce qu'après d'un apoplectique qui m'est cher, je verrai avec un mouvement de joie le sang jaillir de sa veine ouverte, et la vie se ranimer à mesure qu'il s'épand à flots devant mes yeux? La sensation pénible que la vue du sang répandu nous cause assez fréquemment vient en réalité de ce que la pensée d'un danger s'y rattache dans un grand nombre de cas. On reconnaît la vérité de cette assertion en se rappelant combien est différente l'impression produite, suivant que le sang sort par le nez ou par la bouche. Il est évident que Diderot a confondu ici une émotion accidentelle qui se corrige par la réflexion et se perd par l'habitude, une émotion qu'il est même avantageux aux aveugles de ne pas éprouver dans l'état de maladie, car elle nous est à nous-mêmes alors très-préjudiciable, avec le sentiment qui a son origine dans l'être moral tout entier. Supposer inhumain un aveugle parce qu'il ne voit pas une plaie, et un sourd parce qu'il n'entend pas la plainte, c'est

admettre qu'on a plus ou moins d'humanité suivant qu'on a la vue ou l'ouïe plus ou moins nette; il en résulterait qu'on pourrait calculer le degré de sensibilité des myopes par le numéro des verres qu'ils placent devant leurs yeux, et apprécier celui des gens durs d'oreille par le volume de son nécessaire pour ébranler leur tympan. Diderot, il est vrai, qui ne recule pas aisément, comme on sait, quand il est en bonne voie, serait bien tenté d'accepter ces conclusions; car, passant à ce que nous éprouvons nous-mêmes, il voit la pitié grossir, pour ainsi dire, avec l'objet qui la fait naître, et s'explique de la sorte pourquoi nous avons compassion des souffrances d'un cheval et nullement de celles d'une fourmi. Il faudrait avoir du temps à perdre pour s'arrêter à réfuter une telle argumentation; revenons aux aveugles.

J'ai eu des preuves nombreuses qu'ils éprouvent une sympathie réelle pour les misères de l'humanité, qu'ils sont émus comme nous au récit des belles actions, à la lecture des belles pages; mais ils le témoignent autrement; ce qu'ils sentent ne se trahit guère par des exclamations et des soupirs, et ne dégénère pas non plus en grimaces étudiées, en effusions factices, en gémissements calculés; les aveugles ne connaissent point la *sensiblerie*; leurs émotions sont muettes; elle viennent rarement se peindre, si ce n'est par une légère rougeur, sur leur grave physio-

nonie, parce qu'ils n'ont pas à les manifester au dehors, et que, ne les éprouvant que pour eux, elles restent en eux et ne vont pas se réfléchir dans un miroir où leurs *semblables* ne pourront pas les lire.

Comme l'enfant aveugle est naturellement peu expansif, comme il n'est amené que rarement et à l'égard de peu de personnes à ces manières caressantes qui font en général le charme de l'enfance, nous le trouvons froid ; il n'en est rien : si on l'observe bien en effet, on le voit pénétré d'un sentiment profond d'attachement pour ses parents. Il l'exprime à sa façon sans doute ; il l'exprime comme un enfant qui n'a jamais pu voir sa mère lui sourire ; mais il le ressent néanmoins bien réellement. En faut-il d'autre témoignage que le chagrin morne et la mélancolie souvent funeste à sa santé qui s'emparent quelquefois de lui lorsqu'il se sépare de ceux qu'il aime ; que l'émotion profonde qui le laisse tremblant et sans parole à ces simples solennités annuelles où se resserrent les liens de la famille ?

J'ai vu de jeunes aveugles atteints de cet étrange *mal du pays* qu'on croit partout réservé aux gens qui ont eu sous les yeux dès leurs premières années d'immenses rivages ou des montagnes pittoresques. Ceci prouve assez jusqu'à quel degré ils peuvent porter l'attachement pour les lieux qui les ont vus naître,

pour les personnes au milieu desquelles s'est paisiblement écoulée leur enfance. Quelque chose aussi contribue à accroître cette douce affection pour la demeure natale : c'est celle qu'ils connaissent le mieux. Ils y savent au juste la place de chaque objet, étude longue et pénible pour eux; ils y ont reçu les premières impressions, toujours si frappantes; mille détails qui attachent sont restés gravés dans leur souvenir, et voilà pourquoi, sans doute, on les voit parfois obstinément résolu à quitter l'asile où ils sont à l'abri du besoin, pour regagner le toit où les attend trop souvent la misère.

En général, l'union règne toujours entre les aveugles; leurs débats sont rares et sans importance. Parmi le grand nombre de ces enfants que j'ai pu observer, j'en ai vu quelquefois que rapprochaient certaines prédilections fondées sur la conformité d'âge, de caractère ou de travaux; je ne me souviens pas d'avoir noté un seul exemple de ces inimitiés qui se glissent au collège jusque dans nos jeunes cœurs, et se transforment parfois dans le monde en de véritables aversions. Il y a entre eux une sorte d'esprit de corps qui exclut toute jalousie. Ils sont fiers de leurs succès mutuels et ne se montrent jamais offensés de la supériorité souvent très-marquée d'un condisciple et des distinctions qu'elle lui fait obtenir; c'est peut-être aussi parce qu'ils s'en

font, comme malgré eux, un titre contre nous, parce qu'ils l'opposent à celle que nous assure l'immense avantage de la vue.

On leur a adressé le reproche de manquer de pudeur; mais qui ne voit combien cette allégation est insignifiante? En effet, on appelle pudeur une réunion de conventions et d'usages qui varient selon les temps et les lieux, et qui sont *bien plus dans le but que dans la forme* un hommage rendu au sentiment moral d'où ils émanent; or, n'est-il pas absurde de dire que l'aveugle manque de pudeur parce qu'il dédaignerait certaines observances extérieures qui n'ont été manifestement introduites que pour les yeux; ce qu'on peut affirmer, c'est que les aveugles à qui une bonne éducation a fait connaître les convenances sociales s'y soumettent sans contrainte et les observent avec scrupule; il y a même lieu ici à une remarque singulière, c'est que, le sentiment de pudeur se manifestant sous une forme nouvelle dans cette condition spéciale, la réserve extrême qui rend parmi nous quelques personnes si délicates sur les objets offerts à leurs regards passe chez eux de la vue à l'ouïe, qui, comme on le verra ci-après, joue un rôle si important dans l'existence des aveugles. Cette chasteté de l'oreille exclut en général de leur langage les paroles légères et les équivoques sans décence; il en résulte aussi

que des traits qui ne sont que gais pour nous dans quelques-uns de nos meilleurs écrivains, dans nos anciens comiques, par exemple, deviennent inconvenants pour eux; ils n'en rient pas et ils restent parfois déconcertés et mal à l'aise. Une autre personne, également chargée de diriger l'éducation de cette classe d'êtres¹, a cru faire la même remarque; on verra, pour peu qu'on y réfléchisse, qu'elle est une des plus intéressantes et des plus fécondes que puisse suggérer le sujet.

Diderot, qui a voulu que les aveugles-nés fussent sans humanité et sans pudeur, a également présumé qu'ils devaient être sans religion, et cela, parce qu'ils n'ont pu contempler les merveilles de la création. Cette explication a été reproduite depuis de la meilleure foi du monde par des personnes zélées pour les croyances, et qui ne s'apercevaient pas qu'en leur donnant pour base essentielle les impressions de l'œil, on les réduirait à de vains prestiges; mais c'était là assurément mal apprécier les sources de la foi, cette *vie de l'humanité*, comme l'appelle heureusement M. Cousin². C'était méconnaître le sentiment religieux, dont les secrètes racines sont dans l'es-

¹ M^{me} de Landresse, habile et respectable institutrice des jeunes filles à l'institution de Paris, si bien secondée par le zèle et les talents de M^{lle} de Landresse, sa fille.

² *Fragments philosophiques*, in-8°.

sence même de l'âme, et auquel les sens ne font qu'apporter un aliment plus ou moins abondant. Les faits prouvent, au surplus, que les aveugles sont religieux tout autant que nous, quand une telle direction a été donnée à leur éducation. « Les trois quarts des aveugles que j'ai connus, dit M. Rodenbach¹, et le nombre en est grand, loin d'être des impies, sentaient plus que d'autres le besoin de l'amour de Dieu, et leurs cœurs recherchaient avec avidité les sentiments religieux qui pouvaient seuls les consoler de leur malheur. » L'auteur ajoute qu'ils détestent l'hypocrisie; il est vrai que ces faux semblants de dévotion dont on fait souvent métier parmi nous ne leur sont point familiers; leur piété ne connaît guère les élans et les extases : ils ne sont pas plus expansifs envers Dieu qu'envers les hommes, et leur attitude devant l'autel diffère peu de ce qu'elle est partout ailleurs où un extérieur grave est commandé; mais c'est précisément ce qui fait que leur religion est plus sincère et plus solide, car elle ne dépend pas, comme il arrive si souvent parmi les clairvoyants, de pompes extérieures et d'images qui ont frappé l'esprit. Je crois aussi, et tout ce qu'on verra dans la suite rendra cette assertion fort probable, qu'il leur est plus facile qu'à nous de spiritualiser le dogme et de déponiller les idées de leur sub-

¹ *Lettre*, p. 16.

stance, c'est-à-dire d'avoir une croyance plus épurée.

Il est clair, dès lors, que la puissance humaine ne doit pas beaucoup leur imposer; en effet, tous les signes extérieurs sont perdus pour eux, et rien dans une personne d'un rang élevé ne peut les frapper, si ce n'est peut-être ce son de voix qui caractérise quelquefois l'habitude de l'autorité. J'ai vu des aveugles devant des princes; ils n'étaient guère plus émus qu'en une foule d'autres circonstances. Au reste, la timidité a chez eux un caractère tout particulier; elle est, je crois, dans l'enfance des aveugles le résultat d'une véritable pénurie d'idées et de mots; ils sont embarrassés pour s'exprimer, et éprouvent de la confusion quand on les reprend. A mesure qu'ils avancent dans la connaissance des choses et de la langue, ils prennent de l'assurance et sont plus rarement déconcertés, de sorte qu'on pourrait presque dire qu'ils cessent d'être timides au moment où nous commençons à le devenir; car l'adolescence ne me paraît pas développer ici cette confusion d'une autre nature que les jeunes clairvoyants éprouvent quelquefois en présence de personnes d'un sexe différent. Ce n'est pas qu'ils soient calmes et froids alors; les sensations que fait naître un accent, un contact fortuit, sont au contraire vives et profondes; mais, de même que les autres, elles ne se manifestent pas au dehors et elles n'affectent que fai-

blement l'habitude extérieure du corps. Il suit de là que les passions peuvent être plus facilement contenues chez les aveugles que chez les clairvoyants. Ce sont en nous, dans le fait, les impressions de l'œil, si subites, si puissantes, et dont il n'y a pas d'équivalent véritable pour eux sous ce rapport, qui causent ce trouble inexprimable auquel nous nous trouvons alors en proie, trouble si souvent fatal à notre sagesse.

On a remarqué avant moi chez les aveugles une sorte de tenacité patiente ¹, qui est le mobile de leurs succès en divers genres, mais qui dégénère parfois aussi, dans les relations privées, en une roideur qu'on peut difficilement assouplir. Leur commerce en devient, par exception, peu agréable, et leur langage en retient un peu de sécheresse. Ce trait de caractère prend, je crois, son origine dans l'habitude qu'ils ont de réfléchir constamment et de n'agir qu'après réflexion : il est évident, en effet, qu'ils doivent être plus rarement que nous entraînés aux déterminations promptes et imprévues : c'est parce que nous avons des yeux que nous avons des caprices ; la raison des aveugles ne connaît pas ces sortes de perturbations ; comme ils n'ont formé que des résolutions mûries, ils y tiennent : leur volonté en emprunte une ha-

¹ Rodenbach, *Coup d'œil d'un aveugle sur les sourds-muets*, in-8° ; Bruxelles, 1829, p. 61.

bitude de force et de fixité dont le langage se trouve tout naturellement empreint.

Toutefois, je leur dois ce témoignage qu'ils sont ordinairement dociles envers leurs maîtres et faciles à diriger pour ceux qui ne s'écartent jamais à leur égard des voies de la justice. L'ordre qui préside presque toujours à leur intérieur et qui est une nécessité pour eux, parce qu'il leur épargne des recherches et des ennuis de tous les instants, les amène naturellement à comprendre l'utilité de la règle, qui n'est qu'un ordre d'un degré supérieur. Ils s'y soumettent sans peine; mais une volonté arbitraire et impérieuse les révolte; un acte qui ne leur paraît conforme ni au droit ni à la raison, et qui viole cette sorte de contrat toujours existant entre celui qui commande et celui qui obéit, rencontre de leur part une résistance opiniâtre : menaces ou conseils ne font rien alors ; ils préfèrent laisser briser leur existence, plutôt que d'en venir à des démarches soumises auxquelles ils croient avoir le droit de se refuser. J'ai été témoin de faits semblables, et encore aujourd'hui je n'y songe pas sans regrets, car, comme on le pense, ceux qui manifestaient une telle fierté d'âme étaient justement ceux qui se distinguaient par les plus hautes facultés intellectuelles, et parfois ils se voyaient ainsi arrêtés dans leur carrière pour des torts plus que problématiques.

Il se peut que l'amour-propre, ce trait si dominant et peut-être le plus saillant du caractère moral des aveugles¹, ait aussi pour origine cette sorte de confiance qu'ils s'habituent à avoir dans la certitude de leur jugement ; mais d'autres causes concourent encore à développer en eux ce défaut, si mal combattu du reste la plupart du temps par ceux qui les élèvent. Affligés d'une infirmité qui les classe à part, qui les met dans une véritable dépendance vis-à-vis des autres hommes, ils ne peuvent ignorer qu'ils sont un objet de pitié et qu'il est même important pour eux d'exciter ce sentiment. Ceux qui ont étudié le cœur humain comprendront que de cette triste situation elle-même doit naître un mouvement secret par lequel, se roidissant contre la mauvaise fortune que la nature leur a faite, ils tâchent de se relever à leurs propres yeux. C'est donc dans le fait un hommage rendu au sentiment de la dignité de l'homme. Il faut remarquer en outre que, dès qu'ils tirent quelque parti de leur malheureuse situation, dès que par une constante application ils parviennent à un genre d'habileté quelconque, on fortifie encore en les louant souvent avec exagération l'orgueil que doit leur inspirer le sentiment des immenses obstacles qu'ils ont dû vaincre : n'en voilà-t-il pas assez pour rendre raison d'une imperfection que leur

¹ Blacklock, *Encyclopédie britannique*.

reprochent quelquefois avec irréflexion des personnes chargées de les diriger et qui, sans le savoir, font justement tout ce qu'il faut pour en développer le germe?

De l'amour-propre naît souvent, chez les aveugles comme chez les clairvoyants, une susceptibilité assez irritable, mais dont les mouvements passagers cèdent promptement à ces dispositions calmes et bienveillantes, si nécessaires et si naturelles à celui qui a sans cesse besoin des autres. Le sentiment qui les porte à s'attacher à ceux dont ils sont entourés ne les empêche pourtant pas en général de les juger avec assez de sévérité; ils ne passent pas légèrement sur les imperfections qu'ils remarquent en eux; on s'expliquera cette apparente contradiction si l'on réfléchit qu'ils ne peuvent être, comme nous, éblouis par les dehors; le mensonge, la dissimulation ne sont jamais parés pour eux par un geste gracieux, par un fin regard, par un sourire séduisant; ils vont droit au fond du langage et jugent froidement. Au total, il faut considérer l'aveugle-né comme un être tout à fait inoffensif; il ne m'a pas semblé que son cœur fût accessible aux sentiments de haine et de vengeance; Blacklock, qui pouvait être irritable à plus d'un titre, puisqu'il était à la fois aveugle, poète et théologien, se vengeait d'une injuste attaque, au rapport de David Hume, son compatriote et son

ami, en composant une épigramme qu'il brûlait immédiatement après; il était du reste le plus doux des hommes et ne pouvait haïr que *poétiquement*. J'ai vu, quant à moi, tel aveugle témoigner d'abord un vif ressentiment pour quelque mauvais procédé, pour quelque injure dont il croyait avoir été l'objet, mais au bout de peu de temps la trace semblait être effacée, et il jugeait celui qui s'en était rendu coupable, avec la même impartialité froide et rigoureuse qu'auparavant. Si l'on cherchait la raison de cette différence si notable entre le caractère moral des aveugles et le nôtre, je crois qu'on trouverait que pour nous, bien souvent, ce qu'il y a de plus amer, de plus difficile à supporter dans l'outrage, c'est l'expression de physionomie qui l'accompagne, il est probable que c'est ce qui reste le plus profondément gravé dans notre cœur, ce dont nous perdons le plus difficilement la mémoire. Or, cette circonstance si aggravante de l'outrage n'existe pas pour l'aveugle.

Au reste, la connaissance qu'il a de sa situation l'a d'avance amené à la résignation; il sait tout ce qu'il y a à attendre de la société des hommes, et ce savoir-là, que lui communiquent à la fois l'instinct et l'expérience, le porte naturellement à la défiance. Cette disposition est en effet assez ordinaire chez les aveugles dans leurs rapports avec les clairvoyants.

Elle se trahit par un langage adroit et captieux, par cette sorte de *coup d'œil moral, fin et subtil*, comme dit heureusement M. Rodenbach¹, qu'ils jettent sur leur interlocuteur en l'écoutant. Mais qui s'étonnerait d'une telle disposition chez les aveugles ? Ils peuvent si facilement être trompés ! une réserve extrême les mettra seule à l'abri des pièges de la mauvaise foi, et c'est pour eux surtout que semble avoir été fait l'adage vulgaire.

Ces dispositions au soupçon, que les aveugles apportent dans leurs relations avec ceux dont ils n'ont pas encore éprouvé la sincérité, ont fait dire à l'auteur de l'Essai que j'ai déjà cité : « Leur situation, qui les oblige à se tenir en garde contre tout le monde, leur fait souvent *ranger dans la même catégorie leurs bienfaiteurs et leurs ennemis, et, sans le vouloir peut-être, ils se montrent ingrats*². » Rien, je dois l'avouer, ne vérifie à mes yeux ce jugement ; ma longue expérience est contraire à ce reproche d'ingratitude, et je suis tout à fait fondé à déclarer les aveugles très-susceptibles d'un sentiment durable de reconnaissance à l'égard de ceux qui leur ont réellement fait du bien. Quelques-uns ont pu y manquer peut-être, mais n'est-ce pas là un exemple que nous ne leur donnons que trop souvent nous-mêmes ? et à moins qu'on ne conclue contre l'espèce entière,

¹ Lettre, p. 19. — ² Guillié, p. 53.

je ne vois pas comment on pourrait en faire un reproche envers la totalité des aveugles.

Dirigés en général dans leur conduite par un sentiment de droiture et d'équité, les aveugles ne peuvent souffrir qu'on use de supercherie à leur égard; l'impression que produit sur eux la fraude est d'autant plus profonde qu'ils étaient plus enclins d'avance à la redouter. Celui qui les trompe perd à jamais leur confiance ¹. J'ai pu remarquer combien leur sont désagréables dans l'enfance ce que l'on appelle les *tours* que se jouent entre eux les jeunes clairvoyants. Aussi m'a-t-il paru que les enfants de cette classe qui vivent avec eux, chargés de les aider dans leurs travaux et dans leurs études, perdent ordinairement cette espièglerie si commune au jeune âge.

Ce sentiment de droiture et d'équité qui se manifeste constamment dans les habitudes morales des aveugles les amène facilement au respect inviolable de la propriété d'autrui. Leur éloignement bien connu pour le vol a été expliqué par la difficulté qu'il y aurait pour eux de dérober ou de cacher l'objet dérobé avec la pleine certitude qu'on ne les voit pas. Mais c'est là une explication qui paraîtra assez vaine à tous ceux qui auront pu observer le degré de sagacité fine et subtile, plus que suffisant pour mettre

¹ Rodenbach, *Lettre*, p. 20.

en défaut toute surveillance, auquel peut arriver un aveugle ; sa position elle-même , peu propre à exciter le soupçon , en ferait dans nombre de cas un précieux auxiliaire du crime , si ses inclinations naturelles ne l'en détournaient. C'est un fait patent que , tandis que les sourds-muets sont souvent traduits devant les tribunaux , les aveugles , si fréquemment livrés à l'abandon et relégués par l'insouciance de la société parmi les classes où règnent les mauvaises mœurs et les penchants vicieux , n'ont jamais néanmoins rien à démêler avec la justice humaine.

Tel est l'état moral des aveugles-nés : les voilà ce que la nature les a faits. Ils sont quelquefois tout autres à la vérité ; mais c'est qu'alors ils ont été modifiés par les rapports sociaux et ne sont plus autant eux-mêmes ; c'est que , traversant la vie au milieu de nous , ils ont chaque jour dépouillé quelque chose de leur nature d'aveugle , pour adopter graduellement les idées , les préjugés et les habitudes des clairvoyants. Malgré tout on peut toujours , en les observant de près , retrouver en eux le type primitif de leur condition : il ne s'efface jamais entièrement.

Que si nous envisageons la situation des aveugles quant à la somme de bonheur départie à cette classe d'êtres , nous verrons que , si d'une part ils sont placés

par leur cécité dans un état perpétuel de gêne et de dépendance, si leur liberté se trouve nécessairement enchaînée, s'ils sont dans une véritable incapacité pour profiter de la plus grande partie des avantages de l'état social, d'une autre part il semble que l'équitable Providence leur a assigné un état de paix et de calme que nous pourrions bien souvent leur envier. Le regret de ne pas voir ne trouble nullement, comme on le croit en général, cette tranquille existence. Ils n'ont aucune idée de ce qu'est pour nous ce spectacle enivrant du monde : ils n'y pensent pas ; ils sont toujours très-enclins à la gaieté, tandis que les sourds-muets sont presque toujours graves et tristes. Sans doute, il n'y a point d'*illusions* pour ceux à qui la lumière est inconnue, mais aussi ils n'éprouveront pas le regret de se voir si souvent déçus sous ce rapport dans la vie. Essentiellement positifs, ils paraissent destinés, s'ils ne sont en quelque sorte dénaturés par nous, à donner beaucoup plus à la raison et à traverser plus sagement cette rapide carrière ; semblables à ces hommes graves que nous voyons quelquefois vivre au sein du tourbillon de la société comme s'ils ne le voyaient pas, et rester toujours étrangers aux passions délirantes qui s'agitent autour d'eux.

CHAPITRE III.

FACULTÉS INTELLECTUELLES.

Force de l'attention. — Entendement supérieur. — Inégalité entre les deux sexes. — M^{lle} Sophie Osmont. — Rareté de la folie. — Abstraction. — Analyse. — Mémoire. — Objection au *sensualisme*.

La première de nos facultés, celle à laquelle on pourrait en quelque façon ramener toutes les autres, l'attention, est portée à un très-haut degré chez les aveugles. Cette disposition naturelle à l'attention se manifeste dès le premier développement de l'intelligence : rien de plus facile que de l'exciter même chez de très-jeunes enfants ; pour peu que l'objet dont vous leur parlez ne dépasse pas la force de leur entendement, vous les verrez y prêter l'oreille avec un vif désir de comprendre et de retenir. Avec l'âge, l'attention prend chez les aveugles-nés une continuité et une constance dont nos organes nous paraissent à peine capables : c'est pour eux qu'on peut véritablement dire que leur âme est tout entière aux objets dont elle veut s'approprier la connaissance.

On rend généralement raison du développement

de cette faculté chez les aveugles en faisant remarquer qu'ils ne sont pas sans cesse distraits comme nous par le spectacle du monde extérieur. Il faut ajouter quelque chose à cette explication pour qu'elle soit tout à fait exacte : ce n'est pas tant par la distraction qu'elle nous cause que par la simultanéité des impressions dont elle est l'origine, que la vue nuit en nous à l'attention. Remarquons en effet que le propre de ces impressions est de se produire en foule et à la fois, et de mettre ainsi l'âme active dans une sorte d'embarras et d'hésitation. Elle passe de l'une à l'autre sans se fixer, et cette succession rapide devient une habitude et un besoin dont nous sentons si bien l'influence que, lorsque nous voulons ajouter accidentellement à notre force habituelle d'attention, nous fermons les yeux, nous nous faisons artificiellement aveugles¹. Les impressions de l'ouïe et du tact sont au contraire isolées par leur nature. L'âme les perçoit en quelque façon une à

¹ Malebranche, quand il voulait réfléchir, se mettait dans une obscurité complète ; Diderot, si souvent cité dans cet écrit, tenait souvent en parlant les yeux entièrement clos et sa parole avait alors une éloquence qui s'élevait quelquefois jusqu'au sublime. Quant au fait rapporté par Diogène Laërce (liv. IX), relativement à quelques anciens philosophes qui s'étaient, dit-on, volontairement privés de la vue pour pouvoir mieux méditer, c'est bien évidemment une fable, mais dont l'invention vient à l'appui de l'opinion que je développe ici.

une ; elle s'y attache sans fatigue, elle s'y porte d'un effort toujours croissant : voilà l'attention.

Il n'est pas difficile de comprendre dès lors que la comparaison, attention double, comme l'ont appelée les philosophes, doit s'effectuer chez les aveugles avec moins de vivacité, mais avec plus de certitude que chez les clairvoyants ; ils ont moins d'objets à comparer et ils y ont prêté plus d'attention : leurs jugements doivent être plus bornés, mais plus sûrs. Autant en dirai-je du raisonnement, qui prend chez eux une rectitude remarquable, quand toutefois leur droit sens n'est pas troublé par quelques-uns de nos préjugés, ou bien par certaines idées préconçues qui tiennent à leur état moral. Il n'est pas moins aisé de voir que, leur intelligence suivant toujours une marche lente et graduelle, ses acquisitions diverses doivent s'enchaîner plus facilement dans un ordre méthodique. Je crois, en effet, les aveugles généralement portés à la méthode ; l'esprit de classification se manifeste en eux dès qu'ils sont arrivés à un certain degré de développement intellectuel, surtout quand ils sont chargés d'instruire eux-mêmes des enfants moins avancés.

En résumé, je regarde comme évident qu'une intelligence d'aveugle est, généralement parlant et toutes circonstances d'organisation cérébrale étant les mêmes, supérieure à celle d'un clairvoyant :

c'est un instrument qui opère avec plus de certitude et de fermeté. Une telle assertion étonnera sans doute, et nombre de personnes habituées à accorder une importance presque exclusive au sens de la vue auront de la peine à y adhérer; je la crois toutefois d'une vérité incontestable. Ce que j'ai encore à dire sur les facultés complétera à cet égard la démonstration commencée par ce qui précède. Ajoutons-y le témoignage irrécusable des faits : tous ceux qui ont eu à élever des enfants aveugles ont été frappés des fréquentes dispositions intellectuelles de leurs disciples. M. Klein dit en propres termes : « Chez la plupart des aveugles, les facultés de l'esprit sont suffisantes, et *chez beaucoup elles sont supérieures*; avides de science, ils saisissent et retiennent avec une grande promptitude, et sont doués d'un excellent jugement. » ¹ J'ai moi-même été cent fois frappé des progrès rapides que peut faire, sous de certaines conditions, l'intelligence de ces enfants. Il est évident, par exemple, qu'ils comprennent parfaitement avant quinze ans des notions relatives à la métaphysique du langage, que nous ne saisissons qu'à vingt, quand nous les saisissons. On conçoit qu'il ne s'agit nullement ici de comparer de pauvres infirmes, car ils le sont toujours malgré cette sorte de supériorité, aux brillants lati-

¹ *Lchubuch*, p. 35.

nistes de nos colléges : je dis simplement qu'inférieurs à bien des égards, ils l'emportent par la force et la maturité de l'entendement ; c'est en quelque façon une question de statistique collégienne qui peut s'établir ainsi, savoir : que dans une institution d'aveugles bien dirigée, comprise comme une maison d'éducation et non comme un hospice, on trouvera toujours, proportion gardée, un plus grand nombre de ce qu'on appelle des *sujets* que dans un établissement de clairvoyants.

Le même M. Klein, dont je viens de citer le témoignage, a cru pouvoir constater une différence importante entre les deux sexes, sous le rapport des facultés de l'esprit : les jeunes filles affectées de cécité dès l'enfance lui paraissent en général inférieures à cet égard aux jeunes garçons. Il est plus difficile, dit-il en substance, de susciter en elles l'activité physique et intellectuelle ; aussi leurs progrès sont-ils moindres et plus lents. On rencontre ici un puissant obstacle dans une sorte de légèreté habituelle, et de disposition à s'en tenir à la superficie des choses ¹ : je crois cette observation fondée. On remarque sans doute, parmi cette portion de la classe d'êtres dont je m'occupe, des jeunes personnes qui ont l'esprit orné d'une foule de connaissances ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il

¹ P. 14.

Il y a, en général, inégalité d'aptitude et de solidité entre l'un et l'autre sexe; on est frappé, en instruisant ces jeunes filles, de la difficulté qu'on éprouve quelquefois à leur bien faire saisir certaines notions; elles répondent vite aux questions qu'on leur adresse; elles hésitent plus rarement que les jeunes gens, mais ce n'est pas toujours une preuve qu'elles ont parfaitement compris : le mot est souvent sur les lèvres, mais il n'y a pas d'idée sous le mot. En ceci, au reste, il n'y a rien que d'ordinaire et qui ne soit confirmé par l'observation de l'espèce humaine en général; ce partage entre les deux sexes, qui met, sauf exception, les conceptions fortes, les travaux opiniâtres d'un côté, les grâces faciles de l'esprit, la vivacité de l'imagination de l'autre, est bien ancien, et je ne vois pas ce que les femmes gagneraient à ces innovations de notre époque, qui tendent à effacer une distinction avouée par la physiologie et sur laquelle repose notre système social tout entier.

Par une sorte de compensation bien digne de remarque, je trouve que les jeunes filles aveugles se rapprochent beaucoup plus de nous à bien des égards que leurs frères d'infortune. Elles entrent plus facilement dans nos idées, dans nos conventions sociales; elles sont moins aveugles, si je peux m'exprimer de la sorte : aussi est-il plus aisé de

les amener à une bonne tenue, à un maintien tout à fait conforme à celui des autres personnes bien élevées de leur sexe. Le désir de plaire, qui naît vite en elles comme chez les autres jeunes filles, se trahit de même par le soin de la personne, par le choix de l'ajustement, qui n'est pas, comme on pourrait le croire, une chose indifférente même pour les couleurs dont elles n'ont pas l'idée, mais dont elles savent par ouï-dire les effets attrayants sur les yeux. Leur abord n'est pas dépourvu de cette grâce timide charme principal de l'adolescence chez les femmes; leurs mouvements n'ont pas la roideur qu'on remarque en général chez ceux des jeunes gens. Dans le monde, rien ne distinguera quelquefois la jeune fille aveugle, dont l'œil n'a pas subi une désagréable oblitération;¹ au bal resplendissant et joyeux, elle pourra ne pas toujours rester silencieuse et inactive. M^{lle} de Salignac, aveugle-née, dont parle Grimm dans sa correspondance, et qui composait, en s'accompagnant sur la guitare, des chants pleins d'une douce mélodie, dansait aussi avec des partenaires, de manière à faire douter un moment qu'elle fût réellement privée de la vue. Une jeune personne fort intéressante ¹, fille d'une actrice dont on a longtemps

¹ M^{lle} Sophie Osmont, excellente musicienne et douée d'une mémoire prodigieuse. C'est elle qui a en quelque façon servi de modèle à M^{lle} Mars dans l'une de ses plus belles créations, le rôle de

applaudi le jeu naïf sur un de nos théâtres secondaires, figurait aussi avec grâce dans une contredanse, sans en troubler l'ordre. Ces deux faits m'ont donné lieu de penser qu'on pourrait faire un plus fréquent usage de cet art dans l'éducation des enfants aveugles et surtout des jeunes filles ; il y aurait là pour elles un exercice non moins utile à la santé que propre à développer ces dispositions naturelles à un extérieur décent et aux manières convenables.

On concevra sans peine, au surplus, que tout ce que j'ai dit ci-dessus relativement aux facultés supérieures des aveugles-nés ne s'applique qu'à ceux chez qui l'organe qui sert d'agent à l'intelligence n'a éprouvé aucune lésion profonde ; car avec cette lésion les facultés sont très-bornées, si elles ne sont complètement nulles. Il est ordinaire, en effet, que ces jeunes gens soient doués d'une haute capacité, d'une capacité qui s'étend à tout, depuis les connaissances les plus ardues jusqu'aux procédés d'un art mécanique, ou bien privés des moyens d'acquérir les plus simples connaissances. Il en est qui, réputés aveugles, ont néanmoins ce qu'on appelle

Valérie. Après avoir ainsi pris la nature sur le fait en étudiant cette jeune personne, la grande artiste lui offrit comme gage de reconnaissance un riche bracelet sur lequel étaient écrits en relief ces mots : *Valérie à Sophie.*

un point de vue ; on croirait peut-être que ce leur doit être d'un grand secours : il en est effectivement ainsi quant à une foule d'actes de la vie auxquels dès lors ils deviennent aptes ; mais sous le rapport de l'intelligence, ils sont en général inférieurs à ceux qui vivent dans une obscurité complète. C'est, selon toute apparence, que cette faible perception de la lumière, qui ne suffit pas pour leur révéler le monde extérieur, les préoccupe néanmoins, attire à elle en partie l'activité de leur intelligence, et gâte, pour ainsi dire, leur condition d'aveugles en ce qu'elle a de spécial, sans leur rendre les avantages propres à la jouissance du sens de la vue.

Quelquefois, notamment lorsque la cécité est venue à la suite d'une maladie du cerveau, c'est la liaison des idées qui manque ; le goût pour les acquisitions intellectuelles se manifeste encore alors, mais la défectuosité de l'organe trop profondément lésé devient un obstacle insurmontable ; c'est ici comme une espèce de lutte où la volonté échoue après de vains efforts, semblable à l'ouvrier qui voit se briser dans sa main le méchant outil avec lequel il a fait mainte infructueuse tentative. Cette lutte intéressante, que j'ai pu observer plusieurs fois, est bien plus frappante chez les aveugles que chez nous, parce que, dans le cas dont il s'agit, une langueur, une sorte d'engourdissement intellectuel remplace chez

le clairvoyant ce désir de savoir inhérent à l'état de cécité.

C'est toutefois un fait bien digne de remarque, que la défectuosité de l'instrument intellectuel chez les aveugles-nés ne dépasse presque jamais certaines limites : on a observé qu'il est fort rare qu'ils soient atteints de folie ou d'imbécillité¹; au contraire, l'idiotisme accompagne très-souvent la surdité, et l'on estime que, sur quarante sourds-muets, il y en a un chez lequel se manifeste quelque désordre mental². J'ai vu, pour moi, à la vérité dans un très-petit nombre de cas tout particuliers et facilement explicables, quelques symptômes d'un dérangement intellectuel chez de jeunes aveugles, mais la rareté de l'aliénation mentale parmi cette classe d'êtres n'en est pas moins une observation justifiée par les faits. Assurément, on ne peut douter qu'ils n'en aient quelquefois le germe dans l'appareil encéphalique : si donc, comme il est raisonnable de le penser, ce germe ne se développe point en eux, grâce à l'état de calme et de rectitude dans lequel est toujours constamment maintenu leur jugement et qui les met à l'abri des aberrations auxquelles notre ardente imagination ne nous livre que trop fréquemment,

¹ Guillié, p. 43.

² *Troisième circulaire de l'institution royale des sourds-muets de Paris*, m-8°, 1835, p. 123

il me semble qu'il y a là matière à d'importantes réflexions sur la marche de la plus déplorable des affections dont puisse être affligée l'humanité, même sur les moyens matériels et moraux d'en empêcher peut-être le complet développement. Ne pourrait-on pas, par exemple, induire de tout ce qui précède qu'il est tel aliéné qui serait peut-être avec avantage soustrait pour un temps, par une cécité artificielle, à la surexcitation du monde extérieur, et chez lequel les opérations intellectuelles pourraient être ainsi ramenées à leur régularité primitive? C'est un doute que j'émets : puisse-t-il susciter quelque expérience utile au soulagement de l'humanité!

Je reviens aux facultés. Il suit de tout ce qui précède que l'abstraction doit en général être plus facile aux aveugles qu'aux clairvoyants. En effet, ce procédé de l'intelligence consiste à séparer les corps de leurs qualités sensibles; or, les qualités sensibles perçues par les aveugles sont manifestement moins vives, moins profondes, c'est-à-dire plus susceptibles d'être isolées des corps en qui elles existent. Quelle différence, sous ce rapport, entre des surfaces colorées et des surfaces simplement palpables! Évidemment, les premières doivent s'effacer avec bien plus de difficulté pour l'œil de l'esprit.

On explique non moins clairement les habitudes d'analyse que contracte en général l'intelligence des aveugles. En effet, leurs moyens pour arriver à la connaissance des objets, s'ils sont plus sûrs, sont aussi manifestement moins prompts et moins étendus que les nôtres; ce n'est qu'en observant avec soin les objets, qu'en les étudiant partie par partie, qu'en les analysant enfin, qu'ils peuvent parvenir à les connaître. Pour se convaincre de la justesse de cette distinction, il n'y a qu'à comparer la manière dont un aveugle et un clairvoyant acquerront la notion complète d'un objet quelconque, par exemple, d'un arbuste. Celui-ci jette un coup d'œil, l'embrasse en entier, l'enveloppe de son regard et c'est fini; il en a une idée générale dont il se contente la plupart du temps, parce qu'elle lui suffit pour le reconnaître et le désigner. L'aveugle, au contraire, est obligé d'examiner, de toucher avec le plus grand soin la tige, les rameaux, les feuilles, d'en acquérir enfin l'idée complète et détaillée, sans quoi il lui serait impossible de le distinguer des autres; et c'est ainsi que la nécessité lui fait de l'analyse une habitude qui ralentit pour lui, mais aussi qui rend bien plus positive et plus certaine l'acquisition des connaissances.

On a beaucoup parlé de la mémoire supérieure des aveugles : il est effectivement très-vrai que cette

précieuse faculté est quelquefois portée chez eux à un degré qui surprend ; sans parler de ees faits extraordinaires et douteux que rapportent quelques écrivains , par exemple , de ee collège historique d'aveugles du Japon dont parle le naïf père Charlevoix¹, on pourrait eiter des traits frappants pour montrer la force et l'étendue de la mémoire dans l'état de cécité. L'évêque anglican Burnet parle , dans son Voyage en Suisse et en Italie², d'une demoiselle Walkiers, de Schaffouse, dont les yeux avaient été brûlés à un an. Elle savait par cœur tous les psaumes de David, ainsi que le Nouveau Testament, et possédait en outre la nomenclature de cinq langues de manière à les parler. Du reste, comme la nôtre, cette mémoire a ses prédilections et ses répugnances : à celle-ci il faut de préférence des dates, à celle-là des nomenclatures ; à une troisième des définitions ; elle n'est pas autre enfin que celle des clairvoyants, elle est seulement plus sûre et plus vaste. Une chose singulière, c'est que cette mnémonique usuelle au moyen de laquelle nous gravons quelquefois dans notre esprit et rappelons à volonté

¹ *Histoire du Japon*, chap. 11. Le voyageur Thunberg et d'autres qui ont postérieurement visité cet empire ne font nulle mention d'une institution assez remarquable pour frapper leur attention. Quelque fait particulier, embelli par l'exagération, aura sans doute donné lieu à cette histoire.

² T. I, lettre 11. Rotterdam, 1718.

certaines circonstances dont la trace s'effacerait sans ce secours, n'est point connue des aveugles; du moins je ne me suis jamais aperçu qu'ils fissent usage d'aucun procédé particulier dans ce but, et je les ai vus manifester de la surprise en apprenant que nous attachons quelquefois à un signe indifférent et bizarre un souvenir qu'en temps donné nous voulons rendre présent à notre pensée. Dans le fait, ces sortes de procédés seraient pour eux d'une application assez difficile, parce qu'il n'est que bien peu de signes qui puissent être offerts à leur contact avec une sorte de nécessité, comme le sont à la vue ceux que nous pouvons choisir. De ceci il résulte, on doit le voir, que les méthodes artificielles de mnémonique ou de mnémotechnie ne sont d'aucun intérêt pour les aveugles; je n'ai pas vu non plus que ceux à qui le principe fondamental de ces méthodes, la liaison d'un souvenir avec un signe au moyen d'une image, a été révélé, en aient jamais tiré parti. A vrai dire, la connaissance que je leur en ai donnée, quant à moi, a peut-être été un peu superficielle: car, après avoir étudié et même mis en pratique ce qu'on appelle l'art d'aider la mémoire, je suis arrivé à penser que l'intelligence n'a rien à gagner aux tours de force qu'on lui fait faire de la sorte.

Je n'ai pas la prétention d'expliquer le phénomène général de la mémoire, qui a été si souvent la

pierre d'achoppement des philosophes, mais je crois pouvoir rendre raison de la supériorité de celle des aveugles. Je fais observer qu'un fait ou une notion que nous voulons fixer immuablement dans notre pensée devient pour elle l'objet d'un triple travail : d'abord nous y apportons une attention exclusive, puis nous le classons à son rang de manière à ce qu'il soit réveillé par ceux auxquels il se lie. Helvétius a dit qu'une grande mémoire est un phénomène de l'ordre ¹. Enfin et surtout, nous le simplifions, nous le ramenons à l'unité en le dégageant, autant que possible, de toutes les circonstances accessoires et secondaires. S'il en est ainsi, il n'est pas difficile de conclure, d'après les considérations précédentes, que l'esprit d'ordre qui préside aux opérations intellectuelles des aveugles et l'attention suivie qu'ils mettent aux choses doivent beaucoup contribuer à développer en eux la faculté du souvenir, mais il y a en outre une raison plus simple et plus concluante : c'est que les faits sont nécessairement moins complexes, moins chargés de circonstances et de détails, plus réduits à ce qu'ils ont de positif pour leur mémoire que pour la nôtre, et de là plus faciles à conserver bien entiers et en plus grand nombre. Voyez en effet s'il n'y a pas de toute rigueur dans le récit d'un événement important, d'une bataille par

¹ *De l'esprit*, chap. III.

exemple, une somme d'idées partielles beaucoup moins considérable pour un aveugle que pour un clairvoyant, et si, par conséquent, la trace n'en doit pas rester dans l'esprit plus nette et plus précise. Il ne faut donc pas s'étonner que la mémoire qui, dans l'état de cécité, n'est pas comme la nôtre embarrassée par ce cortège de vives impressions et d'images dont les faits sont accompagnés pour nous, puisse sans fatigue en embrasser et en retenir bien davantage.

Les aveugles sont du reste la preuve de la fausseté de cette assertion, qu'une bonne mémoire s'allie rarement à un bon jugement. On a remarqué au contraire que, parmi eux, ce sont presque toujours ceux qui se distinguent par tous les autres dons de l'intelligence qui brillent aussi par la puissance et la certitude du souvenir.

Ainsi l'entendement se manifeste et se développe chez les aveugles d'après le même mode que chez les clairvoyants; son action s'exerce exactement par les mêmes facultés : l'objet sur lequel elle s'exerce est à la vérité plus restreint et moins varié, puisqu'il en faut retrancher les produits d'un sens tout entier; mais aussi elle acquiert par compensation un degré d'énergie de plus. En somme, l'attention, la comparaison et le raisonnement, l'abstraction, l'analyse et la mémoire, tous les éléments de la rai-

son humaine sont en eux comme en nous : pas un n'y manque. On peut donc dire avec Reid¹ que l'instrument intellectuel dont se trouvent pourvus les êtres appartenant à cette classe est complet et entier. Or ici se présente une difficulté, pour la première fois, je pense, proposée à l'école qu'on est convenu d'appeler *sensualiste*. Si l'intelligence, si la pensée n'est qu'un simple produit des acquisitions des sens, si elle n'est comme on le veut que la *sensation transformée*, je demande comment il se peut qu'elle soit absolument identique chez un être privé d'un ordre entier de sensations? Je ne fais que poser la thèse en passant : elle vaut assurément qu'on l'examine. Tout ce qui va suivre augmentera encore les difficultés pour l'école à laquelle elle est soumise ; à mes yeux, je l'avoue, elle est déjà résolue. Il m'est impossible, en effet, de reconnaître dans la pensée un des éléments constitutants de la matière, ni dans la sensation autre chose que la substance sur laquelle agit le principe pensant. Les physiologistes ont, dit-on, vainement cherché l'âme sous le scalpel : pour moi, je l'ai trouvée à chaque pas dans cette sorte d'anatomie qu'il m'a fallu faire de l'intelligence des aveugles-nés.

¹ *Inquiry into the human mind*. Edimbourg, 1764, in-8°.

CHAPITRE IV.

FORMATION DES IDÉES.

Théorie des sens. — Sentiment de la lumière. — Idées sur les couleurs. — Le père Castel. — Langue propre de l'aveugle-né. — Imagination. — Génie. — Esprit. — Le docteur Blacklock et l'aveugle du Puiseux. — Songes.

Cabanis pense qu'on doit ramener les cinq sens à un sens unique, le toucher; et en effet, pour qu'il y ait sensation, il faut toujours qu'il y ait contact entre le corps extérieur et une partie quelconque de notre organisme. Le contact peut à la vérité n'être qu'indirect, comme lorsqu'un corps intermédiaire, l'air, remplit l'intervalle entre le siège de la sensation et l'objet qui la produit, et les fait en quelque sorte adhérer; mais il n'en est pas moins évident qu'une impression n'a lieu à la surface essentiellement *tactile* du corps vivant que parce qu'il est *touché*; si l'on faisait le vide autour de mon œil, je serais plongé dans les ténèbres au grand soleil; si l'air ambiant cessait d'envelopper mon oreille, on pourrait tirer le canon tout auprès sans que j'entendisse aucun bruit. Cette théorie de la sensation repose sur

des bases ineontestables. Les développements qu'on pourrait lui donner dans un travail d'une autre nature jetteraient peut-être quelque jour sur le sentiment, ce dédale où la philosophie s'est tant de fois égarée, paree qu'elle n'a pas voulu y voir un phénomène unique et indépendant en quelque façon des sièges divers de la pereception.

D'après ceci, l'aveugle-né est donc un être privé de l'un des trois sièges des impressions ou sensations que j'appelle *indirectes*, c'est-à-dire que *cette modification de l'air qui résulte de sa combinaison avec la lumière* n'est point sensible pour lui. On ne peut pas dire pourtant qu'il n'en soit nullement affecté et que l'air atmosphérique, avec ou sans cette importante adjonction, produise sur lui une impression parfaitement égale. L'organe chargé de percevoir ordinairement la lumière n'existe pas; mais la sensibilité générale existe, et il ne se peut guère qu'une si importante modification éprouvée par le corps qui *touche* lui échappe entièrement, et que le résultat du contact soit entièrement le même. Quelques faits curieux semblent appuyer cette conjecture. On raconte que Saunderson, assistant un jour à des observations astronomiques qui se faisaient en plein air, s'apercevait des moments où le soleil était obscurci par des nuages passagers, au point de pouvoir indiquer lui-même avec précision l'instant où il fallait

suspendre ou poursuivre les observations. L'organe visuel était néanmoins entièrement détruit en lui. « Saunderson voyait donc par la peau ? » s'écrie à ce sujet Diderot¹ ; non, il ne voyait pas par la peau, mais il y avait pour lui, selon toute apparence, des perceptions différentes dans l'air plus ou moins imprégné de lumière. Un autre Anglais, contemporain de Saunderson, devenu aveugle comme lui dès sa plus tendre enfance et également distingué par l'étendue de ses connaissances, Henri Moyses, n'était pas entièrement insensible à une lumière très-intense ; les rayons réfractés au travers du prisme l'affectaient désagréablement lorsqu'ils étaient trop vifs ; le rouge lui faisait éprouver une sensation qu'il comparait à ce qu'il ressentait en touchant une scie ; l'impression devenait moins pénible à mesure que la coloration perdait de son éclat, et enfin le vert produisait sur ses yeux une sensation qu'il assimilait à celle d'un corps doux et poli sur la main². Il est à regretter que cette observation n'ait pas été accompagnée de détails précis sur l'état de l'appareil visuel chez cet aveugle : elle en recevrait un nouveau degré d'importance.

Je dois dire que M. Rodenbach nie la réalité de ces sortes de perceptions vagues. Il croit que l'a-

¹ *Lettre*, p. 103.

² *Encyclopédie britannique*, art. *Blind*.

veugle dont l'œil est totalement atrophié ne peut avoir le sentiment que du degré de chaleur, d'humidité, etc., qui coïncide avec la présence du rayon lumineux¹; mais beaucoup d'autres aveugles ont affirmé qu'ils pouvaient reconnaître s'ils étaient dans un endroit éclairé ou obscur : j'en ai vu moi-même plusieurs regarder fixement le soleil et s'apercevoir quand un nuage passait sur son disque; de petits enfants se font quelquefois un jeu de cette perception confuse de la lumière; ils placent une main horizontalement sur leur front exposé aux rayons solaires et battent l'air devant leurs yeux éteints; il faut bien avouer que, si on leur demande ce qu'ils éprouvent alors, on n'obtient d'eux que des réponses singulières qui n'éclairent que fort peu. Je me souviens, par exemple, qu'interrogeant un jour un aveugle, dont l'intelligence était assez développée, sur ce qu'il ressentait lorsqu'il se trouvait subitement en présence d'une vive lumière : *il me semble*, me répondit-il, en passant rapidement la main devant ses yeux, *que ça me coupe l'air*.

On sait les curieuses observations dont les végétaux ont été l'objet, relativement à l'action de la lumière, dégagée du calorique, sur leur enveloppe et sur leurs tissus. Cette action, dont les résultats sont si frappants, n'aurait-elle pas lieu pour les animaux?

¹ *Coup d'œil*, etc., p. 58.

et si elle a lieu, comment la sensibilité, j'aimerais mieux dire la *tactilité*, si exquise des aveugles n'en serait-elle pas jusqu'à un certain point affectée? voilà la question. Je suis loin sans doute de la croire suffisamment éclaircie, et j'avais eu l'idée de faire à ce sujet, de concert avec un illustre membre de l'Académie des sciences, une série d'expériences délicates qui eussent résolu la difficulté. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché de réaliser ce projet; ces expériences restent à faire, et peut-être ne seraient-elles pas faites sans intérêt pour l'une des branches les plus importantes de la physique.

Toutefois, si la lumière en tant qu'elle affecte la sensibilité générale n'est pas entièrement étrangère aux aveugles, il n'en est pas moins vrai qu'elle leur est tout à fait inconnue dans ses rapports avec le sens de la vue et comme origine du phénomène de la vision; ils rencontrent ici une barrière infranchissable. Ils pourront bien à la vérité faire des rapprochements ingénieux entre les perceptions qui leur sont propres et celles dont ils entendent parler sans cesse; mais ces rapprochements ne font que mieux manifester que le sentiment qu'ils peuvent avoir de l'existence du rayon lumineux ne peut aller jusqu'à leur faire percevoir les résultats miraculeux de sa réfrangibilité, et qu'en un mot la notion véritable du

monde coloré leur est à jamais interdite. Éclaircissons ceci par quelques développements, car c'est un des points qui excitent le plus l'intérêt des personnes du monde lorsqu'il s'agit des aveugles.

Il y a deux choses dans le phénomène de la coloration : le principe qui modifie et le corps qui est modifié. Quant au principe modifiant, rien ne démontre, nous l'avons vu, que l'aveugle ne puisse en avoir quelque idée; mais pour le corps modifié, coloré, nous savons fort bien qu'il ne peut le connaître que par les contacts divers qu'il en éprouve; il est évident que les effets de l'absorption et de la réflexion de tels et tels rayons prismatiques et les combinaisons infinies qui en résultent ne sont perceptibles que pour la vue. A la vérité, le corps en changeant de couleur prend dans nombre de cas, par l'action de la matière colorante ou par toute autre cause, une saveur, une odeur, un poli différents, toutes circonstances à la portée de l'aveugle, qu'il discerne parfaitement et auxquelles il peut attacher le nom plutôt que l'idée des couleurs; de là un mode d'appréciation qui n'a rien de commun, comme on voit, avec le nôtre, et qu'on amènerait bien difficilement à un certain degré de perfection. Tel est du moins le sentiment de deux aveugles-nés fort éclairés, et dont l'opinion est par conséquent d'un grand poids dans la question.

Le docteur Blaclock raconte¹ qu'il a fait sur lui-même un grand nombre d'essais pour s'assurer s'il n'obtiendrait pas le résultat qu'on lui disait avoir été obtenu par d'autres aveugles, savoir : discerner par un moyen artificiel quelconque la couleur des objets ; il déclare n'avoir pas réussi, *sans affirmer toutefois qu'il regarde la chose comme absolument impossible*. M. Rodenbach est bien plus positif : laissons-le parler lui-même et citer quelques faits curieux qu'il a été en mesure de recueillir : « Plusieurs personnes, dit-il², croient que les aveugles connaissent les couleurs au tact, et des hommes instruits d'ailleurs m'ont souvent adressé des questions à ce sujet, *je puis assurer que c'est une chose tout à fait impossible* ; mais ils ont quelques autres moyens de les reconnaître, quoique imparfaitement. J'ai connu un aveugle chez qui le sens de l'odorat était si perfectionné, qu'en frottant entre ses mains du gros drap bleu, il sentait l'indigo et tirait ainsi la conséquence que l'étoffe était bleue ; un autre aveugle avait l'habitude de mâcher les étoffes qu'on lui présentait, et parvenait ainsi à deviner les couleurs, surtout lorsqu'elles contenaient de la noix de galle. Je rencontrai un jour un charlatan aveugle qui parcourait les boulevards à Paris ; il était entouré d'un groupe de

¹ *Encyclopédie britannique*, art. *Blind*.

² *Lettre*, p. 8.

badauds en extase de voir qu'un homme privé de la vue pût déterminer les couleurs. Cet homme tenait dans la main un octogone dont les huit côtés étaient peints de différentes couleurs; lorsque les curieux plaçaient son doigt sur chaque surface, il s'écriait : *Ce côté est rouge, vert, bleu*, mais lorsqu'il réclama l'argent, la foule disparut, et je lui demandai son octogone colorié; je remarquai distinctement avec le doigt que l'une des surfaces était très-polie, tandis que d'autres étaient âpres au toucher; ces irrégularités étaient produites soit par les molécules de la teinture, dont les unes sont plus grossières que les autres, soit par le travail de l'ébéniste, qui, à ce que je crus, avait ménagé avec art des signes aisés à reconnaître au tact. Tels sont les secrets de ces aveugles qui prétendent palper et sentir les couleurs.»

Quelques aveugles ont ingénieusement cherché à se rendre compte des couleurs en les rapprochant des impressions de l'ouïe; on cite un aveugle qui comparait les diverses couleurs aux sons; ainsi, le rouge était pour lui l'éclat de la trompette, et le bleu céleste la douce harmonie de la flûte ou du hautbois; c'est encore en consultant son oreille que le jeune aveugle allemand à qui l'on demandait pourquoi il paraissait préférer certaines couleurs, et disait entre autres que le noir ne lui plaisait pas,

répondit avec naïveté : *parce qu'il n'a pas un joli nom*¹. Ce mode d'appréciation, qui nous paraît si vague et si arbitraire, pourrait-il être régularisé et perfectionné? N'y aurait-il pas moyen, par quelque procédé analogue au fameux *clavier oculaire* du P. Castel², de rattacher la succession et la combinaison des couleurs à la succession et à la combinaison des sons, de telle sorte que l'idée des uns se trouvât naturellement réveillée par l'idée des autres? Voilà ce que

¹ Klein, p. 20; *noir* en allemand est représenté par le mot *schwarz*; une personne même étrangère à cette langue verra par la multiplicité des consonnes qui s'y trouvent, en le comparant aux mots *weiss, blau, gelb*, etc., blanc, bleu, jaune, etc., qu'il peut avoir quelque chose de moins agréable à l'ouïe délicate d'un aveugle.

² Le P. Castel, mathématicien distingué du siècle dernier, partant du principe de l'assimilation parfaite des sons et des couleurs, prétend que, de même qu'il y a un son primitif et fondamental appelé *ut*, il y a aussi une couleur-mère qui est la base de toutes les autres, c'est le noir ou le bleu foncé. Le son *ut* donne naissance à deux autres, *mi sol*, avec lesquels il forme la tierce *ut mi sol*, principe de toute harmonie. Le *bleu*, le *rouge* et le *jaune* sont aussi les trois couleurs primitives avec lesquelles se forment toutes les colorations diverses. Ceci suffit pour faire comprendre ce singulier système. Castel consacra une grande partie de sa vie à confectionner lui-même d'après ses idées un instrument qui n'eut aucun succès. Il venait de trouver un nouveau plan et se préparait à le mettre en exécution quand il mourut, sans avoir consigné par écrit, à ce qu'il paraît, les nouvelles idées d'après lesquelles il se proposait de travailler. Il avait eu aussi la pensée, non moins étrange, de faire une semblable assimilation des odeurs avec les sons. (V. M. de Trévoux.)

assurément je me garderai d'affirmer. Peut-être n'arriverait-on à rien dans cette voie; peut-être y rencontrerait-on tout au moins, comme le P. Castel lui-même, quelques observations utiles à la science en général; dans tous les cas, je m'écarterais entièrement de mon but en y pénétrant plus avant.

Retranchons donc de la somme possible des acquisitions des aveugles-nés toutes les idées où la lumière joue un rôle à peu près exclusif, c'est-à-dire celles qui servent d'aliment le plus ordinaire à l'intelligence des clairvoyants.

C'est peu; l'univers et les aspects enchanteurs que nous offre ce vaste prisme au travers duquel nous le voyons, sont toujours devant nos yeux; les impressions que le phénomène de la coloration a produites sur nous sont les premières; c'est par elles que nous avons d'abord connu les objets, et même après qu'il nous a fallu en rectifier la connaissance, souvent si fautive, par le toucher, elles nous restent toujours présentes; elles constituent encore le premier aperçu et le fond le plus ordinaire de l'idée qui nous en reste; c'est toujours, en effet, en surfaces colorées et disposées d'après les lois de la perspective qu'ils s'offrent à nos regards et non sous la forme que l'expérience nous démontre être réelle en eux. C'est un fait que chacun peut constater en reportant son es-

prit sur un objet quelconque dont sa vue a été précédemment frappée; on reconnaîtra ainsi combien sont dominantes les impressions de l'œil dans la formation de nos idées.

Il résulte de ceci non-seulement que l'aveugle manque de certaines idées, mais encore que celles qui lui sont propres ne peuvent nullement ressembler aux nôtres; en effet, il est impossible que ce qui s'est passé dans son esprit quand il a touché un objet soit conforme à ce qui s'est passé dans le mien quand je l'ai vu; la trace, le souvenir, ne peut donc non plus être conforme : on va voir naître d'importants résultats de cette différence.

Diderot a pensé¹ qu'un aveugle-né doit apprendre plus difficilement à parler qu'un enfant ordinaire, et il se fonde sur ce que les mots se lient dans son esprit aux idées qu'ils représentent par des rapports et des analogies que les aveugles établissent beaucoup moins aisément que nous. Cette observation m'a mis sur la voie d'une autre que je crois plus digne d'intérêt : j'avais souvent remarqué avec surprise chez les aveugles une sorte de difficulté à s'exprimer, sinon avec justesse et clarté, du moins avec étendue, avec abondance et richesse d'expression. En général leurs réponses sont sèches et laconiques, et l'on fait la plupart du temps de vains efforts

¹ *Lettre*, p. 35.

pour les amener à donner du développement à leur pensée, à *amplifier* à la manière de nos jeunes rhétoriciens dans les morceaux qu'ils ont à composer; ils y sont tout au moins rarement heureux. Après avoir vainement cherché en eux la raison de cette sorte d'impuissance à manier le langage, il me vint dans l'esprit de la chercher dans le langage même. Examinant donc de près nos langues, je reconnus que la presque totalité des mots dont elles se composent sont faits d'après les impressions de l'œil et pour en offrir la reproduction fidèle; que ce n'est point simplement par figure qu'on appelle le discours la *peinture* de la pensée; qu'il est réellement un tableau perpétuel offert à nos regards. Parcourant un vocabulaire, je vis que non-seulement les parties principales du discours sont presque en entier puisées à cette source, mais que les termes mêmes qui représentent de simples formes sont toujours pris par nous dans l'acception qui les rend sensibles à l'œil. Cette petite découverte lexicologique, dont chacun peut vérifier la réalité par quelques recherches d'étymologie, résolut pour moi sur-le-champ la difficulté qui m'arrêtait. Je vis qu'en définitive les aveugles pensent dans une langue et parlent dans une autre. Celle dont ils se servent n'est véritablement pas la leur propre : c'est un instrument d'emprunt dont on leur a montré l'usage; faut-

il s'étonner s'ils ne peuvent en tirer aussi bon parti que ceux pour qui et par qui il a été fait ?

De là vient sans doute qu'il y a assez souvent je ne sais quoi d'étrange dans ce qu'écrivent les aveugles, que parmi des phrases bien faites se rencontrent fréquemment des tours inaccoutumés, des figures qui surprennent. On en pourra conclure qu'une langue créée par des aveugles ressemblerait bien peu aux nôtres. Faite pour les impressions combinées du tact et de l'ouïe, elle serait sans doute peu riche de tours et de formes, mais elle offrirait un caractère de netteté et de précision que nos idiomes ne sauraient égaler; avec sa construction et sa syntaxe toujours fondées sur une logique rigoureuse, elle serait peu propre à l'entraînement de l'éloquence, à l'enthousiasme poétique, mais la science y trouverait selon toute apparence le plus puissant instrument d'analyse et d'investigation que le langage humain lui eût encore offert.

Au sein des ténèbres où il est plongé, dépourvu jusqu'à un certain point d'une langue maternelle, est-il donné à l'aveugle de briller réellement comme écrivain par la vivacité de l'esprit, par l'éclat de l'imagination? De sa nature, est-il poète? Il me semble que cette question peut, après ce qui vient d'être dit, se résoudre sans difficulté. Quant à l'imagination, il ne peut y avoir d'incertitude : le monde co-

loré n'existant pas pour lui, où prendrait-il les images dont est faite sans doute l'imagination ? Il est clair que de froides combinaisons de lignes et de surfaces, détachées par l'abstraction de l'ensemble où l'obscurité les confond, tiennent dans son esprit la place des tableaux magnifiques et variés dont le spectacle de la nature enrichit la nôtre ; il ne peut le connaître que par ouï-dire et en parler que d'après autrui, c'est-à-dire sans chaleur, sans enthousiasme véritable. Je ne crois donc pas que les aveugles-nés puissent aspirer à des succès vraiment remarquables dans les compositions littéraires où l'imagination a la plus grande part, et je ne vois rien jusqu'ici dans ce qu'ils ont produit qui donne un démenti à cette assertion. Plusieurs en effet se sont fait remarquer par quelque pièces poétiques agréables et faciles ¹. Cette disposition à faire des vers se manifeste même assez habituellement chez les aveugles de l'un et de l'autre sexe pour peu qu'on la suscite ; mais ce goût pour le langage rythmé a une autre origine, comme je le montrerai ci-après, et il peut en résulter des versificateurs plus ou moins habiles, non des poètes originaux. L'Écossais Blacklock lui-même que j'ai déjà eu occasion de citer plusieurs fois, et qui sans contredit doit jus

¹ Avisse, M. Roques qui a traduit fort heureusement quelques pièces de Métastase, etc.

qu'ici marcher à la tête de tous ceux d'entre les aveugles qui ont écrit en vers, ne donne pas un démenti à cette assertion. Fils d'un maçon et devenu aveugle à six mois, il fut amené à faire des vers dès l'enfance, par le plaisir qu'il éprouva à entendre lire les poètes de son pays ; à douze ans, il avait déjà composé quelques pièces que son âge et sa condition rendaient doublement remarquables. A dix-neuf ans, la mort de son père le jeta dans un état d'abandon et d'anxiété qui lui inspira un morceau touchant, son meilleur ouvrage peut-être, par une raison facile à concevoir. Il publia un peu plus tard un volume de poésies que Reid et David Hume, célèbres compatriotes du jeune poète, ont jugées en philosophes et en amis, c'est-à-dire avec un peu trop de faveur. Blacklock faisait les vers avec une telle facilité qu'il en dictait quelquefois trente à quarante de suite avec la rapidité qu'on mettait à les écrire. On s'explique dès lors comment sa poésie dégénère trop souvent en une phraséologie d'emprunt où l'expression n'a fréquemment ni correction ni justesse. C'était plutôt un improvisateur qu'un poète.

Je ne regarde pourtant pas comme impossible qu'un aveugle-né arrive à quelque grande et forte conception dans un genre quelconque, même à de véritables beautés de diction en la mettant en œuvre ; mais alors ce serait un coup de génie dû à

quelque individu de cette classe, doué d'une capacité supérieure, et qui, après avoir profondément médité sur sa condition, se serait fait autant qu'il est possible une langue à lui, une langue dans laquelle il pourrait cesser d'être pâle imitateur, et commencer à être écrivain original. Quant à ce qu'on appelle proprement l'esprit, il est évident qu'il doit avoir chez les aveugles un tour tout particulier. L'idée, nécessairement fort différente comme je l'ai dit plus haut, qu'ils se sont faite des choses empreint bien souvent pour nous leur manière de l'exprimer d'un caractère frappant de singularité. Diderot a consigné plusieurs réponses de l'ingénieux aveugle du Puiseaux aux questions diverses qu'on lui adressait, qui portent tout à fait ce caractère. On lui demandait, après lui avoir expliqué l'usage des télescopes, s'il serait bien content d'avoir des yeux : *J'aimerais bien autant, répondit-il, avoir les bras longs ; il me semble que mes mains m'instruiraient mieux de ce qui se passe dans la lune que vos yeux et vos instruments.* Il définit le miroir *une machine qui mettait les objets en relief hors d'eux-mêmes* ; et, comme on s'étonnait de son aptitude à un grand nombre de choses : *Messieurs, s'écria-t-il, vous êtes surpris de ce que je fais, pourquoi ne vous étounez-vous pas aussi de ce que je parle*¹ ? Réponse où il y avait, d'a-

¹ Lettre, p. 14 et suiv.

près ce qu'on a vu ci-dessus, plus de vérité philosophique que ne le croyait celui à qui échappait cette brusque exclamation.

Toutefois, plusieurs de ces rapports vifs, de ces allusions ingénieuses qui supposent une connaissance en quelque sorte intime de la langue, un sentiment délicat de ses finesses, de ses secrets, doivent nécessairement être perdus pour eux; on n'a en général de l'esprit que dans sa langue, et c'est la nôtre que parle l'aveugle-né. J'en ai connu beaucoup pour ma part dont l'entretien était solide et intéressant, surtout empreint de cette sagacité qui leur est propre et au moyen de laquelle ils savent merveilleusement pénétrer jusqu'au fond de la pensée de leur interlocuteur. Je n'en ai pas rencontré qui pussent briller par ces qualités souvent futiles et trop appréciées qui caractérisent éminemment la conversation française: ils ont de la finesse, mais point de trait; en général, ils doivent se contenter d'avoir du bon sens et de la raison: leur partage est encore assez beau.

J'ai à peine besoin d'ajouter que c'est l'imagination sous le point de vue *littéraire* que je refuse jusqu'à un certain point aux aveugles, et non la faculté d'imaginer, c'est-à-dire de reproduire par la pensée les objets dont ils ont eu connaissance d'une manière quelconque. A cet égard, leur puissance est égale à la nôtre et elle s'exerce même plus souvent, parce

qu'il faut sans cesse qu'ils se figurent *en esprit* une foule de choses environnantes que nos yeux nous montrent en corps. Les aveugles se rendent donc présents de la sorte et les objets qu'ils ont observés avec un des sens qu'ils possèdent, et ceux dont ils ont simplement entendu parler. Cette opération se fait avec plus de calme et aussi avec plus de rectitude en général que chez les clairvoyants; néanmoins l'idée, l'image dont l'esprit se pénètre ainsi, peut, chez ceux qui sont doués d'une sensibilité plus vive, aller de même bien au delà de la réalité. On en cite un trait remarquable : un aveugle-né, élevé avec une jeune fille, s'était épris pour elle du plus ardent amour; au moment où il allait l'épouser, un oculiste crut pouvoir l'opérer et lui rendit en effet la vue. Mais quand, après quelque temps, le jeune homme put voir celle qu'il aimait, il ne trouva plus en elle, quoiqu'elle fût agréable, rien de conforme à ce qu'il avait imaginé, et il resta longtemps inconsolable d'avoir vu s'évanouir ces charmes pour nous incompréhensibles qu'il idolâtrait¹.

Les songes, ces fruits d'une imagination que la volonté ne maîtrise plus, sont toujours, comme de raison, chez les aveugles, un mélange d'objets connus à l'état de veille par les impressions de l'ouïe et du toucher. Parfois néanmoins il semblerait, à les en-

¹ Rodenbach, *Coup d'œil*, etc., p. 67.

tendre retracer ce qu'ils éprouvent en rêvant, que, dans cet état de suspension de plusieurs des fonctions vitales, le sentiment tout entier concentré sur ces *formes palpables* s'élève à une sorte de vue intuitive qui les isole, en quelque façon, des ténèbres où elles sont pour eux ensevelies. Je ne fais que hasarder à cet égard un aperçu sur lequel je craindrais d'insister, car j'avouerais qu'il est difficile de se faire une idée bien juste de ce que font éprouver réellement aux aveugles ces rêves où figurent quelquefois des êtres chimériques, de véritables apparitions, et dont ils restent saisis et frappés après le réveil; et j'ai cru remarquer que la difficulté qu'ils trouvent à se faire bien comprendre leur cause assez souvent une sorte d'impatience quand on les presse à ce sujet.

CHAPITRE V.

LE TACT, L'OUÏE ET L'ODORAT.

Importance de l'ouïe. — Mémoire des sons. — Perception des nuances de la voix. — M^{lle} de Salignac. — Goût pour la musique. — La jeune fille sourde-muette et aveugle. — Deux questions. — M. Rodenbach et M. Berthier.

Après avoir étudié l'aveugle dans le sens qui lui manque, nous avons à le considérer dans ceux dont il est pourvu; il en est un qui peut lui rendre une partie des avantages dont le prive la cécité. Ce sens, dont j'ai à peine parlé encore, bien qu'il tienne une place considérable dans la vie morale et matérielle des aveugles, c'est l'ouïe. Ordinairement, quand il s'agit de cette classe d'êtres, les résultats auxquels ils parviennent par le moyen du toucher, frappent au premier abord; ce sont les seuls visibles pour nous, ils nous étonnent et nous émeuvent, et nous nous habituons naturellement à leur attribuer un intérêt à peu près exclusif. J'ai longtemps partagé l'erreur commune : c'est par une série d'observations attentives que j'ai reconnu l'importance de l'ouïe chez les aveugles, et compris que ce sens est pour eux ce que

la vue est pour nous dans une foule de circonstances de la vie de relation.

On doit voir, par exemple, que tous les termes qui nous servent à préciser les caractères si variés de la figure humaine, ces mots *laideur*, *beauté*, *expression*, *physionomie*, *attraits*, tant d'autres qui modifient ceux-ci à l'infini, ne signifient absolument rien pour des aveugles; il ne se peut toutefois que, vivant parmi nous et s'appropriant notre langage, ils n'attachent pas un sens à ces expressions qui constituent la partie la plus usuelle de notre vocabulaire : un instinct naturel doit d'ailleurs les porter à en chercher en eux les équivalents. Eh bien, ces équivalents, c'est l'ouïe qui va les leur fournir. La voix a pour eux une foule de nuances délicates qui nous échappent; il m'a été confirmé par plusieurs aveugles qu'elle est la base du premier jugement qu'ils portent sur l'extérieur des personnes : ils se sentent plus ou moins attirés vers elles suivant le degré de charme et de douceur qu'ils remarquent dans leur organe. C'est là pour eux une présomption de beauté; ils apprécient d'après la voix l'âge, la taille et certaines difformités du corps¹, souvent avec une justesse que pourront seuls comprendre ceux qui ont

¹ Les aveugles reconnaissent aisément, selon M. Rodenbach (*Lettre*, p. 13), les bossus au son de leur voix. Le même raconte que, dans une soirée à Bruxelles, un aveugle sut dire avec précision, d'a-

fait une savante analyse de l'instrument vocal. Ils ne s'en tiennent pas là encore, et ils étudient la voix précisément comme nous étudions la physionomie, pour y découvrir les qualités du cœur. Elle leur fait de même présumer la beauté morale comme la beauté physique. On racontait un jour à M^{lle} de Salignac, dont j'ai parlé plus haut, un mauvais procédé d'une certaine personne à l'égard de sa famille : — *Ah ! s'écria-t-elle vivement ; qui l'aurait cru , avec une voix si douce !* Assurément elle n'est point tout à fait chimérique cette correspondance que les aveugles établissent entre les accents de la voix et les prédispositions de l'âme ; elle donne lieu, il est vrai, à de nombreuses erreurs qu'ils rectifient ensuite comme nous rectifions nous-mêmes celles auxquelles nous entraîne l'expression souvent si trompeuse des traits ; mais il y a là toutefois un fond de vérité incontestable. Des travaux ingénieux ont déjà réduit en art l'étude morale de la physionomie humaine, peut-être est-il réservé à quelque aveugle de nous en offrir d'analogues sur l'expression vocale. Il me semble que c'est parmi eux que doit naître cet autre Lavater.

Quelques-uns portent la mémoire des sons à un

près la voix, l'âge de toutes les personnes présentes. Il ne se *trompa* qu'à l'égard de quelques dames, qui ne se plaignirent pas de son inexactitude.

degré presque incroyable ; c'est leur manière de reconnaître une personne ; c'est en l'écoutant qu'ils se rappellent avec plus ou moins de netteté l'avoir vue, car telle est leur expression, à une époque déjà éloignée quelquefois. Henri Moyses reconnaissait souvent ainsi deux ans après, la personne avec laquelle il n'avait eu qu'un entretien : la voix leur sert donc encore ici comme à nous la physionomie.

C'est par le tact qu'ils perçoivent les détails des objets divers ; c'est par l'ouïe que, dans un grand nombre de cas, ils en connaissent l'ensemble ; ils donnent ainsi leur coup d'œil général sur les lieux où ils se trouvent, sauf à les étudier plus tard avec le toucher ; ils en calculent l'étendue ; ils savent s'il y a des meubles, si on en a ôté, si on en a ajouté d'essentiels. Souvent j'en ai vu n'avoir besoin pour reconnaître que quelqu'un était dans un appartement que de frapper du pied ou de jeter un cri léger à la porte. Leur oreille percevait la différence de la vibration de l'air contenu dans la pièce, suivant qu'elle était vide ou occupée. Il n'est pas rare non plus qu'ils reconnaissent les personnes à leur marche ; au surplus, nombre de clairvoyants, doués d'une organisation supérieure ou chez lesquels la nécessité a développé une grande finesse de l'ouïe, comprendront jusqu'à quel point elle peut être portée chez les aveugles.

Ils sont souvent avertis de l'approche d'un corps quelconque par une sorte de refoulement de l'air sur le visage, que nous ressentons nous-mêmes dans l'obscurité, si nous y donnons quelque attention; mais j'ai pu constater que l'ouïe est, ce qui paraîtra fort singulier, pour beaucoup dans les impressions de cette nature. Un jeune aveugle me disait un jour que, dans les promenades qu'on lui faisait faire hors de sa demeure, il s'apercevait sur-le-champ qu'il y avait devant lui un mur, une haie, une montagne, un obstacle enfin. « Quand je me trouve dans une vaste plaine, ajoutait-il en portant la main à son oreille et en étendant le bras avec un geste très-expressif, il me semble que je suis à *perte d'ouïe*. » Cette expression si remarquable, calquée sur la nôtre à *perte de vue* dans une situation semblable, m'éclaira beaucoup sur l'importance de ce sens chez les aveugles. Un autre, qui se faisait remarquer par son adresse à se diriger seul au travers des rues les plus populeuses, me disait que, lorsqu'il se trouvait ainsi en ville, un bruit trop fort qui survenait inopinément, le tambour, par exemple, lui faisait sur-le-champ perdre sa route, à tel point qu'il se trouvait parfois, quand le bruit avait cessé, au fond de l'étroite allée de quelque maison, sans se douter comment il y était entré. Il m'expliquait ceci en me disant qu'habituellement il fallait, pour ainsi dire,

qu'il s'écoutât marcher ; je compris que dans ce cas , ne pouvant plus s'écouter à cause du bruit trop fort qui retentissait à son oreille, *il était ébloui* et se troublait comme nous quand un trop vif éclat vient tout à coup frapper nos yeux.

C'est à l'emploi constant que les aveugles font de l'ouïe pour se mettre en rapport avec le monde extérieur, avec ce qu'ils ne touchent qu'accidentellement ou avec ce qu'ils ne sauraient jamais toucher, qu'il faut attribuer, je pense, certaines inclinaisons de tête qui leur sont propres ; ils la posent pour l'oreille, comme nous la posons pour les yeux ; ils la penchent de côté pour mieux entendre, comme nous la portons quelquefois en avant pour mieux voir. La parité est parfaite.

Or, il y a une langue spéciale pour l'ouïe, une langue dont l'expression, quoique un peu vague, répond néanmoins à tous les sentiments de l'âme, suffit à toutes les idées principales de l'entendement. Que les aveugles soient susceptibles d'arriver à l'intelligence la plus complète et la plus avancée de cette langue ; qu'ils puissent en posséder toutes les ressources et la manier avec une habileté et un succès qu'ils n'obtiennent que rarement, comme on l'a vu, en se servant de la parole, c'est ce qui doit résulter de tout ce que je viens de dire, et telle est aussi l'origine, mal aperçue jusqu'ici, du goût reconnu

et des hautes dispositions naturelles que les aveugles manifestent presque tous pour la musique. On comprend que rien ne leur manque ici, qu'aucun obstacle insurmontable ne vient arrêter leurs progrès; bien au contraire, ils peuvent appliquer à cette étude un organe stimulé par la nécessité, sans cesse exercé et pour ainsi dire affiné par un plus fréquent usage.

Voilà en effet pourquoi les aveugles sont musiciens; c'est un secret instinct qui entraîne tout leur être moral vers l'harmonie; ils la cherchent, ils la désirent; ils naissent musiciens parce qu'ils entendent, comme nous naissons poètes parce que nous voyons. Il ne faut, pour être convaincu de la vérité de cette assertion, qu'être témoin du zèle patient avec lequel un enfant aveugle-né, à peine débarrassé des premiers langes, cherche le rythme et l'intonation sur le premier instrument que vous mettez entre ses doigts. C'est aussi à cette disposition pour l'harmonie musicale qu'il faut attribuer le goût que manifestent les aveugles pour les vers, et même l'aptitude à en faire *sans être poètes*, comme je l'ai expliqué dans les pages précédentes; il y a là pour eux une disposition harmonique de sons qui doit charmer leur oreille, un arrangement rythmique qui peut, à un certain degré, satisfaire aux besoins de l'une des parties les plus délicates de leur organisation.

En musique, on le voit, rien n'empêche que les aveugles n'aient de l'imagination, de l'esprit, du génie. Il leur est donné d'arriver, dans cette langue qui est bien à eux, à son expression la plus développée des sentiments de l'âme; aussi remarque-t-on que, tandis que leurs compositions écrites sont presque toujours dépourvues de chaleur, il y en a souvent au contraire soit dans l'exécution instrumentale, soit dans les essais de composition dont ils deviennent capables dès qu'on leur a révélé les plus simples lois de l'harmonie. Là, on peut les voir émus et passionnés : là, en un mot, on les trouve semblables à tous.

Au surplus, comme on a peu compris jusqu'à présent ce qu'est réellement la musique pour les aveugles, on n'en a peut-être pas tiré tout le parti possible dans leur éducation; on a trop négligé la partie philosophique de ce bel art, à laquelle les anciens donnaient tant d'attention. On n'a guère songé à approfondir avec eux cette relation nécessaire entre les combinaisons harmoniques et les affections de l'âme; on ne s'est pas assez attaché à leur montrer dans l'expression musicale un véritable langage; je voudrais pour ainsi dire qu'on fît, en leur enseignant la musique, une sorte de rhétorique à leur usage. Je suis persuadé qu'on arriverait ainsi à des aperçus dont la finesse nous étonnerait,

et que leur intelligence en serait singulièrement développée à d'autres égards. Loin de là, on s'est toujours borné à en faire d'habiles concertants, et ils n'ont rempli de la sorte qu'une moitié de leur destination. Parvenus à un certain degré de force, des circonstances qui tiennent à leur condition, surtout le préjugé qu'ils ont à vaincre dans toute carrière, les empêchent d'aller plus haut, d'arriver à la renommée, à la fortune. Il est de fait qu'on n'a pas encore compté parmi les aveugles un artiste du premier ordre, tandis qu'on devrait pouvoir y signaler peut-être plus d'un compositeur célèbre.

Telles sont les principales remarques qui peuvent être faites sur le tact et l'ouïe chez les aveugles-nés : elles seront complétées dans la seconde partie, surtout en ce qui concerne le premier de ces deux sens, agent principal, comme on verra, de l'éducation spéciale donnée à cette classe d'êtres. Quant à l'odorat, il acquiert parfois chez les aveugles une très-grande délicatesse, et il concourt dans ce cas avec l'ouïe à établir une relation prompte et étendue avec les objets extérieurs, mais ce concours est rare et il n'offre de particularité véritablement intéressante que chez les individus plus maltraités encore de la nature et heureusement fort rares, qui joignent la surdité à la cécité, et sont par conséquent muets et aveugles; l'odorat devient alors le

sens de la vie exérieure : il remplace l'ouïe chez ces infortunés, comme l'ouïe remplace la vue chez les simples aveugles. C'est ce que constate l'observation importante faite par Spurzheim, et consignée dans un de ses écrits, sur le jeune Écossais James Mitchell, né en 1795, et affligé, dès ses premiers ans, de cette double infirmité. « Dans son enfance, dit le célèbre phrénologiste, Mitchell flairait toujours les personnes dont il s'approchait, en portant leurs mains à son nez et en aspirant l'air; *leur odeur déterminait son affection ou son aversion*, de même que les personnes douées de la vue sont attirées ou repoussées par une forme belle ou laide; il a toujours reconnu ses habits par l'odorat et refusé de mettre ceux d'un autre. » Une jeune fille également privée du sens de l'ouïe et de la vue, qui existait en France il y a quelques années, semblait aussi se servir de l'odorat dans ses faibles manifestations affectives et intellectuelles. La malheureuse enfant avait été trouvée un soir sur la voie publique, couverte de haillons qui ne paraissaient pas lui appartenir. Conduite par quelques personnes charitables dans un hospice, elle écartait de la main ses vêtements en les flairant, et elle ne redevint tranquille que lorsqu'on lui en eut donné d'autres. Un magistrat, qui eut connaissance de cette déplorable situation, veilla à ce que rien ne manquât à cette pauvre fille,

dans l'asile où on l'avait reçue. Bientôt elle le reconnut; elle sentit sa présence et lui tendit les bras en signe de gratitude. Menée un jour dans une maison, elle sembla tout à coup saisie d'une émotion inaccoutumée; elle s'agita avec une certaine vivacité, ouvrit elle-même une porte qui se trouvait à sa droite, puis saisit une chaise avec empressement et parut chercher autour d'elle quelque objet connu et familier. Était-ce la main d'une mère ou d'une sœur que l'infortunée croyait rencontrer? avait-elle senti quelque odeur qui lui avait rappelé la maison paternelle? C'est ce qu'on peut conjecturer. En effet, quand elle reconnut qu'elle s'était trompée, elle croisa tristement ses bras sur sa poitrine, et des larmes coulèrent le long de ses joues. Insensiblement, une profonde mélancolie s'empara d'elle, et elle s'éteignit tranquillement un jour; on eût dit qu'elle sommeillait et l'on fut même quelque temps sans s'apercevoir qu'elle était morte. On estima qu'elle devait avoir de vingt à vingt-deux ans. N'est-ce pas là un fait bien remarquable et bien fécond? Ne semble-t-il pas qu'on voit dans cette courte et mystérieuse existence un être moral aux prises avec un organisme imparfait qui ne lui permet pas de développer toute son activité, qu'on assiste, pour ainsi dire, à une lutte infructueuse, où c'est l'âme qui tue le corps?

Ainsi s'élaborent chez les aveugles les idées qui servent d'aliment à leur intelligence. Nous verrons ci-après comment cet aliment peut devenir plus abondant encore par un développement habile des deux sources qui le produisent.

Je terminerai par quelques mots sur deux questions toujours mises en avant par ceux qui ont écrit sur les aveugles : c'est d'abord celle-ci : *la perte d'un sens tourne-t-elle à l'avantage des autres*¹? On va voir que ce point, si souvent discuté ne méritait guère autant de paroles. En effet, si l'on entend simplement par là que l'homme privé d'un sens cherche à tirer un meilleur parti de ceux qui lui restent, et que ces sens se perfectionnent davantage chez lui par un usage plus fréquent et plus varié, l'affirmative ne saurait être douteuse, et les aveugles en sont un vivant témoignage. Chez quelques individus, on a pu voir naître et se développer ce perfectionnement d'un ou deux sens qui se trouvaient isolés et sur lesquels se concentrait toute l'activité de l'intelligence. L'Encyclopédie britannique² offre, à cet égard, l'observation curieuse d'une jeune dame devenue graduellement sourde-muette et aveugle, et chez laquelle l'odorat et le toucher acquirent avec une étonnante rapidité une

¹ Guillié, p. 32.

² Art. *Blind*.

grande délicatesse. Mais faut-il induire de ceci que la valeur intrinsèque de ces sens ainsi perfectionnés n'est pas restée absolument la même? Non sans doute; ils ne valent davantage que par l'exercice. Si un clairvoyant pouvait apporter autant d'attention aux impressions du tact et de l'ouïe qu'un aveugle, s'il exerçait autant les organes qui les perçoivent, ces organes acquerraient chez lui une puissance égale. On sait le degré surprenant de finesse auquel parvient l'ouïe chez les sauvages de l'Amérique. Ordinairement, l'être richement pourvu de tous ses sens n'éprouve pas la nécessité d'avancer ainsi l'un plus que l'autre par une éducation spéciale : ils restent tous de niveau. Je pourrai donc dire sous ce rapport que la perte d'un sens tourne à l'avantage des autres, puisque ces derniers ne reçoivent le perfectionnement qu'on remarque en eux que parce que l'autre manque; mais sans en induire qu'ils sont par là devenus d'une nature supérieure. On voit des hommes que certains événements ont privés de la main droite faire accomplir à la main gauche, à force de patience et d'industrie, un grand nombre d'actes auxquels elle était auparavant inhabile, souvent même des actes que les deux réunies n'exécutaient pas. Il est bien évident que l'aptitude supérieure de cette main n'a été acquise que parce que l'autre n'existait

plus; que, par conséquent, la perte d'une main a tourné à l'avantage de l'autre. Mais cette main n'en est pas moins identiquement la même qu'au-paravant : elle n'a pas changé de nature parce qu'elle est seule; en soi, elle ne vaut ni plus ni moins qu'elle ne valait. Je crois qu'il n'y a rien de plus à ajouter sur cette question.

On demande ensuite quelle condition, somme toute, est à préférer, de celle du sourd-muet ou de celle de l'aveugle-né? La question serait bientôt décidée si l'on s'en rapportait à ceux-là même qui appartiennent à ces deux classes d'infortunés. La Providence est grande; chacune d'elles, résignée à son sort et également incitée à en tirer le meilleur parti possible, ne voudrait pas l'échanger contre la condition correspondante; je n'ai jamais rencontré d'aveugle-né qui voulût renoncer à la parole pour recouvrer la vue, ni de sourd-muet de naissance qui consentît à perdre la vue pour reconquérir la faculté de parler. Cela se conçoit aisément au surplus : ce serait pour chaque classe d'êtres changer le connu pour l'inconnu, et sacrifier un avantage réel dont on peut apprécier l'importance, pour obtenir une compensation dont on n'a pas clairement l'idée.

M. Rodenbach, examinant donc avec beaucoup d'impartialité la question dans son intéressant *Coup d'œil d'un aveugle sur les sourds-muets*, se prononce

en définitive pour ses confrères d'infortune; il resume pour étayer son avis les traits principaux du caractère moral des aveugles et les oppose à ceux que présente à l'observation la condition du sourd-muet. Les aveugles, dit-il, sont habituellement gais, tandis qu'en général les sourds-muets sont tristes : donc la part des premiers dans ce qu'on peut appeler ici-bas le bonheur est plus considérable; donc leur condition doit être préférée.

A cette opinion d'un aveugle-né distingué, j'ai voulu opposer celle d'un sourd-muet distingué aussi, et j'ai prié M. Berthier, ancien élève et aujourd'hui professeur de l'institut de Paris, de me faire connaître ce qu'il pense à ce sujet; voici sa réponse, je cite textuellement :

« Il n'est pas un seul parlant, que je sache, qui n'aimât mieux être sourd-muet qu'aveugle. Effectivement, comment se défendre d'un saisissement douloureux en jetant un coup d'œil sur l'extérieur de l'aveugle? Le sourire a beau voltiger sur ses lèvres, l'incarnat briller sur ses joues, le sentiment vient s'ensevelir dans le silence de cette figure; tout en lui offre la triste image du tombeau. Son existence est enveloppée de ténèbres éternelles; pas un rayon de lumière ne saurait percer ses paupières engourdies. C'est une malheureuse victime que la mort accompagne au milieu des vivants et même au mi-

lieu des plus vives clartés. Le sourd-muet, au contraire, jouit comme tous les hommes de l'éclat des cieux, des brillantes couleurs des fleurs, des richesses nouvelles de la campagne, de ce qui fait enfin le charme le plus attrayant de la nature et de la vie. Chez lui on voit la pensée comme dans une glace transparente. Sa figure n'est pas seulement parlante, elle porte le sceau de la dignité humaine. Son attitude est celle de l'indépendance; ses yeux, c'est le sentiment dans toute sa délicatesse, dans toute son énergie, avec plus de vivacité même que chez l'homme qui parle; c'est enfin l'âme à découvert, à nu, car nous ne savons pas, nous, l'art de farder et de dissimuler; nous avons beau nous instruire, la nature première garde plus chez nous son empreinte que chez les parlants. Quel œil sera jamais assez pénétrant pour découvrir chez nous au premier aspect l'infirmité qui nous afflige ?

« A l'aveugle, il faudra toujours pour conducteur un enfant ou un chien et pour appui un bâton. Le sourd-muet n'a besoin ni d'un guide ni d'un soutien. Il peut se suffire à lui-même et poursuivre sa route sans un indispensable ami, avec lequel Dieu sait s'il sympathisera. Si l'aveugle domine le voyant, que deviendra celui-ci ? un esclave. Si c'est le contraire, plaignons le pauvre aveugle, il peut, au premier moment de contrariété, être abandonné seul sur le

bord de tous les précipices. Le sourd-muet circule *tout seul* dans nos rues, sur nos places, dans nos promenades, il voyage *tout seul* par terre, par mer. Son œil est bon, car on comprend que, dès qu'un sens manque, les autres acquièrent aussitôt plus d'énergie, plus d'activité. Cet œil est sans cesse aux aguets, il épie le moindre danger, il est à la fois partout : la fréquentation des lieux publics est devenue pour lui une habitude sans péril. D'ailleurs, l'ébranlement du sol annonce au sourd-muet qu'une voiture approche, et il n'y a pas d'exemple qu'un seul ait été écrasé.

« Si dans un concert harmonieux le sourd-muet n'est pas aussi heureux que l'aveugle, il l'est mille fois plus sur la scène du monde. Nature ! quelle plume peut réussir à te décrire dans toute ta beauté, dans toute ta poésie ? L'aveugle ne pourra jamais avoir la moindre idée de cette harmonie qu'aucune langue, pas même celle du geste, ne peut peindre, de cette harmonie aussi supérieure à celle de la musique que l'œuvre de l'homme est inférieure à l'œuvre de Dieu.

« S'agit-il d'envisager la question sous les rapports sociaux, et de déterminer lequel, du sourd-muet ou de l'aveugle, peut le plus utilement servir son pays ? Si le sourd-muet ne peut pas, comme M. Rodenbach, siéger dans les chambres de son pays, il peut du moins l'éclairer de ses conseils et lui transmettre

des réflexions écrites dont l'absence de la vue n'enchaîne pas l'essor rapide.

« Lorsque l'ennemi est aux portes, le sourd-muet peut tirer son coup de fusil comme s'il parlait. Demandez-en autant à l'aveugle. N'est-il pas à craindre qu'il tire sur les siens ?

« Le sourd-muet peut sauver la vie à son semblable qui se noie ou qui se voit menacé d'un incendie. Demandez-en autant à l'aveugle qui ne voit ni la rivière qui coule, ni la maison qui brûle !

« Veut-on savoir lequel possède le plus de moyens d'étendre ses connaissances ? Si l'aveugle a sur le sourd-muet l'avantage d'accroître le domaine de ses idées par l'ouïe qui l'initie à toutes les pensées humaines, le sourd-muet n'a-t-il pas presque exclusivement pour lui les livres, les manuscrits, les médailles, les tableaux, ces vastes archives des connaissances accumulées par les siècles ? Les arts libéraux, l'histoire naturelle, l'anatomie, la chimie, sont interdits à l'aveugle ; il n'est pas une seule science, un seul art, la musique exceptée, que le sourd-muet ne puisse acquérir. »

Ce morceau, non moins piquant par sa forme que par la source dont il émane, nous met sur la voie de la vérité ; il en est de cette question comme de beaucoup d'autres : on la résout en la considérant sous les points de vue distincts et tranchés qu'elle

présente. Disons-le donc : sous le rapport de la formation de la raison, du développement de l'intelligence, rien ne remplace le langage; mais pour les relations sociales, pour les nécessités de la vie positive, rien non plus ne saurait remplacer la vue. Les philosophes ont dès longtemps aperçu cette liaison, cette sorte de dépendance mutuelle entre la pensée et la parole; l'une en effet suscite et seconde l'autre; on parle parce qu'on pense, et on pense parce qu'on parle; ceci devient plus frappant encore lorsqu'on compare les deux conditions anormales dont il s'agit. Pourvu de la parole, c'est-à-dire du moyen de communiquer ses idées, le plus simple et le plus fécond, le mieux adapté à l'exercice et au perfectionnement des facultés de l'esprit, l'aveugle me paraît être incontestablement plus rapproché de nous, plus rattaché à l'espèce entière dont il a l'attribut distinctif et essentiel, moins imparfait enfin selon les conditions primitives et fondamentales de l'humanité. En ce sens, il vaudrait donc mieux être aveugle. Mais dans cette société où il est moins isolé, avec laquelle il peut mieux s'identifier que le sourd-muet, il jouit à un degré bien inférieur de la libre activité de son être; il y est un membre infiniment moins utile à lui et aux autres, et c'est là un immense désavantage. Si donc il est préférable d'être aveugle comme homme, il est préférable d'être sourd-muet

comme citoyen. En général, dans le partage de la fortune, la plus forte part devrait être du côté de l'aveugle; c'est tout le contraire qui a lieu : il appartient bien plus fréquemment que le sourd-muet aux rangs inférieurs de la société, et cette circonstance ajoute encore aux misères de sa condition.

SECONDE PARTIE.

SYSTÈME D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION SPÉCIALE DES AVEUGLES-NÉS; PLAN POUR L'AMÉLIORATION DE LEUR CONDITION SOCIALE.

CHAPITRE PREMIER.

ÉDUCATION PHYSIQUE.

Abus de la tendresse maternelle.—Aptitude des organes.—Aveugle : valet de ferme ; guide dans les montagnes ; constructeur de chemins. — Cours de *tactilité*.

J'ai essayé de faire connaître sous son triple rapport la condition exceptionnelle des aveugles-nés ; j'ai présenté tour à tour sur l'état physique, moral et intellectuel de cette classe d'êtres tout ce que mon expérience et celle de mes devanciers ont pu me suggérer de digne d'attention. De cet exposé il résulte assurément que, s'il est un mode, un système quelconque de développement et d'éducation au moyen duquel on puisse améliorer, perfectionner cette con-

dition, la mieux adapter aux conditions sociales ordinaires; ce mode, ce système doit être spécial, c'est-à-dire qu'il ne peut être en aucun point parfaitement semblable à celui qu'on applique communément à l'enfance des personnes qui jouissent de la vue; que, conforme dans le but, il doit presque en tout différer dans les moyens.

L'éducation de l'aveugle-né comprend quatre points bien distincts : elle est physique, littéraire, musicale et industrielle. Sous le premier rapport, elle a pour objet de développer une activité, une aptitude du corps, des mains surtout, à laquelle son infirmité met obstacle; sous le second, de former et d'enrichir une intelligence si souvent bien partagée de la nature; sous le troisième, de l'initier aux procédés divers d'instrumentation dans un art vers lequel il est porté par son organisation même; sous le quatrième, de lui fournir dans la pratique d'un métier adapté à sa situation des moyens d'existence, quand il ne peut les puiser dans les ressources d'un esprit cultivé ou dans son habileté musicale. Sous les quatre rapports il s'agit toujours de rendre à la société, en l'utilisant pour lui et pour les autres, un être qu'on avait cru longtemps condamné à rester toujours pour elle un triste et incommode fardeau.

L'éducation physique de l'enfant aveugle doit commencer bien avant la nôtre; il faut, pour ainsi

dire, le prendre au sortir du berceau. Il y a en effet ici à initier des mains que les yeux ne guident pas aux actes les plus élémentaires de la vie commune. On sait quelle difficulté c'est, dans le premier temps, pour un petit enfant qui voit, de mettre ou d'ôter un simple vêtement; ses doigts n'obéissent qu'avec embarras et qu'après un exercice répété à cet instinct d'imitation qui le porte à faire lui-même ce qu'il a vu faire aux autres : que sera-ce donc pour l'enfant aveugle dont les doigts se meuvent dans les ténèbres et que rien ne provoque à l'imitation ? Par la nature, son inaptitude est complète; aussi l'œuvre maternelle est-elle à son égard plus minutieuse et plus pénible. Heureusement, comme par une sage compensation de la Providence, cet admirable sentiment maternel s'accroît en raison même du degré d'infortune où se trouve placé celui qui en est l'objet; il faut, pour bien comprendre cette vérité, avoir été témoin de la sollicitude tendre et inquiète dont l'enfant aveugle est l'objet de la part de ses parents, même quand ils appartiennent à ces classes de la société où les labeurs pénibles qui absorbent la vie livrent trop souvent la jeune famille à un funeste abandon; son existence est constamment entourée de soins et de précautions; il y a même là parfois quelque chose d'excessif qui lui devient infiniment nuisible. En effet, comme on redoute pour lui un

péril dans chaque pas, dans chaque mouvement, on l'empêche d'étendre autant qu'il le pourrait sa sphère d'action, de se mouvoir librement dans l'espace, de s'habituer à manier toute sorte d'instruments au risque de quelques légers accidents dont on ne devrait pas s'alarmer, de vivre enfin de la vie de tous; il tend alors de plus en plus à tomber dans cette apathie dont j'ai fait ressortir les fâcheuses conséquences pour sa santé; il grandit impropre à tout et par suite obligé de recourir sans cesse à autrui; et rien ne doit plus ajouter un jour à son malheur que le sentiment de cette dépendance complète et nécessaire dans laquelle il se trouve à l'égard de ceux qui l'entourent; l'enfant en était satisfait parce qu'elle lui épargnait le moindre effort; l'adulte en gémit parce qu'elle le place dans une situation contrainte et subordonnée, incompatible avec sa dignité d'homme. Qui sait même si un jour cette incapacité absolue à l'égard de toutes choses, cette complète inexpérience de la vie qui en fait un fardeau plus incommode, ne lui seront pas reprochées par ceux-là même qui ont tant contribué à le faire vieillir dans cette situation d'enfant? De tels retours ne sont-ils pas, il est trop vrai, dans notre nature inconséquente et légère?

On ne saurait trop insister sur ce point auprès des mères qui ont le malheur d'avoir un enfant

affligé de cécité; elles doivent se prémunir contre l'excès de cette tendresse craintive qui croit toujours compromise par l'exercice de son activité propre, par le jeu de ses organes, cette pauvre petite créature à qui elles ont donné sa triste existence. Il faut réfléchir d'ailleurs que ces alarmes sont exagérées; nous ne les concevons jusqu'à ce point pour l'enfant aveugle que parce que nous assimilons toujours sa situation à celle dans laquelle nous nous trouvons placés nous-mêmes lorsque nous passons de la clarté du jour à l'obscurité; mais cette assimilation est erronée; les ténèbres sont l'état naturel de l'aveugle-né, et il est bien plus que nous ne croyons pourvu de tous les moyens de se mouvoir aisément et sans péril au sein de cette nuit pour lui perpétuelle; il ne faut pour cela que seconder en lui le développement de cette aptitude particulière; mais il est nécessaire de s'y prendre de bonne heure; autrement elle se perd sans retour; si par exemple on a négligé d'exercer les doigts avant la dixième année, ils se roidissent et deviennent inhabiles à tout acte mécanique un peu compliqué¹. Après cet âge, les bras n'acquerront plus de souplesse, ni les mains de dextérité, et vous verrez celui dont l'éducation physique aura été ainsi mal entendue contracter des habitudes de corps gauches et embarrassées qui contrasteront

¹ Klein, p. 19.

péniblement avec l'extérieur libre et ferme de son compagnon d'infortune mieux dirigé.

Tous les aveugles qui ont réfléchi sur leur situation comprendront la justesse de ces vues. Le docteur Blacklock en a exprimé de semblables ¹. Il veut qu'en élevant les enfants aveugles, on les laisse autant que possible étendre leur sphère d'action; qu'on leur permette de toucher toute sorte d'instruments et d'en essayer l'usage : le risque de quelque légère blessure est bien moins à redouter ici suivant lui que cette langueur funeste à laquelle on les condamnerait. Dans la vie domestique on leur rend un véritable service en les privant de bonne heure de ces tendres prévenances dont ils sont si souvent l'objet, en les livrant à leurs propres efforts, en les habituant à ne pas toujours compter sur autrui.

Il serait difficile de déterminer au juste la limite de ces simples actes dont l'aveugle-né peut devenir capable dans la maison paternelle, quand son activité, au lieu de rencontrer de perpétuelles entraves, est au contraire habilement stimulée, quand on n'est pas persuadé d'avance qu'il n'est propre à rien, quand on le laisse patiemment bien étudier tout ce qui l'entoure. Je pourrais en citer une foule de traits frappants; je me bornerai à un seul. Vers la fin du siècle dernier vivait à Obrig, village de la basse Autriche,

¹ *Encyclopédie britannique*, art. *Blind*.

un homme appelé Joseph Gattermayer, qui avait perdu la vue dès sa troisième année. Orphelin et vivant au milieu de frères et de sœurs laborieusement occupés à soutenir le fardeau de l'existence commune, ce jeune enfant se sentit de bonne heure le vif désir de les seconder, et il se rendit insensiblement apte à faire tout ce que faisaient les autres membres de la famille, jouissant de la vue : il soignait les bestiaux, leur donnait la nourriture, puisait de l'eau, portait du bois, nettoyait la maison et gardait les enfants plus petits que lui. Devenu grand et fort, il allait aux champs avec les autres hommes ; là on le voyait se livrer à tous les travaux de la culture, faire de l'herbe, recueillir les fruits, fendre les arbres, tailler la vigne, etc. A l'époque des récoltes, on l'employait absolument comme un clairvoyant dans les habitations du voisinage où il se rendait toujours sans guide ; c'était à lui qu'un de ses frères avait confié le soin de deux caveaux qu'il avait en des lieux différents, et l'opération délicate de soutirer et de couper les vins qui y étaient déposés ; il achetait lui-même tous les objets qui lui étaient nécessaires, et faisait souvent les emplettes de la maison ; enfin, sans parler de divers travaux mécaniques auxquels s'était rendu apte cet industrieux aveugle, il n'était pas étranger à la pratique de l'art culinaire¹.

¹ Klein, p. 408.

Quel exemple pour nos campagnes où l'on regarde si souvent un aveugle comme ne pouvant avoir de meilleure destination ici-bas que celle d'attendre les voitures publiques sur la grande route pour obtenir quelque monnaie des voyageurs importunés par sa plainte monotone !

Il faut donc, en principe, laisser à l'aveugle toute liberté de se mouvoir seul, et l'exciter sans cesse à en faire usage, et cela au-dehors comme au-dedans de l'habitation où il a été élevé; l'expérience l'a montré, s'il est toujours guidé, jamais il ne connaîtra les lieux qu'il traverse; si, au contraire, comme c'est ordinairement le cas pour ceux qui sont élevés hors des villes, où les dangers sont moins à redouter, il est livré à lui-même, préparé aux difficultés, aux périls que peut lui offrir le sol, il le gravit avec prudence, il en sonde et en étudie tous les accidents; il en fait avec ses pieds, habitués à le fouler, l'objet de remarques si précises et si justes qu'il devient parfois, pendant la nuit ou au milieu des tempêtes, le guide le plus sûr que le voyageur égaré puisse choisir. C'est ce genre d'habileté, qui paraît au premier abord si extraordinaire dans l'état de cécité, qu'avait acquis un autre aveugle allemand qui vivait au commencement de ce siècle dans les Alpes tyroliennes. Cet homme, appelé Simon Moser, qui avait perdu la vue à deux ans, s'était livré à une explora-

tion tellement patiente des sommets environnants, qu'enfin il fut bientôt capable d'y diriger les pas de tous ceux qui les visitaient. Entraîné par une sorte d'instinct voyageur, il poussa de plus en plus ses excursions, se rendit jusqu'à Gratz, et se fit messenger, portant les lettres et l'argent dans ces contrées montagneuses où tout autre genre de communication ne saurait guère exister. Il périt en 1818, âgé de trente-trois ans, dans un torrent où déjà plusieurs clairvoyants avaient perdu la vie avant lui. A l'époque où Simon Moser servait de guide et de messenger dans les Alpes, existait aux environs de Manchester, en Angleterre, un certain Metcalf qui, devenu aveugle dès la plus tendre enfance, était arrivé, par une connaissance également détaillée du terrain sur lequel il résidait, à pouvoir exercer la fonction de surveillant et même d'ingénieur des chemins publics. « Je l'ai vu souvent, dit un témoin oculaire dont le récit a été consigné dans les Transactions de la Société de Manchester, je l'ai vu armé d'un long bâton, traversant les routes, gravissant les rochers, explorant les vallées, mesurant leur étendue et leurs pentes diverses, afin de pouvoir en tracer le dessin. Il s'était fait des méthodes particulières d'arpentage; plusieurs routes du Derbyshire, notamment aux environs de Buxton, ont été amendées ou construites sous sa direction¹. »

¹ *Encyclopédie britannique*, art. *Blind*.

Je n'en dirai pas davantage sur ce point. C'est à celui qui reçoit des familles, pour l'élever et pour l'instruire, l'enfant aveugle, à suppléer à ce qu'il y aurait eu de défectueux à cet égard dans sa première éducation. Il doit se bien pénétrer des principes incontestables que je viens d'exposer, et établir en conséquence une série d'exercices propres à développer le genre spécial d'aptitude dont il s'agit ici. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien la gymnastique et ces sortes de marches et de conversions militaires dont j'ai recommandé ailleurs et sous un autre rapport l'application, pourraient aussi concourir au but.

On en obtiendra de la sorte un autre. En effet, en même temps qu'on étendra incessamment la sphère d'activité du disciple, et qu'on augmentera la somme de ses connaissances, on perfectionnera encore en lui l'usage des sens dont il jouit et dont nous avons pu apprécier déjà l'exquise délicatesse. Car il ne faut pas croire que l'art n'ait plus rien à faire en ceci et qu'il ne puisse encore venir en aide à la nature. Trop préoccupé du désir de faire, par des procédés ingénieux, participer les aveugles-nés aux bienfaits de l'instruction commune à tous, on n'a pas assez songé en général à leur communiquer d'abord une instruction spéciale commandée par leur situation même et plus propre qu'on ne croit

.

à faciliter le succès de l'autre. Je veux parler de cette partie de leur éducation physique qui leur montrerait à faire un emploi plus étendu, plus sûr, plus varié des organes qui servent chez eux d'intermédiaires aux sensations. Quelques faits constants tracent la marche à suivre à cet égard. Je vois, par exemple, qu'ils estiment la proximité du feu par le degré de chaleur, la plénitude du vaisseau au bruit que fait en tombant la liqueur qu'on transvase, le poids des corps par le simple balancement des mains¹ : ne pourrait-on pas, par des exercices réguliers, faire de ces dispositions naturelles de véritables méthodes d'appréciation ? Certains aveugles sont parvenus à lire avec les doigts du pied des caractères rendus sensibles pour la main, comme il va être dit ci-après ; d'autres se servent de l'extrémité de la langue pour reconnaître une forme que l'index ne peut pas discerner ; le poli des corps a pour eux des nuances dont nous pouvons à peine nous faire une juste idée : n'y aurait-il pas là encore matière à des exercices nombreux et variés, qui constitueraient une sorte de cours de *tactilité*, singulièrement propre à ajouter à leurs connaissances ? On nous enseigne à voir, c'est-à-dire qu'on nous apprend à corriger les impressions si souvent fautives de l'œil : ne pourrait-on pas aussi enseigner aux aveugles à entendre ? ne

¹ Rodenbach, *Lettre*, p. 14.

puiseraient-ils pas dans une sorte d'étude pratique du phénomène de la sonorité et de l'audition, des moyens de faire de l'ouïe un instrument plus exact encore? On s'attache à conserver précieusement la vue parmi nous; on prend divers moyens pour qu'elle ne perde rien de sa force et de sa netteté: n'y aurait-il pas aussi quelquefois des précautions à prendre pour conserver au tact chez les aveugles ce degré de finesse et de subtilité qu'un usage irréfléchi et abusif doit émousser? J'ai souvent entendu dire à de jeunes aveugles qu'en s'éloignant de l'enfance ils avaient perdu cette sensibilité délicate du bout des doigts qui leur faisait distinguer des lignes ou des points faiblement saillants, de sorte que la lecture ou telle autre opération semblable leur devenait de jour en jour plus difficile. Mais s'était-on le moins du monde inquiété de soigner, d'entretenir cette délicatesse du toucher qui, dans le cours naturel des choses, convenablement exercée, loin de se perdre, devrait ce semble devenir plus exquise encore vers l'adolescence? En aucune façon. Rarement a-t-on la précaution, en élevant des enfants aveugles, de ménager leurs mains comme nous ménageons nos yeux, et de ne pas consacrer à des travaux qui exigent une action continue des doigts et durcissent l'épiderme, ceux-là même qui semblent appelés à des succès dans les sciences et dans les

ctres; une sage réserve apportée à cet égard aux occupations de ces derniers serait néanmoins d'un grand intérêt pour ne rien ôter des moyens qu'ils sont susceptibles d'acquérir, et dont ils peuvent tirer, comme on le verra, un parti si avantageux. Une propreté recherchée, peut-être le contact régulier avec certaines substances, contribuerait à conserver cette sensibilité exquise des mains; je dirais presque qu'en un grand nombre de cas elles devraient être habituellement enveloppées, et qu'il conviendrait que les aveugles portassent des gants comme nous portons nous-mêmes des lunettes¹.

Les vues que je ne fais qu'indiquer, et qui jettent, j'ose le dire, un jour nouveau sur l'éducation et l'instruction des aveugles-nés, ont été prescrites en Allemagne, où je vois, dans les institutions ouvertes à ces enfants, des exercices destinés à leur faire apprécier, au moyen du tact, de l'ouïe, du goût et de l'odorat, le poids, le volume, la nature d'une foule d'objets. Ils apprennent ainsi à distinguer le métal dont une chose est faite par le son qu'elle rend, et certaines substances minérales par leur saveur, leur odeur ou leur ténuité moléculaire,

¹ M. Rodenbach dit (*Lettre*, p. 39) qu'au musée des aveugles de Paris, M. Fournier et lui, pour perfectionner en eux le sens de toucher, se procuraient de la pierre ponce, avec laquelle ils se frottaient l'épiderme de l'index en ayant soin de porter un doigtier de peau.

ils peuvent déterminer les graines des plantes, les feuilles des arbres, etc. Il est facile de comprendre jusqu'où l'on peut aller dans cette voie pour accroître à la fois la somme des acquisitions intellectuelles et la puissance des organes de la sensibilité.

CHAPITRE II.

INSTRUCTION SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE.

Gout pour l'étude. — *Relief*, base de l'instruction. — V. Haüy. — Lecture. — Confection des livres. — Langues. — Grammaire générale. — Littérature. — Géographie. — Confection des cartes. — Mathématiques. — Saunderson. — Calculs de tête.

Il faut avoir assisté à l'éducation de quelques aveugles-nés pour savoir jusqu'à quel point ils portent l'amour de la science, jusqu'à quel degré ils sont en général possédés du désir de connaître. Ne pensez pas qu'il faille avec eux chercher chaque jour de nouveaux moyens de captiver l'attention et d'exciter le goût de l'étude ; il faudrait plutôt réprimer quelquefois un penchant qui peut aller jusqu'à compromettre la santé. Il n'est guère d'objet qui ne puisse intéresser ces enfants, pour peu qu'on sache le mettre à leur portée et le présenter comme il convient à la nature de leur esprit. S'ils se montrent indifférents à une leçon, à coup sûr il faut s'en prendre à la leçon plutôt qu'à eux. Des observations réitérées m'ont convaincu qu'un défaut d'application de leur part, même quand ils n'ont pas dépassé le premier

âge, doit presque toujours être attribué à une méthode défectueuse, s'il n'est causé par un vice d'organisation. Tant il est vrai que cette soif de la science a sa source profonde dans le cœur de l'homme : car qui ne croirait au premier abord que dans leur situation les aveugles ne dussent peu s'inquiéter d'une foule de notions qui nous occupent ; qu'ils ne fussent portés à répondre souvent par un froid *que m'importe ?* à tout l'étalage de notre savoir ?

Après tout, il y a pour eux, dans l'instruction, quelque chose de plus et de mieux que la satisfaction de cette curiosité instinctive départie à l'esprit humain, ou le charme de loisirs dont la vue abrège pour nous les instants. En développant leurs facultés, qui par suite de leur condition resteraient sans eclat comme engourdies, en élevant leurs idées, qu'une position sociale inférieure tend en général à rabaisser, l'instruction devient pour les aveugles d'un prix infini ; elle leur communique une politesse, une urbanité de manières à laquelle ils seraient, comme je l'ai dit précédemment, peu portés par la nature, et qui est pourtant d'une haute conséquence pour leur avenir, puisqu'ils obtiennent ainsi plus facilement des marques d'intérêt et une utile protection. Elle les dispose aussi à de bonnes mœurs : j'ai remarqué constamment que, parmi les aveugles, les plus instruits sont toujours ceux qui se conduisent le mieux :

il importe par conséquent de les instruire même dans une foule de connaissances dont il semble au premier abord qu'ils ne peuvent faire aucun usage. Il arrive quelquefois que des personnes superficielles demandent, à propos de telle ou telle partie de l'enseignement qui leur est donné, à *quoi cela sert-il?* il n'est jamais venu à l'esprit des aveugles de faire une semblable question.

Enfin, l'instruction leur ouvre, comme on le verra ci-après, une carrière honorable vers laquelle on n'a guère songé jusqu'ici à les diriger systématiquement et qu'ils sont pourtant, je crois, appelés à parcourir avec succès.

Il résulte du vif désir de s'instruire manifesté par la plupart des aveugles, que ceux qui sont bien organisés semblent également aptes à tous les genres d'étude, et s'y livrent avec une égale ardeur. Tandis que dans nos collèges les jeunes gens ne réussissent en général que dans un ordre exclusif de travaux, les langues anciennes ou les mathématiques, ici il n'est pas rare, il est même ordinaire de voir le même sujet faire marcher de front les études littéraires et scientifiques et même la pratique d'un art manuel; mais il en résulte un grave inconvénient : l'attention trop divisée se fatigue, les forces intellectuelles s'épuisent, et après l'adolescence, l'aveugle destiné peut-être à de-

venir un sujet extraordinaire, n'est plus qu'un homme qui sait un peu de tout et qui n'a rien porté au delà d'un certain degré. Eh ! comment voudrait-on, en effet, qu'un même homme embrassât à la fois avec succès la grammaire générale et la logique, la littérature française, les langues anciennes, les mathématiques, la géographie et l'histoire, et qu'il fût de plus musicien consommé et tisserand habile ? C'est trop évidemment impossible ; mais on ne met souvent aucune mesure sous ce rapport. Se présente-t-il un sujet distingué ? comme il est propre à tout, on veut lui apprendre tout et il avorte. Un fait fort digne de remarque, c'est que, depuis qu'il y a des établissements spéciaux destinés à l'éducation des aveugles, on voit bien à la vérité dans cette classe un plus grand nombre de jeunes gens instruits et bien élevés, ce qui suffit pour avérer le bienfait général de l'éducation envers la masse des individus atteints de cécité, mais il n'en sort plus comme autrefois de ces aveugles étonnants dont la biographie nous a conservé les noms. Ne pourrait-on pas, en grande partie, attribuer ce résultat à l'abus que je viens de signaler ?

L'instruction des aveugles a pour principe et pour moyen fondamental l'emploi du *relief*, par lequel on rend sensibles aux doigts, des lettres, des lignes, des notes, ordinairement gravées pour les yeux. Elle est

complétée par un enseignement oral dont ce que j'ai dit sur le rôle important que joue le sens de l'ouïe dans l'organisation des aveugles peut suffisamment faire apprécier toute l'importance. Voici comment on est arrivé à ce système d'instruction dont la base est, on le voit, si simple, si conforme à la nature, si rigoureusement indiquée par la condition même des aveugles, et dont la découverte ne date pourtant que de nos jours, tandis qu'il y a tant de rêveries péniblement élaborées qui remontent aux premiers âges du monde.

Dans l'été de 1783, parmi ces artistes ambulants qui alors comme à présent rassemblaient chaque soir autour d'eux le public parisien, ami des arts à bon marché, la foule manifestait un intérêt particulier pour un orchestre composé de dix ou douze aveugles, jeunes encore pour la plupart; afin de rendre leur concert plus piquant, les pauvres musiciens avaient placé des lunettes devant leurs yeux fermés et ils affectaient de lire dans des feuilles ouvertes sur un long pupitre autour duquel ils étaient rangés. La singularité de ce spectacle, jointe à une exécution passable, augmenta la foule des curieux. Dans le nombre se trouva certain jour un homme dont le cœur s'ouvrait facilement aux impressions que fait naître l'humanité souffrante; il resta frappé et se demanda s'il n'était pas possible de remplacer par un

moyen adapté à cette triste condition un vain simulacre de vision, et d'offrir ainsi à une classe entière d'infortunés des équivalents propres à les consoler de la privation que leur infligeait la nature. Les aveugles, se dit-il, distinguent les objets par les accidents de leur surface; ils apprennent par le toucher à discerner jusqu'aux nuances les plus délicates des choses; pourquoi ne percevraient-ils pas également des signes rendus palpables? Arrivé à ce point, il rassembla tous les renseignements que fournissait l'histoire de quelques aveugles-nés célèbres sur les procédés particuliers dont ils s'étaient servis, et il ne tarda pas à obtenir la base d'un système complet d'éducation en faveur d'un ordre d'infirmités voué jusque-là en général à l'ignorance et à la misère. Vers ce temps, d'autres infirmités non moins dignes d'intérêt, les sourds-muets, venaient pour ainsi dire d'être rendus à la parole et à l'intelligence par l'abbé de l'Épée. L'ami de l'humanité qui par cette création nouvelle associait son nom à celui du digne instituteur s'appelait Valentin Haüy : c'était le frère du célèbre cristallographe.

Il eut comme de raison les plus grands obstacles à vaincre pour appliquer ses procédés nouveaux à un certain nombre de sujets réunis, pour fonder cette première institution d'aveugles jusque-là sans

modèle, et d'après laquelle ont été depuis établis tous les asiles analogues qui existent aujourd'hui en Europe et en Amérique. Les premiers pas en sont curieux à observer. Ce furent d'abord trois ou quatre jeunes gens qui mendiaient aux portes des églises, et à qui l'ardent ami des aveugles fut obligé de promettre, pour les déterminer à venir recevoir ses leçons, une somme égale à celle qu'ils recueillaient chaque jour de la charité publique. Il les prit chez lui, et là il éprouvait sur eux ses moyens d'instruction presque au fur et à mesure qu'il les créait. Encouragé par le succès, il s'adressa à la Société philanthropique : l'institut naissant trouva sur-le-champ des patrons dans l'illustre Bailly, dans La Rochefoucauld-Liancourt, qui devait depuis attacher son nom à tant d'autres œuvres de bien public. Avec ce puissant secours, il put colloquer ses enfants adoptifs dans une maison de la rue Notre-Dame-des-Victoires et en augmenter le nombre. En 1785, ils étaient vingt-cinq, tous élevés gratuitement. Les progrès sensibles de ces jeunes gens commencèrent à fixer l'attention publique sur cette étrange école ; et l'instituteur, accompagné de ses élèves les plus avancés, se rendit à Versailles ; la cour assista avec intérêt à un exercice dans lequel les disciples rendirent suffisamment témoignage du zèle ingénieux de leur maître. Vers le même temps,

l'académie des sciences aussi se fit rendre compte de sa méthode : les commissaires, en indiquant ce qu'elle avait de commun avec certains procédés individuellement usités auparavant par quelques aveugles, en accordèrent pleinement à Haüy le perfectionnement, l'extension et l'application systématique ¹.

Le premier usage du relief est consacré au premier degré de l'instruction, la lecture. On se sert, pour apprendre à lire aux aveugles, de livres imprimés en caractères saillants. Longtemps avant Haüy, ainsi qu'il vient d'être indiqué, on avait eu l'heureuse idée d'appliquer à l'état de cécité un procédé analogue : dès le xvi^e siècle, en Espagne et en Italie, des lettres en bois avaient été gravées dans ce but ; mais, au lieu d'être saillantes, elles étaient creuses ; la perception devenait plus difficile ; lorsqu'on imprimait sur ces planches, le fond se trouvait noir, les lettres seules étaient blanches, l'encre n'ayant pu pénétrer au fond du caractère ; d'ailleurs elles n'étaient pas mobiles, de sorte qu'il fallait autant de planches que de pages : c'était le procédé actuel du stéréotypage. En 1640, un maître écrivain de Paris, appelé Pierre Moreau, fit pour la première fois fondre des caractères mobiles en plomb à l'usage des aveugles ; mais, soit qu'il fût rebuté

¹ *Rapport*, p. 13.

par les difficultés, soit qu'il manquât de ressources pour l'achèvement de son entreprise, elle resta suspendue, et il n'arriva point à l'impression réelle, qui appartient véritablement à Valentin Haüy.

Les lettres que fit d'abord fondre sous sa direction la Société philanthropique eurent près de six lignes de hauteur, parce qu'on se figura qu'il fallait leur donner cette dimension pour les rendre plus faciles à distinguer; c'était une erreur : l'expérience a prouvé que de trop grandes dimensions obligent l'aveugle à palper plus longtemps et ralentissent par conséquent la lecture. Il ne faudrait pourtant pas abaisser la grandeur des lettres jusqu'à celle des caractères ordinaires d'imprimerie, bien que les aveugles soient susceptibles d'en discerner la forme; mais ce serait un travail qui deviendrait bientôt pénible et propre à émousser la délicatesse de leur organe. Le terme moyen dans lequel on doit rester, c'est une longueur de deux lignes environ; telle est aussi celle des caractères fondus dans ces dernières années, et avec lesquels ont été composés les traités élémentaires et recueils choisis qui composent la bibliothèque spéciale de l'institution de Paris. Ces caractères sont rangés dans une casse semblable à celle des imprimeurs; les aveugles les placent eux-mêmes aisément dans un châssis dont les dimensions répondent au format in-4° ou in-

folio; le châssis est ensuite posé sur une presse particulière, dont le rouleau, en passant sur un fort papier humide qui y est adapté, amène une saillie de lettres suffisante pour les rendre sensibles au doigt exercé de l'élève. Il suit de ce système d'impression que les lettres ne peuvent être retournées en sens inverse de la lecture dans la planche de composition comme dans l'impression ordinaire; elles se lisent ainsi sur la forme de même que dans la page imprimée, de gauche à droite. Deux feuillets tirés sont collés ensemble et forment le recto et le verso d'un feuillet de nos propres volumes.

Il est facile, en comparant ces lettres saillantes aux caractères usuels d'imprimerie, de reconnaître qu'elles ont subi certaines modifications dans la vue de les rendre plus saisissables au tact. Ces changements sont loin d'être suffisants, et on l'a fort bien senti dans l'étranger : M. Galt, en Angleterre, a consacré de longs travaux à créer une typographie spéciale pour les aveugles, en modifiant les caractères romains ordinaires de manière à leur en rendre la perception plus facile, sans qu'ils soient moins lisibles pour les clairvoyants; car tel est ici le double problème à résoudre. A Boston, de plus heureux essais encore viennent d'être faits à cet égard par l'habile fondateur de l'institution, M. Howe; c'est comme une réforme typographique complète; la

largeur du caractère, la hauteur du relief ont été diminuées; les parties rondes sont devenues anguleuses; les lettres à queue élevées dans le corps de la ligne, de manière à ne pas en dépasser la limite, ce qui a permis de ne laisser qu'un très-faible intervalle entre les lignes : au moyen de ces améliorations, on a pu employer un papier plus fin pour l'impression, et la grosseur des volumes en a été considérablement réduite; tandis qu'un volume de 76 pages, imprimé à l'institution de Paris, a deux pouces et demi, ceux de Boston, du même nombre de pages, n'en ont qu'un et demi; au contraire, chaque page contient 787 lettres au lieu de 408 : il résulte de tout ceci qu'un seul volume équivaut à quatre des nôtres. Plusieurs volumes d'une exécution parfaite, et avant tout le Nouveau Testament, ont déjà été exécutés d'après ce système¹.

C'est avec le secours de tels livres et de tableaux conçus d'après le même système que les enfants aveugles apprennent à lire quelquefois avec une étonnante promptitude. En France, au surplus, l'art de la lecture, qui a fait dans ces dernières années de notables progrès, est resté stationnaire pour les

¹ J'emprunte ces détails à l'intéressant ouvrage publié à Paris, en 1835, par le savant directeur du jardin botanique de la Havane, M. Ramon de la Sagra, sous le titre de *Cinco meses en los Estados Unidos de la América del Norte*.

aveugles. La routine a maintenu dans leur instruction l'épellation, plus vicieuse pour eux que pour nous, par cette raison bien simple que, comme il est beaucoup moins facile d'embrasser plusieurs caractères en même temps avec le doigt qu'avec l'œil, on arrive bien plus difficilement à une prompte composition de la syllabe, l'habitude de lire lettre par lettre une fois prise. Je crois que c'est, la plupart du temps, ce qui empêche les enfants aveugles d'approcher autant qu'ils en seraient susceptibles du degré de rapidité auquel nous parvenons dans la lecture.

Pour obtenir ce résultat, il faudrait choisir, entre les diverses méthodes proposées depuis quelques années, celle qui pourrait être le mieux adaptée à la condition des aveugles; des tableaux habilement gradués, qui feraient parvenir l'élève de la syllabe la plus simple à la plus composée, auraient, j'en suis sûr, un succès très-rapide. Il serait facile d'éviter ainsi presque entièrement l'épellation et de hâter par conséquent beaucoup les progrès; mais l'exposé d'un pareil procédé exigerait des développements qui seraient hors de propos dans ce travail.

Pour l'étude de la langue, on se sert d'un traité calqué sur des éléments reconnus aujourd'hui défectueux, et abandonnés dans la plupart des écoles¹; du reste, la marche suivie est celle des établisse-

¹ *Éléments de Lhomond.*

ments ordinaires, c'est-à-dire qu'on met entre les mains des élèves le livre élémentaire, et qu'on le leur fait pendant deux ou trois ans apprendre littéralement par cœur, étude insipide qui n'a souvent d'autre résultat que d'éteindre ce vif désir de s'instruire qu'ils manifestent si généralement. Tout ce que j'ai dit sur le développement des facultés intellectuelles des aveugles, sur l'esprit d'analyse qui les distingue, doit faire comprendre combien une telle méthode est peu judicieuse : il est clair qu'il faudrait y substituer des exercices gradués qui feraient découvrir les préceptes dans les exemples mêmes. Cette marche, qui serait bonne partout, serait ici merveilleusement adaptée à l'intelligence des sujets qu'il s'agit d'instruire. Elle hâterait singulièrement leurs progrès.

Quelques volumes composés de morceaux extraits des auteurs anciens ont été imprimés à l'usage des aveugles, ainsi que les grammaires de ces langues ; mais c'est par la méthode de traduction et de décomposition recommandée par Dumarsais et Radonvilliers, et à peu près reproduite avec tant d'exagération dans ces derniers temps par M. Jacotot, qu'ils avancent rapidement dans l'intelligence des auteurs. On voit quelquefois ces jeunes gens, sans faire de *thèmes* ni de *versions*, et moyennant environ une heure ou deux de travail quatre

ou cinq fois par semaine, parvenir en quelques années à résoudre facilement les principales difficultés des classiques latins. C'est la nomenclature seule qui les embarrasse. La rapidité de leurs progrès dans cet ordre d'études m'a montré que la construction de la langue latine doit être, dans sa simplicité, mieux appropriée à la tournure d'esprit des aveugles, et débarrassée pour eux de quelques difficultés qui nous arrêtent. On comprendra, au surplus, que ce travail, qui doit être renvoyé au dernier tiers du temps consacré à cette éducation, c'est-à-dire à l'époque où l'entendement est suffisamment développé, est aussi, avec beaucoup d'avantage, accompagné de l'étude de la grammaire générale, étude qui, de même que celle de toutes les branches de la science philosophique dont elle forme le préambule, est presque toujours suivie de succès parmi les aveugles. On ne saurait croire combien cette connaissance des préceptes généraux du langage facilite l'intelligence des préceptes particulier de chaque idiome. Il est étonnant qu'on ne l'introduise pas dans l'éducation ordinaire. Par exemple, cette théorie des cas, qui fait si souvent le désespoir de nos écoliers, deviendrait ainsi pour eux une bagatelle, puisqu'il ne s'agit jamais que d'un rapport entre deux mots qui a sa valeur représentative tantôt dans une préposition et tantôt dans

une désinence. C'est le jugement qui découvre dans ce système le rapport : il fait ce que font dans l'autre le rudiment et le dictionnaire. Je pose de simples données vérifiées par une longue expérience et dont pourront profiter les personnes qui s'occupent en général d'éducation.

Les lettres forment l'objet d'un enseignement plein de charmes pour les aveugles. La lecture et l'analyse des beaux modèles ont le plus vif intérêt pour eux. Les personnes familiarisées avec l'intérieur de nos collèges et qui savent avec quel dégoût profond les jeunes gens suivent en général leurs classes, ne croiront qu'avec peine qu'ici une leçon perdue est quelquefois une véritable privation. Cela est pourtant exactement vrai, surtout quand le professeur est aimé de ses disciples.

L'instruction littéraire a du reste un but que son importance doit faire signaler : rien peut-être ne contribue davantage à améliorer la condition morale des aveugles, à combattre certaines dispositions que j'ai reconnues chez ces enfants, à donner de l'affabilité à leurs manières, de la politesse à leur langage¹ : j'ai vu, pour dompter cette humeur un peu roide, obtenir de rapides résultats de séries de lectures susceptibles d'exciter en eux un vif intérêt. En général, tandis que dans l'éducation des clair-

¹ Blacklock, *Encyclopédie britannique*, art. *Blind*.

voyants on doit si souvent écarter les émotions, il faut les rechercher ici; l'âme qui est plus ordinairement fermée a besoin de secousses. Elle attend qu'on la touche, qu'on l'entraîne. Que le maître s'attache aussi par de fréquentes exhortations morales à ramener à la vie ordinaire, à leurs relations nécessaires avec les hommes, ces êtres que la nature a séparés de tous les autres; qu'il ne craigne pas de les leur faire aimer. Armés d'une défiance naturelle, ils ne porteront point dans leurs premières relations avec la société cette candeur, cet abandon qui nous exposent si souvent à succomber à tous les pièges tendus à notre inexpérience. Il n'est pas rare que dans le langage qu'on leur tient et dans les ouvrages qu'on leur lit, notamment dans les discours de la chaire, il se trouve une foule de choses qui ne conviennent guère à leur situation. J'en ai fait souvent la remarque. Pourquoi, par exemple, leur présenter le tableau d'erreurs et de folies auxquelles ils doivent forcément rester étrangers? N'est-il pas à craindre qu'ils ne prennent ainsi d'avance en haine et en mépris l'espèce humaine, et rien pourrait-il plus aggraver les misères de leur condition que cette funeste misanthropie?

L'étude de cette surface du globe que les aveugles ne peuvent voir est aussi fort attachante pour eux.

Au moyen d'un traité élémentaire et de cartes sur lesquelles les frontières des états, le cours des principaux fleuves, etc., sont rendus sensibles par des lignes saillantes, nulle partie du globe ne leur est étrangère; ils peuvent porter très-loin cette étude, et dépasser de beaucoup le degré où elle parvient dans nos meilleurs établissements; elle pourrait néanmoins être mieux secondée encore par l'adoption d'un autre mode dans la confection des cartes; celles qui sont à présent en usage en France exigent une opération compliquée qui les rend à la fois de toute nécessité fautives et coûteuses. Voici comment on les exécute : on colle une carte sur une feuille de fort carton, puis on adapte avec de la colle forte un fil de fer à chacune des lignes de démarcation qu'on veut rendre saillantes pour le doigt de l'aveugle; des têtes de petits clous figurent isolément des villes et par groupes des montagnes; ceci fait, on recouvre le tout d'une nouvelle carte semblable à celle sur laquelle a été faite l'opération, de manière à ce que les distributions diverses de chacune se correspondent bien exactement; mais là est la difficulté, difficulté à peu près insoluble, même pour l'ouvrier le plus habile, seul capable au surplus de ce genre de travail. Une autre conséquence d'une semblable confection, c'est que les cartes doivent nécessairement être de très-grandes

dimensions, ce qui les rend d'un usage incommode. Le prix auquel elles s'élèvent est encore un grave inconvénient¹, puisqu'il prive la plus grande partie des élèves de l'avantage de pouvoir s'en procurer une collection à leur sortie de l'institution, ce qui serait surtout utile à ceux qui se proposent de chercher dans la transmission de leur science acquise des moyens de subsistance.

Ce procédé est toutefois un perfectionnement; et l'on n'y est arrivé qu'après bien des essais malheureux. Les premières tentatives sont dues à Weissembourg, né à Manheim en 1760, et qui, devenu aveugle à l'âge de sept ans, se distingua par des études scientifiques assez avancées, et notamment devint habile géographe; il imagina successivement, pour aider les progrès de ceux de ses compagnons d'infortune qui étudieraient cette science après lui, de marquer les divisions, d'abord avec des perles de verre passées à un fil qu'on cousait sur la carte, puis avec de la chenille qu'il collait avant de la coudre, et enfin avec des chaînettes en soie, de différentes grosseurs, qu'on fixait également avec l'aiguille. Avant d'en venir à cette dernière sorte de cartes brodées, qui étaient aussi les plus satisfaisantes, il avait fait construire à grands frais des

¹ Une carte vendue 2 ou 3 francs chez le marchand reviendra, ainsi préparée, à 15 ou 20 francs.

cartes ou plutôt des plans qui excitèrent alors une vive curiosité; des sables de diverses granulations y figuraient les sortes de terrains , et des verres habilement encadrés les parties d'eau. Weissembourg n'attacha lui-même aucune idée d'utilité pratique à son invention; il est toutefois probable que c'est elle qui a suggéré la première pensée des plans en relief aujourd'hui en usage dans les institutions d'aveugles de l'Allemagne, et qui présentent, non pas seulement comme nos cartes des sinuosités saillantes , mais aussi tous les principaux accidents du terrain : l'élève les peut suivre ainsi du doigt et acquérir de la sorte une idée encore plus nette de la disposition générale du sol que nous ne le pouvons nous-mêmes à l'aide de nos cartes gravées; aussi l'usage de ces plans, exécutés par un artiste habile sous la direction de M. Zeune, instituteur des aveugles de Berlin, a-t-il passé de cet institut dans un grand nombre d'établissements ouverts aux clairvoyants. Des échantillons de ce curieux procédé ont été déposés à notre bibliothèque royale; je ne sache pas qu'il ait été encore exécuté en France rien de pareil.

Comme, après tout, ce mode d'opérer doit nécessairement exiger d'assez grands frais, et comme aussi les plans ainsi confectionnés ont l'inconvénient d'être peu maniables et d'un transport diffi-

cile, il n'est pas inutile de s'occuper de simplifier la confection des cartes ; j'avais moi-même imaginé dans ce but d'adapter aux divisions que je voulais établir un fil de laiton , ou tout autre à la fois solide et flexible, en le fixant par une soie de distance en distance à la carte collée sur un carton mince ; puis je recouvrais la carte d'une simple gaze gommée, de telle sorte qu'il y avait à la fois transparence suffisante pour le voyant et relief pour l'aveugle ; ces cartes, dont un modèle a été soumis en 1823 à l'administration de l'institution de Paris, pouvaient, comme on doit voir, être réalisées sans beaucoup de frais et sur de petites dimensions. Le procédé devait recevoir des perfectionnements ; j'ai été détourné d'y donner plus d'attention par la pensée, infiniment plus heureuse je crois, de faire servir dans ce but l'art de la gravure sur bois, qui a pris dans ces dernières années un si notable développement ; j'ai acquis, après divers tâtonnements, la certitude qu'on pourrait parvenir de cette manière à confectionner des cartes qui réuniraient tous les avantages désirés ; ce seraient de simples feuilles géographiques analogues de tous points, sauf le relief de certaines lignes, à nos propres cartes ; le prix en serait dès lors très-peu élevé, et l'on pourrait en former un atlas portatif, avantage précieux pour les aveugles qui se livrent à l'enseignement. Ce sys-

tème me paraît préférable à plusieurs égards à celui d'après lequel viennent d'être exécutées à Boston, sous la direction de M. Howe, des cartes qui, par une combinaison heureuse de parties creuses et de parties saillantes, rendent palpables pour l'aveugle une foule de notions intéressantes, mais où l'œil du clairvoyant se trouve toujours comme en pays étranger, pour ainsi dire, à cause du petit nombre d'indications qui lui sont offertes. D'après le procédé que j'indique, la carte présenterait à la fois au doigt tout ce qu'il peut palper, à l'œil tout ce qu'il doit voir; elle serait ainsi utile également au professeur clairvoyant, au disciple aveugle, et à ce même disciple devenu à son tour maître d'un aveugle ou d'un clairvoyant.

L'esprit méditatif et porté à l'abstraction qui distingue les aveugles les rend éminemment propres à l'étude approfondie des mathématiques; il est donné à un très-grand nombre d'entre eux d'embrasser cet ensemble de propositions rigoureusement déduites les unes des autres; il y a là un vaste enchaînement de vérités dont l'intelligence de l'aveugle-né suit avec un profond intérêt les anneaux. C'est aussi dans cette branche des connaissances humaines qu'ils ont obtenu jusqu'à ce jour les succès les plus éclatants; il suffit de rappeler à cet égard le nom célèbre de Saunderson, qui, devenu aveugle à un an,

se rendit apte à lire Euclide en grec, fut appelé à remplacer Wisthon à l'université de Cambridge, et figura parmi les membres de l'illustre société royale de Londres; Saunderson a publié des éléments d'algèbre destinés des mathématiciens¹; on y remarque des définitions singulières qui décèlent la condition de celui qui les a écrites. Diderot voudrait avec raison que le savant aveugle eût fait de préférence un traité géométrique : « C'eût été, dit-il, un ouvrage plus singulier en lui-même et bien plus utile pour nous; nous y aurions trouvé les définitions du point, de la ligne, de la surface, du solide, de l'angle, des intersections des lignes, et des plans, où je ne doute point qu'il n'eût employé des principes d'une métaphysique très-abstraite et très-voisine de celle des idéalistes² ».

C'est à Saunderson qu'appartient la division du cube en six pyramides égales, ayant leurs sommets au centre du cube, et pour bases, chacune une de ses faces. Il avait inventé à son usage une table à calculer fort ingénieuse, et sur laquelle il pouvait, au moyen de chevilles mobiles et de compartiments réguliers, rendre palpables les nombres et les figures. Je ne reproduirai point avec détails la des-

¹ Ils ont été traduits en français par M. de Joncourt, 1756, deux vol. in 4°.

² *Lettre*, p. 102.

cription de cette table, à laquelle le professeur allemand Christian Niesen, qui fut le maître de Weissebourg, dont je viens de parler, fit subir à la fin du siècle dernier d'heureuses modifications; cette description se trouve partout, et d'ailleurs ce n'est plus qu'un objet de simple curiosité, depuis qu'il y a des chiffres en relief à l'instar des lettres, chiffres avec lesquels toutes les opérations arithmétiques deviennent faciles aux aveugles avec le secours d'une planche à compartiments, dans laquelle ils les groupent suivant le besoin. Pour l'étude de la géométrie, on se sert de tableaux en relief faits à l'imitation des cartes et qui pourraient recevoir le même genre de perfectionnement.

La même raison me dispense de m'arrêter beaucoup sur deux procédés tour à tour mis en application dans cette partie de l'instruction théorique des aveugles : je veux dire, 1° *la machine à calculer russe* qui consiste en des rangées de petites boules superposées horizontalement, et avec lesquelles on rend sensibles aux yeux comme aux doigts tout le système de la numération; double avantage qui a fait adopter l'instrument dans les salles d'asile ouvertes à la première enfance; 2° *la corde à compter*¹ sur laquelle sont faits, à des intervalles égaux, des nœuds de grosseurs différentes qui, groupés d'après cer-

¹ *Rechn-Schnur*. V. Klein, p. 86.

taines conventions, présentent les résultats divers du calcul. Ce procédé, souvent mis en pratique par les aveugles allemands, est inconnu en France. On n'y applique pas non plus, du moins d'une manière systématique et complète, une méthode de calcul de tête introduite par M. Zeune à l'institution de Berlin, et qui a passé de là dans la plupart des écoles d'Allemagne, méthode qui paraît développer singulièrement la faculté naturelle qu'ont les aveugles de suivre mentalement des opérations très-compliquées. Le procédé fondamental est fort simple et consiste à séparer toujours en fractions décimales les quantités dont les nombres se composent, et à opérer successivement sur ces quantités partielles, *en commençant de gauche à droite*. Ainsi, pour additionner 32 et 24, l'élève procédera de la manière suivante : trois dizaines et deux dizaines font cinq dizaines ou 50; deux unités et quatre unités font six unités ou 6; 50 et 6 font 56. Ce même procédé s'applique à toutes les classes d'opérations; la formule devient plus abrégative à mesure que le jeune calculateur se rend plus habile par un exercice répété.

Saunderson a prouvé qu'il n'est guère de partie des sciences physiques qui ne soit accessible aux aveugles; car il exposait de la façon la plus satisfaisante, dans ses leçons à l'université de Cam-

bridge, la théorie de Newton sur la lumière, *la formation des couleurs, les effets des verres grossissants, la production de l'arc-en-ciel*, enfin tous les phénomènes météoriques qui reposent sur un principe dont il est impossible à un aveugle-né, comme il a été dit ci-dessus, d'acquérir la notion claire et distincte. La surprise que ce fait peut inspirer au premier abord cessera en partie si l'on réfléchit que, pour un aveugle, le rayon lumineux, que nous nous figurons comme une série de points colorés, devient une série de points palpables, c'est-à-dire une ligne ou un fil élastique que la main peut suivre par la pensée dans toutes les directions. Cette simple donnée lui suffit pour pouvoir se rendre compte de toutes les lois de la réfraction, de la réflexion et de la polarisation. Il y avait plus de difficultés réelles sans doute, pour Henri Moyses, à acquérir ces connaissances très-étendues dans les sciences naturelles qui le mirent à même de faire à Cambridge, comme son compatriote Saunderson, des leçons publiques sur la philosophie chimique. Malgré cet exemple remarquable, on doit voir que l'étude approfondie de certaines branches, dans cet ordre de connaissances, est interdite aux aveugles; mais les notions élémentaires de toutes doivent faire partie de leur éducation comme de l'éducation ordinaire; elles leur sont même plus nécessaires qu'à nous,

parce que , dans une foule de cas , la vue nous communique forcément quelques connaissances superficielles qui leur manquent tout à fait. L'étude de ce qu'on appelle proprement histoire naturelle doit avoir , comme on pense bien , beaucoup d'intérêt pour ceux qui ne voient pas ; elle pourrait facilement être portée jusqu'à un certain degré ; il suffirait pour cela de quelques collections peu étendues. Le domaine de l'intelligence serait ainsi utilement agrandi chez cette classe d'êtres. Ces idées n'ont reçu une application , très-limitée encore , que dans quelques écoles étrangères.

CHAPITRE III.

INSTRUCTION DANS LES ARTS.

Écriture. — Diverses méthodes. — Écriture en points de M. Barbier.
— Musique. — Système de notation. — Le concert en chapelet.
— Aveugle-né statuaire.

Je n'ai pas encore parlé de l'écriture : cet art, qui est placé pour nous avec la lecture au premier degré de l'instruction, doit passer au dernier pour les aveugles. C'est celui auquel ils sont initiés avec le plus de difficulté; aussi est-ce celui qu'ils désirent le plus en général d'apprendre. On a fait diverses tentatives pour le mettre à leur portée. Les premières paraissent remonter à la fin du ^{xvii}^e siècle : M^{lle} Walkiers, de Schaffouse, dont parle l'évêque anglican Burnet, avait appris à écrire couramment au crayon, au moyen de caractères, taillés en creux dans le bois, qu'elle parcourait avec une pointe en fer, afin d'habituer sa main à tracer la forme des lettres. Jusqu'à ces derniers temps, ce qu'on avait de mieux pour faire écrire les aveugles, quand la forme des lettres leur était bien connue au moyen d'un procédé analogue à celui qui vient d'être

cité, c'était la planche inventée par Haüy , planche diversement modifiée dans la suite par lui ou par d'autres, mais qui consistait toujours au fond en un châssis à tringle sous lequel se plaçait le papier et où la main de l'aveugle se trouvait dirigée de manière à ne tracer que des lignes droites. Cette méthode avait néanmoins bien des inconvénients, et les aveugles n'arrivaient guère ainsi qu'à une écriture la plupart du temps illisible.

Pour bien comprendre tous les obstacles qu'a à surmonter l'aveugle qui veut parvenir à écrire, on doit songer qu'il lui faut apprendre; 1° à former les lettres; 2° à leur donner une hauteur et une largeur égales; 3° à laisser, soit entre les lettres, soit entre les mots, les intervalles nécessaires; toutes règles pour l'observation desquelles nos yeux nous guident, tandis que l'aveugle n'a rien pour guider sa main. Il est clair que, si l'on pouvait exercer longtemps les élèves à tracer des lettres dans de certaines limites qui les fixeraient, quant à ces trois points essentiels, l'habitude une fois prise d'écrire avec régularité, ils n'auraient plus qu'à laisser courir la main; ce serait une opération purement machinale comme pour nous; mais il fallait trouver le moyen. Après divers essais, je crois être parvenu à découvrir un procédé infiniment plus simple que tout ce qu'on avait imaginé jusqu'à présent et qui a mieux réussi

peut-être à cause de sa simplicité même. Il consiste en une planche d'un métal quelconque dans laquelle se trouvent coupées une ou plusieurs lignes dentelées en haut et en bas et d'une largeur correspondante à la grandeur qu'on veut donner aux caractères. Le corps d'écriture, la largeur des lettres, l'espace à laisser entre elles, la pente à donner aux queues, tout se trouve ainsi rigoureusement déterminé, et il ne faut plus que de l'attention de la part de l'élève, en touchant les dents supérieures avec la main gauche, pour qu'il ne puisse se tromper. Au surplus, deux essais seulement ont été faits jusqu'ici d'après ce procédé, l'un sur une jeune personne dont la mort prématurée est venue arrêter les progrès, l'autre sur un élève de l'institut de Paris, qui, dans l'espace de quatre à cinq mois, est parvenu à écrire comme jamais, je crois, aveugle n'avait écrit jusqu'à là. Malgré un pareil succès, je n'oserai pas dire que la méthode ne doive encore être soumise à l'épreuve de nouvelles applications. C'est l'expérience seule qui pourra en avérer définitivement tous les avantages.

Au surplus, comme les aveugles ne peuvent guère écrire autrement qu'au crayon d'après ce procédé, et qu'il leur est impossible de se relire, l'importance en est singulièrement diminuée. On a plusieurs fois essayé de composer une encre au moyen

de laquelle l'écriture pût offrir quand elle est sèche un relief suffisant; toutes ces tentatives sont à peu près restées sans succès. Un système imaginé dans ce but, il y a quelques années, par l'estimable M. Challan, était trop compliqué pour devenir d'un usage général, et il a été abandonné. Je le répète, la pratique de cet art est tellement difficile pour les aveugles, la nature leur a opposé ici de tels obstacles, qu'ordinairement dans les procédés inventés pour eux à cet effet, à côté d'un avantage qu'on obtient se trouve presque toujours un inconvénient qui le balance.

Après ces méthodes adaptées à notre système d'écriture, viennent celles qui s'en écartent entièrement dans le mode de procéder, et d'abord l'*écriture en points*, dont l'invention première appartient à M. Ch. Barbier. Rien assurément de plus simple et de plus ingénieux que ce système; l'auteur a trouvé le moyen de figurer tous les sons et articulations, c'est-à-dire tout le langage, avec *trois* points placés dans des positions relatives différentes. Voici comment il procède pour arriver à un résultat qui paraît au premier abord si surprenant; il partage d'abord son *alphabet de prononciation* (voyelles et consonnes) en cinq rangées horizontales de six caractères chacune. Chaque série est représentée par une marque spéciale formée de deux points; par exemple, la pre-

mière, qui se compose des voyelles, est représentée par deux points placés dans une situation perpendiculaire comme notre signe de ponctuation :; la seconde, qui se compose des voyelles nasales, est représentée par deux points placés dans une situation oblique *.; pour la troisième, qui se compose d'une première ligne de consonnes, les deux points sont placés horizontalement .., etc. Nous avons ainsi, comme on voit, le moyen de représenter la série; mais chaque série est composée de six lettres. C'est au moyen d'un troisième point combiné avec le second que l'auteur détermine le rang de la lettre qu'il s'agit de tracer, dans la série; par exemple, la lettre *o* est la troisième de la première série; je commencerai donc par indiquer la série au moyen des deux points :, et j'indiquerai le rang de la lettre au moyen d'un troisième point qui sera combiné avec le point inférieur de la figure que je viens de tracer, de manière à présenter les deux points horizontaux qui appartiennent à la troisième série, :. ; la série et le rang se trouvent de la sorte indiqués et la lettre *o* clairement figurée. L'élève n'a besoin que de savoir exactement l'ordre dans lequel sont rangées les lettres dans le tableau alphabétique.

Ce système d'écriture était un peu moins simple dans la forme primitive que l'auteur lui avait donnée; il fallait alors, pour figurer certains sons, un

nombre de points plus considérable, et qui variait de telle sorte qu'il pouvait quelquefois en résulter de la confusion. Dans la forme que je viens de faire connaître, cet ingénieux système a obtenu l'adhésion du premier de nos corps savants, de l'Académie des sciences; trois rapports faits dans les années 1820, 1823 et 1830, au bas desquels sont apposés des noms qui sont à eux seuls une puissante garantie, ceux de Cuvier, Lacépède, Ampère et Molard, constatent cette haute approbation.

Les illustres commissaires, après avoir payé un juste tribut aux longs et opiniâtres efforts de l'auteur dans des recherches utiles à l'humanité, font connaître le but ultérieur de son système, qui est de donner aux aveugles des livres qu'ils imprimeraient eux-mêmes. Cette impression en relief n'exigerait ni casier, ni caractères mobiles, et elle serait toujours composée dans un type simple et uniforme. Pour obtenir ce résultat M. Barbier a fait fondre des cadratins qui portent à une de leurs extrémités un trait en croissant, et à l'autre un trait droit : le premier signe peut prendre quatre positions, suivant que la convexité est tournée en dessus ou en dessous; le second signe peut en avoir deux, une horizontale et une verticale. En combinant deux cadratins, on arrivera ainsi à faire figurer, conformément au système que je viens d'exposer,

à l'un la rangée horizontale, et à l'autre le rang de la lettre dans la série. Ce procédé typographique n'exigerait que peu d'adresse et serait facilement mis à la portée de tous les aveugles.

Je reconnais avec les commissaires l'importance de cette écriture pour mettre facilement les aveugles en communication entre eux, pour leur rendre possibles des exercices analogues à ceux que font les autres enfants dans les collèges, pour leur permettre de se relire, d'étudier et de composer eux-mêmes des livres dont les caractères ne cesseraient pas d'être facilement palpables, lorsque la délicatesse du tact s'est affaiblie. Tous ces avantages sont précieux quand on peut les obtenir avec un poinçon et une réglette très-simple; mais je ne pense pas qu'on dût abandonner tout à fait l'impression en relief avec notre alphabet, qui sert surtout à initier les aveugles aux règles de la langue, à l'orthographe, à l'étymologie; car, comme on le pense bien, l'écriture est, dans le système de M. Barbier, purement *sonographique*. Sans doute les aveugles ne pouvant jamais *voir les mots écrits*, et ne les connaissant que *prononcés, parlés*, il paraît d'abord plus judicieux d'écrire à leur usage *pour les oreilles et non pour les yeux*. Toutefois, il est des besoins d'instruction auxquels, je le répète, cet ingénieux système ne pourrait suffire. Frappé des avantages et des inconvé-

nients que présentait à la fois l'écriture en points telle que la proposait son inventeur, un répétiteur de l'institution de Paris ¹ a imaginé, pour tout concilier, d'adapter à chacune de nos lettres un signe convenu, formé d'un certain nombre de points. Au moyen de cet alphabet, on peut écrire correctement tous les mots de la langue d'après le procédé fondamental de M. Barbier. C'est là le système qui a été généralement adopté; les élèves écrivent ordinairement leurs devoirs en cette sorte d'écriture; les répétiteurs composent de plusieurs feuillets ainsi écrits de petits volumes auxquels ils peuvent recourir pour leur enseignement. En résumé, c'est là une innovation fort utile et qui seconde puissamment les progrès.

Un procédé en usage dans quelques instituts d'Allemagne a une analogie éloignée avec celui que je viens de faire connaître : il consiste à figurer à l'extrémité de petits morceaux de bois taillés en carrés longs, chaque lettre de l'alphabet au moyen de pointes saillantes qui, appliquées à un papier placé sous un châssis, y pénètrent et y laissent l'empreinte de la lettre piquée; l'élève n'a qu'à retourner le papier et peut se relire. Ce procédé est très-usité dans ces instituts. Les aveugles parviennent à écrire ainsi avec assez de rapidité, et ils se servent de ce moyen

¹ M. Louis Braille.

pour correspondre avec leurs parents et leurs amis, qui peuvent aussi facilement leur écrire par ce même moyen. Ce procédé a l'avantage sur le précédent de ne pas offrir une sorte d'écriture énigmatique dont il faut avoir la clef. Il est évidemment un perfectionnement du procédé quelquefois employé par certains aveugles, consistant tout simplement à piquer les lettres avec une épingle.

Rappelons simplement, avant de quitter ce sujet, un moyen simple et ingénieux inventé par deux jeunes gens de l'institution des aveugles d'Édimbourg pour correspondre entre eux. C'est un simple ruban auquel sont faits des nœuds dont les diverses dimensions représentent des classes de lettres convenues; on peut en avoir la conception et l'usage en quelques heures; et je vois dans un recueil estimé qu'il est possible, au moyen de ce procédé, de transmettre une idée avec la même précision qu'avec la plume¹. On peut conjecturer que la première pensée en est due à la *corde à compter* dont j'ai parlé dans le chapitre précédent.

L'enseignement de la musique, comme on peut le prévoir d'après ce qui a été dit dans la première partie, est au nombre des objets les plus importants dans l'éducation des aveugles; mais le mode de cet enseignement ne diffère en rien de ce qu'il est pour

¹ *North-American Review*, 1830.

les personnes qui jouissent de la vue ; on se sert des mêmes méthodes et l'on emploie les mêmes procédés pour former à l'instrumentation. Il a été fait, comme de raison , application à la notation musicale du système adopté pour l'impression des livres , c'est-à-dire qu'on a exécuté aussi de la musique en relief ; mais il y avait ici une difficulté de plus à cause des portées ; cette impression devenait de la sorte très-dispendieuse , et elle a été à peu près abandonnée ; ce n'est d'ailleurs qu'en chantant que l'aveugle pourrait avoir la note sous les doigts ; dans toute autre exécution les mains se trouvent employées , et il faut par conséquent que la partition soit confiée à la mémoire. Celle des aveugles est à cet égard non moins surprenante qu'à tous les autres : la phrase musicale est promptement saisie et retenue ; elle s'enchaîne aux suivantes pour former un morceau , qui de la sorte appris par chaque instrument est ensuite exécuté par tous avec une précision , une justesse dont les plus habiles maîtres ont quelquefois été surpris ; à ce morceau viennent de la même manière s'en ajouter d'autres qui restent intacts dans la mémoire , et que l'élève retrouve à volonté sous l'archet ou sur le clavier ; ainsi se donne la leçon à laquelle un enfant voyant est ordinairement employé pour lire la note , et ainsi se forme un de ces orchestres de jeunes concertants aveugles qui existent dans la plu-

part des institutions destinées à cette classe d'êtres, et qui, s'ils n'en sont pas pour ceux qui observent et qui réfléchissent la partie la plus solide et la plus utile, contribuent tout au moins à exciter puissamment l'intérêt du public superficiel qui les visite, et c'est là déjà un résultat.

Le désir d'affranchir les aveugles de la nécessité d'avoir recours aux clairvoyants pour lire la musique a pourtant fait inventer divers systèmes de notation dont il est à propos de dire un mot. On s'est servi quelquefois de pointes inégales en grosseur, qu'on fixait sur des planches où étaient des portées de dix à quinze lignes semblables à celles que J.-J. Rousseau avait proposées. L'auteur de *l'Essai sur l'instruction des aveugles* ¹ cite un procédé fort singulier inventé à son usage par un aveugle habile sur le violon et qu'il a eu occasion de voir à Bordeaux. « Cet aveugle représentait, dit-il, les mesures par des moules de boutons, la valeur des notes par des morceaux de liège plus ou moins épais, une ronde par un anneau, une noire par une pièce de monnaie, les silences par des lanières de cuir dentelées, etc. Nous ne nous rappelons pas la série confuse de tous les signes qu'il reconnaissait pourtant assez bien; mais nous ne pûmes retenir le rire lorsque, nous ayant parlé du deuxième concerto de Jarno-

¹ Guillié, p. 167.

wick qu'il jouait alors, il alla chercher dans une armoire une espèce de chapelet long de sept à huit toises, formé des objets dont nous avons parlé, qu'il nous dit être ce concerto et sur lequel il nous fit distinguer les passages les plus difficiles. Il avait plusieurs armoires remplies de cette singulière musique. »

Deux procédés moins étranges et d'une utilité pratique plus réelle ont été imaginés en Allemagne. Le premier, qui n'est qu'une application nouvelle de celui dont je viens de parler au sujet des méthodes d'écriture, consiste à rendre la note saillante au moyen de petits morceaux de bois sur lesquels elle est tracée avec des pointes; on les applique à un papier où les portées ont été rendues sensibles au toucher par une pression opérée sur des lignes d'un corps quelconque disposées au-dessous du papier. Le second s'écarte entièrement des signes de la notation ordinaire : des figures remplacent les portées, et des lettres ou des chiffres les notes. Cette méthode ne pourrait être saisie qu'au moyen d'une description détaillée et technique qui ne trouverait pas bien sa place ici; je renvoie les personnes qui voudraient la mieux connaître à l'ouvrage de M. Klein¹.

On aurait tort de croire que les aveugles-nés ne

¹ *Lehrbuch*, p. 205 et suiv.

peuvent en aucune façon être initiés aux arts du dessin et qu'il leur est absolument interdit d'arriver à aucun résultat sous ce rapport. Ils ne sauraient rien comprendre sans doute à cette admirable peinture qui fait jaillir d'une simple toile le feu d'un bel œil ou les teintes variées de la nature; mais ils peuvent parvenir à la parfaite connaissance des principes de la sculpture et de l'architecture qui représentent des formes palpables, et souvent même on les voit les appliquer avec une merveilleuse intelligence. On trouve à cet égard des faits fort remarquables; je ne citerai pas ceux qui se rapportent à des aveugles tels que Gambasio et Volterre, devenus des statuaires distingués, mais qui n'avaient perdu la vue qu'après l'enfance. Je parlerai seulement d'un aveugle-né du Tyrol, appelé Joseph Kleinhanns et qui doit être aujourd'hui âgé de cinquante et quelques années s'il vit encore. Cet homme ingénieux, qui a perdu la vue à quatre ans et demi, a acquis à force de travail, dans la ciselure et la sculpture, une habileté qui lui procure des moyens suffisants de subsistance; il exécute des crucifix et des images saintes en bois, où non-seulement toutes les proportions des diverses parties du corps sont parfaitement bien observées, mais où, ajoute-t-on, il parvient même à mettre une expression de physionomie conforme à la situa-

tion du personnage qu'il représente, ce qui suppose une observation d'une incroyable finesse des contractions les plus délicates des traits. Ses figures sont de toutes proportions : tantôt de grandeur humaine, tantôt de quelques pouces, et il réduit lui-même avec une parfaite justesse les grandes figures de même qu'il agrandit les petites. Il exécute avec fidélité la tête d'une personne vivante, soit au moyen d'un buste qu'il étudie, soit sans modèle, par une patiente exploration de tous les linéaments du visage à laquelle on consent à se soumettre. Il aiguisé lui-même les instruments dont il se sert. Du reste, sa première éducation a été négligée, et qui sait si, mieux dirigé dès l'enfance, cet aveugle, si manifestement né avec le génie des arts, ne serait pas arrivé à la célébrité?

Voilà un exemple frappant de ce dont peut devenir capable un aveugle ; il en résulte assurément qu'on devrait favoriser cette aptitude innée dans quelques-uns par une sorte d'enseignement adapté à leur condition, et qui aurait, dans tous les cas, des résultats avantageux sous d'autres rapports. Des modèles, des plans en relief leur feraient connaître les éléments divers d'une foule de monuments de l'art dont ils n'ont qu'une idée fort confuse ; ils pourraient même être initiés de la sorte à la théorie des ombres qui semble leur opposer des difficultés

insurmontables. On offrirait ainsi à leur avide intelligence un aliment nouveau, fécond en impressions du genre de celles qu'il faut précisément s'attacher le plus à susciter en eux.

Nous parlerons un peu plus loin de l'instruction industrielle, c'est-à-dire de l'apprentissage dans les arts et métiers compatibles avec cette condition.

Telles sont les bases du système général d'éducation et d'instruction qui doit être suivi à l'égard des aveugles-nés, et qui promet quelquefois au maître de si notables résultats; il est temps de montrer le parti qu'on doit en tirer pour changer radicalement la situation de cette classe d'êtres. Nous avons maintenant le fondement solide de tout progrès pour elle; il est le même que pour toutes les autres. Éclairez-la; relevez-la, par une instruction habilement ménagée, de la dégradation qui accompagne la misère; qu'elle sache bien ce qu'elle est et ce qu'elle peut être. Vous n'aurez pas tout fait encore, mais vous aurez fait beaucoup; un pas de plus, et la solution se trouvera obtenue : solution grande et digne, et qui sera un titre d'honneur pour l'époque dont elle portera la date !

CHAPITRE IV.

ÉTABLISSEMENTS SPÉCIAUX.

Vues générales. — Statistique de la cécité. — M. Julius. — Institution royale de Paris. — Établissements étrangers. — Allemagne. — MM. Zeune et Klein. — Suisse. — Danemark. — Belgique. — Angleterre. — États-Unis. — M. Howe.

Le christianisme a énoncé le principe fondamental et constitutif de la société humaine quand il a dit : *Tous les hommes sont frères*. Ces simples paroles ont changé le monde; elles ont créé une réciprocité nouvelle de droits et de devoirs, un équilibre inconnu jusque-là entre les inégalités de toute nature, enfin une sorte de mise en commun des bienfaits et des misères de l'existence, destinée à amener parmi les hommes un partage équitable des unes et des autres. On ne peut dire assurément que le système social qui découle de l'aphorisme évangélique ait été jamais complètement réalisé : du moins en a-t-on consacré le principe, et nos sociétés se sont graduellement élaborées d'après ces bases. La philosophie, toutes les fois qu'elle ne s'est pas empreinte de cet esprit d'individualisme abject

qui appartient aux époques de corruption publique , n'en a point admis d'autres. Dans ces derniers temps , une observation plus approfondie des *faits progressifs* de la civilisation a pour ainsi dire érigé le lien de fraternité et de sympathie universelle en une de ces lois analogues à celles qui se formulent dans les sciences positives, et à l'égard desquelles il n'y a plus lieu à examen.

Une conséquence rigoureuse de cet exposé, c'est que tout individu, par cela seul qu'il a reçu la vie au sein de l'association, peut légitimement y revendiquer une place où lui soit loisible le libre développement des facultés physiques et intellectuelles dont la nature l'a doté, où puisse s'exercer au profit de tous son activité, comme s'exercera à son profit l'activité de tous, où il ait enfin les moyens d'accomplir son rôle d'être social qui se combine du droit qu'il a de vivre avec l'obligation où il est de travailler.

Si nos institutions civiles sont encore loin d'être une déduction rigoureuse de ces principes, il est toutefois manifeste que nous tendons chaque jour vers leur complète application ; tel est le mobile réel qui étend et perfectionne chaque jour, depuis cinquante ans surtout, nos établissements si bien nommés de *bien public*, et leur imprime un caractère d'importance qui promet un plus heureux avenir aux classes pauvres et laborieuses ; voilà l'origine

de cette vive et constante sollicitude qu'inspirent à la société de notre époque tous les genres d'infortune; elle croit, en marchant dans cette voie, n'obéir qu'à une impulsion généreuse; mais c'est une vue sociale toute nouvelle qui l'anime, et lorsqu'elle pense ne faire qu'acte bénévole de philanthropie, c'est en réalité un véritable devoir qu'elle accomplit.

Assurément, s'il est une classe à laquelle puisse rigoureusement s'appliquer cette théorie sociale qui met de toute nécessité dans cette vie *la souffrance à la charge du bonheur*, c'est celle des aveugles indigents. L'expérience l'a démontré : sauf quelques rares exceptions, entièrement abandonnés à eux-mêmes, ils ne peuvent guère se mettre en position de subvenir à leurs besoins, et dès-lors la mendicité, cette lèpre des états modernes, devient pour eux, comme elle est à présent en effet dans une foule de localités, l'unique moyen d'alléger le poids dont leurs familles se voient ainsi surechargées ; par là ils se trouvent condamnés à un état de dégradation contre lequel quelques-uns ont ensuite à lutter, et qui ajoute de nouveaux obstacles à tous ceux que l'infirmité même leur oppose dans le monde. Il est donc de l'intérêt bien entendu comme du devoir de la société, d'adopter en quelque façon les aveugles; de considérer ceux qui sont dans l'infortune comme des enfants adoptifs à qui elle doit *éducation et asile*; de voir en

eux enfin des infirmes dont il faut qu'elle accepte le fardeau et délivre les familles comme elle le fait à l'égard des aliénés ou de telles autres classes d'êtres affligés d'une infirmité naturelle qui les rend incapables de soutenir sans son secours le fardeau de l'existence.

D'après ces vues, je poserais en principe que *tout aveugle-né dans l'indigence est chargé de la communauté et a droit à réclamer d'elle à ce titre un moyen quelconque d'existence*; ce serait la base d'un système dont je vais offrir le développement, et qui, en changeant complètement la condition des aveugles en France, n'imposerait au pays en définitive que des sacrifices plus légers que ceux qu'il a à supporter dans l'état de choses actuel, puisqu'il transformerait en membres utiles et productifs des êtres condamnés pour la plupart à une improductive et dégradante oisiveté. Au lieu de vivre uniquement sur le capital de tous, ils y ajouteraient de leurs propres fonds quelques parcelles; ils coûteraient moins et seraient plus heureux; ce serait donc tout profit pour eux et pour nous.

Le point essentiel avant tout, c'est de fixer autant qu'il est possible le nombre d'individus que doit comprendre ce système et auxquels doivent s'étendre ses bienfaits. Comme on s'est peu occupé des aveugles jusqu'à ce jour, la statistique française n'a sur ce

point que des données assez vagues à nous fournir. Les cartons de nos ministères, où sont enfouis inutilement un si grand nombre de tableaux minutieux, sollicités en différents temps des administrations départementales, n'offrent aucun renseignement à cet égard ; et, chose qu'on aura peine à croire, dans le département même chargé de la haute direction des deux établissements ouverts aux aveugles français, on ne songe qu'à présent à recueillir ces renseignements, si nécessaires toutefois à l'administration pour qu'elle puisse se rendre compte de ce qu'elle fait, et déterminer jusqu'à quel point elle a obtenu jusqu'ici le résultat proposé.

Il serait donc du plus grand intérêt que le gouvernement parvînt à réunir tous les matériaux indispensables pour dresser le tableau de nos aveugles, avec l'indication de l'âge auquel la cécité est advenue, de la cause qui l'a amenée, de la condition de chaque individu, des localités où la cécité semble être le plus fréquente, etc. Une société de bien public¹, devant le vœu que j'exprime ici, avait en 1832, par l'organe de son honorable président², sollicité des préfets les renseignements nécessaires pour dresser un semblable tableau, et j'avais moi-même, vers cette époque, transmis au ministre de l'intérieur

¹ La société de morale chrétienne.

² Le marquis de La Rochefoucauld-Liancourt.

le modèle d'une feuille qui eût pu être envoyée aux maires des diverses communes, et où il n'y aurait eu qu'à remplir des colonnes par quelques indications précises. Le temps amènera sans doute les résultats de ces démarches.

A défaut de documents positifs, nous pouvons, en nous appuyant sur des calculs obtenus ailleurs, arriver à une évaluation probable. Un écrivain allemand, M. Julius, qu'un travail très-important sur les prisons d'Europe a recommandé à l'estime des économistes et des hommes d'état, a publié assez récemment un petit écrit ¹, dans lequel il présente le nombre des sourds-muets et des aveugles en Prusse, comparativement à celui des individus de ces deux classes existant dans quelques autres états. L'auteur, qui indique les sources authentiques auxquelles il a puisé pour établir les chiffres à l'égard de la première, n'en indique aucune pour la seconde; néanmoins ses assertions méritent confiance, car on ne peut guère les soupçonner d'avoir été légèrement émises. D'après cet écrivain, le nombre total des aveugles dans toute la monarchie prussienne s'élèverait à seize mille, sur lesquels la moitié environ auraient perdu la vue après l'adolescence, par suite de maladies ou d'infirmités. Il resterait donc à peu près huit mille aveugles-nés.

¹ Extrait du recueil intitulé : *Jahrbücher*, publié à Berlin, 1830.

La limite entre ces deux classes est, suivant l'auteur, la quinzième année, c'est-à-dire qu'il range dans la première moitié du nombre total tous les individus qui ont perdu la vue après avoir atteint l'âge de quinze ans. La population de tout le royaume étant de 12,726,825 habitants (1828), c'est 1 aveugle-né sur 1,591 individus. En admettant ces données comme exactes, on voit que nous devrions compter en France aujourd'hui, pour nos 33,000,000 d'habitants, 40,000 aveugles de toutes classes, et environ 20,000 réputés aveugles-nés, c'est-à-dire susceptibles d'éducation, car il ne faut aux autres qu'un asile et des secours. C'est aussi le nombre auquel s'arrête M. Julius. Le chiffre total paraîtra du reste plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité, si l'on admet la loi générale que l'habile directeur de l'institution de Berlin, M. Zeune, a cru pouvoir déduire de l'observation, relativement à la proportion des aveugles aux clairvoyants : il croit que la cécité est plus fréquente à mesure qu'on s'avance des pôles à l'équateur ; de telle sorte qu'en Égypte le rapport est de 1 à 100, tandis qu'en Norvège il est de 1 à 1,000. Il devrait donc d'après ceci y avoir, proportion gardée, plus d'aveugles en France qu'en Prusse.

Ainsi donc 33,000,000 de Français ont dans leur sein 20,000 jeunes aveugles, la plupart appartenant à des familles pauvres ; car, comme on sait,

la cécité, qui provient si souvent du défaut de soin et de propreté dans la première période de l'enfance, d'un virus héréditaire mal guéri, surtout de la petite vérole, dont de funestes préjugés populaires repoussent encore le préservatif; la cécité, dis-je, est infiniment plus fréquente dans les rangs inférieurs de la société que parmi les autres classes. D'après cette donnée, on voit qu'il y a en France 1 aveugle pour 1,650 individus; c'est-à-dire que 1,650 personnes ont à supporter, concurremment et en proportion de leur condition sociale, le fardeau de l'existence d'un aveugle-né, ou bien 822 celui d'un aveugle de toute classe. La question se trouve ainsi nettement posée et réduite à ses moindres termes.

Tel est le fardeau. Les seuls moyens de l'alléger qu'on ait trouvés jusqu'ici consistent dans deux établissements gérés par l'État, et dont l'un, l'institution royale de Paris que j'ai déjà eu occasion de mentionner plusieurs fois dans cet écrit, reçoit quatre-vingt-dix enfants, et l'autre, l'hospice des Quinze-Vingts, admet trois cents aveugles de toutes classes, indépendamment de pensions viagères dont il dote un certain nombre d'individus qui habitent hors de son enceinte ¹. Ceci suffit pour montrer combien

¹ Il y a à Chartres un hospice fondé pour les aveugles au XIII^e siècle, dont l'importance a décliné d'âge en âge jusqu'à notre époque. En 1350, le roi Jean avait fixé à cent vingt le nombre des aveugles

sont insuffisantes de telles ressources. En effet, sur plusieurs milliers d'enfants aveugles que doit comprendre le pays, on en instruit moins de cent, et l'on secourt moins de cinq cents aveugles de toutes classes sur quarante mille ! La proportion est, dans d'autres contrées, plus favorable, surtout les établissements sont mieux combinés pour approcher le plus près possible du but, qui est de rendre ces infortunés le moins à charge qu'il se peut à la communauté qui les adopte. Néanmoins, il n'a été adopté nulle part un système complet et propre à amener des résultats satisfaisants sous tous les rapports ; en aucun pays on ne s'est placé, en s'occupant des aveugles, au point de vue exact et vrai que j'ai développé ci-dessus ; partout ils ont été simplement considérés comme matière de bienfaisance *individuelle*, tantôt de la part du gouvernement, tantôt de la part d'associations charitables. Ici, on les a regardés comme n'ayant d'autres ressources que la mendicité, et on leur a ouvert des hospices ; là, reconnaissant les hautes facultés dont ils sont quelquefois doués, on s'est occupé de les instruire, mais sans s'inquiéter si leur infirmité ne met point ensuite obstacle à ce

de l'un et de l'autre sexe qui devaient y être entretenus ; mais ce nombre ne paraît pas avoir été jamais atteint ; en 1710, il était de soixante-dix ; en 1790, il se trouva réduit à quinze ; aujourd'hui moins de dix individus habitent l'hospice.

qu'ils tirent parti de leur instruction; ailleurs enfin on n'a songé qu'à en faire des ouvriers, et on a négligé entièrement cette instruction qui, moyennant quelque appui, peut devenir pour eux une source si pure de bonheur, de fortune, quelquefois même de gloire. Il me paraît qu'en nul pays on n'a bien compris encore qu'il fallait les envisager sous ce triple aspect.

Un coup d'œil rapide sur les principaux établissements ouverts aux aveugles qui existent actuellement suffira pour justifier le jugement général que je viens de porter.

L'institution de Paris, dont j'ai mentionné ailleurs la fondation, ne devint qu'en l'an III établissement de l'État. Jusque-là, c'était le zèle actif de son ingénieux créateur qui avait trouvé les moyens de la soutenir, soit par le produit des travaux des élèves, soit par les dons d'une charité éclairée. Le directoire, comprenant enfin combien une pareille institution honorait le pays et pouvait être utile à l'humanité, lui donna une organisation définitive; le nombre des élèves entièrement aux frais du gouvernement fut porté à quatre-vingt-six, un par département, et le taux de la pension fixé à cinq cents livres. En l'an IX, l'institution subit une nouvelle translation; elle fut annexée à l'hôpital des Quinze-Vingts, à l'administration duquel fut aussi confiée la surveillance de la gestion du nouvel

établissement. Enfin, en 1816, elle fut de nouveau séparée des Quinze-Vingts, dont le contact lui avait été funeste, et transférée dans l'ancien séminaire Saint-Firmin, rue Saint-Victor, local insalubre et insuffisant où elle est actuellement, mais d'où l'on parle de l'extraire de nouveau pour la transporter ailleurs. Depuis cette dernière translation, l'institution est restée dans les attributions du ministère de l'intérieur, et soumise à une administration gratuite particulière, composée d'abord de cinq membres, et plus tard de sept. Un règlement délibéré et signé par le ministre pose les bases de l'organisation; malheureusement on était encore loin, quand on l'a rédigé, d'avoir une idée bien claire de la question; il en est résulté un vice fondamental qui, avec le temps, a produit ses fruits et amené l'établissement à une situation qui appelle une prompte réforme. Il serait inutile de s'appesantir sur ce sujet. Dans l'état de choses actuel, l'institution remplit peu le but pour lequel elle a été fondée : quatre-vingt-dix enfants aveugles y coûtent, pendant huit années, au delà de douze cents francs pour chacun par an, et ils en sortent souvent sans avoir ensuite un moyen assuré d'existence. Cela est exorbitant, comme on voit. La cause, il faut la chercher dans la constitution même de l'établissement, où tout est mêlé et confondu, où l'on trouve à la fois, sans aucune espèce de dis-

tribution régulière, école de premier et de second degré, école normale, industrielle, musicale, même un simple asile. Il y a là sans doute le germe du bien ; mais une réorganisation complète peut seule le faire éclore. Il est satisfaisant d'avoir à annoncer que l'autorité est aujourd'hui frappée de la nécessité d'une telle réorganisation, et s'en occupe. Les développements qui seront donnés ci-après pourront, j'ose le dire, lui offrir quelques secours pour opérer une heureuse transformation de l'établissement, et en faire un véritable bienfait national pour les aveugles.

L'institution de Paris est le seul établissement de ce genre que possède la France ; quelques conseils généraux ont à diverses fois émis le vœu qu'il en fût établi de semblables dans leurs départements respectifs ; mais ce vœu n'a pu être jusqu'ici réalisé. Il y a au contraire un assez grand nombre de maisons où l'on élève les jeunes sourds-muets, indépendamment des deux institutions royales de Paris et de Bordeaux. Toutefois, si l'on ne considérait que la somme des misères attachées à chacune de ces deux conditions, il est bien évident que la proportion devrait être en faveur des aveugles.

Je reviendrai un peu plus loin sur l'hospice des Quinze-Vingts ; passons aux établissements de l'étranger.

La Prusse possède les institutions de Berlin et de Breslau, la première fondée par M. Zeune en 1806, d'après les conseils d'Haüy, traversant alors l'Allemagne pour se rendre en Russie : douze places seulement y sont de fondation royale, et un nombre à peu près égal d'élèves externes s'y rendent pour assister aux leçons ; la seconde, fondée en 1815 par M. Knie, aveugle-né lui-même et élève de l'institution de Berlin : celle-ci est soutenue par une association de charité et admet vingt élèves. Si, comme le veut M. Julius, on doit compter pour la seule province de Silésie environ quinze cents aveugles susceptibles d'éducation, il en résulte que le rapport de ceux qui sont instruits à ceux qui ne le sont pas est 1 : 75. Pour le reste de la monarchie prussienne, il est 1 : 213. J'ai parlé ailleurs des perfectionnements introduits dans le système d'enseignement suivi à Berlin ; ils ont passé de là dans les autres établissements analogues d'Allemagne, et produit évidemment des résultats sinon complets, du moins plus favorables pour la condition générale des aveugles que ceux qui sont actuellement obtenus en France.

L'institution de Dresde, pour le royaume de Saxe, a été fondée par le docteur Flemming, sur le modèle de l'institution de Berlin. On a calculé que, sur une population d'environ un million et un tiers

d'habitants, cet état compte environ huit cents aveugles susceptibles d'éducation. La maison de Dresde contenant trente élèves, le rapport est ici comme on voit 1 : 26, c'est-à-dire infiniment plus favorable que dans les deux portions du royaume de Prusse ci-dessus indiquées.

Dans la capitale de l'empire d'Autriche est une institution fondée en 1804 par M. Klein, dont l'intéressant écrit a été si souvent rappelé dans cet ouvrage. M. Klein, qui n'avait aucune connaissance, dit-il, de la méthode d'enseignement appliquée déjà depuis plusieurs années à Paris, fut obligé de faire comme Haüy, c'est-à-dire de créer les procédés au fur et à mesure que l'exigeaient les progrès de l'élève qu'il avait pris chez lui; au bout de peu de temps, il put faire constater publiquement le développement rapide des facultés intellectuelles de son élève. Ce succès excita l'intérêt d'une foule de personnes bienfaisantes, qui voulurent sur-le-champ aider M. Klein à poursuivre et à étendre sa philanthropique entreprise. L'impératrice se unit à la tête des souscripteurs; enfin, en 1808, le gouvernement assigna un fonds propre à l'institution sur le trésor public, ainsi qu'un bâtiment spacieux et approprié de tous points à sa destination.

On reçoit dans cette maison, indépendamment des élèves dont l'état fait les frais, les enfants pau-

vres pour lesquels des bienfaiteurs particuliers s'engagent à payer les dépenses d'entretien et d'éducation primaire et industrielle, et les enfants riches qui exigent des soins particuliers et une instruction scientifique et littéraire plus avancée, classification judicieuse, sur laquelle il convient d'appeler l'attention; des élèves étrangers y sont également admis, et un jeune Égyptien a été envoyé, il y a quelques années par le vice-roi, pour y faire son éducation.

L'âge d'admission est entre sept et douze ans; le temps de l'instruction est de six années; mais comme on ne le fait partir que de la dixième, il en résulte que le séjour des élèves entrés plus jeunes se trouve dépasser ce terme de six ans, ce qui est judicieusement établi. On n'admet du reste que les élèves qui n'ont d'autre infirmité que la cécité et qui sont reconnus susceptibles d'éducation : il y a un uniforme commun et point d'externes.

Le temps est sagement distribué entre les études, les travaux et les récréations. Chaque jeudi, a lieu un examen auquel le public est admis, et qui commence par des morceaux de chant et de musique. La méthode d'instruction est ensuite exposée, et les élèves sont interrogés sur les divers objets de leurs travaux.

Les élèves sont soigneusement visités, et celui

chez qui l'état de l'appareil visuel permet d'espérer qu'on pourra lui rendre la vue en l'opérant est confié à cet effet à un oculiste.

Les employés sont : un directeur préposé à la conduite de tout l'établissement ; un ecclésiastique chargé de l'instruction religieuse ; deux professeurs pour l'instruction scientifique et littéraire ; trois maîtres de musique ; divers maîtres pour l'apprentissage des métiers ; trois médecins, des surveillants et gens de service.

En 1818, 50 élèves étaient déjà sortis de l'établissement, savoir : 35 garçons et 15 filles. L'habile directeur avait pu constater les résultats suivants : sur ces 50 enfants, 14 n'avaient jamais vu, 18 étaient devenus aveugles en bas âge par la petite vérole, 14 par suite d'autres maladies.

Il établissait ensuite entre eux l'intéressante classification qui suit, sous le rapport des facultés intellectuelles : 15 remarquables, 29 bons, 6 nuls.

Pour la musique : 10 excellents, 33 bons, 7 sans dispositions ;

Pour les arts mécaniques : 8 excellents, 30 bons, 12 sans aptitude ;

Pour le caractère et les mœurs : 45 bons, 5 mauvais, par la négligence des parents dans les premières années, les habitudes de mendicité, etc.

Le zèle de M. Klein ne s'est pas arrêté à la fon-

dation de l'important établissement dont je viens de parler : ayant reconnu plus tard, avec toutes les personnes qui ont sérieusement médité la question, que, dans un très-grand nombre de cas, l'aveugle n'a réellement les moyens de tirer parti de l'instruction industrielle qui lui a été donnée que dans un atelier spécial, où se trouvent réunis les outils adaptés à sa condition et les secours particuliers qui lui sont nécessaires; que le manque d'un tel atelier livre ces jeunes gens la plupart du temps à l'abandon et à l'oisiveté, à la sortie de l'établissement qui a reçu leur enfance : il songea en conséquence à remédier à ces inconvénients par la formation d'un nouvel établissement qui servît de complément au premier. C'est à quoi il parvint avec le secours d'une association de personnes bienfaisantes qu'il détermina à concourir à cette généreuse entreprise. L'impératrice voulut encore figurer en tête de la liste de souscription, et elle donna trois mille gulden (7,800 fr.). L'archiduc Antoine accepta le protectorat de cet asile. A la fin de 1830, il contenait, suivant le compte officiel rendu aux souscripteurs, onze jeunes gens qui y travaillaient dans les divers métiers qu'on leur avait appris à l'institution; les revenus de l'association s'accroissaient au point qu'elle avait dès lors à faire connaître que le bienfait allait recevoir une grande extension, et qu'on pourrait dorénavant admettre

dans la maison tous les jeunes aveugles de l'un et de l'autre sexe, âgés de dix-huit à vingt ans, qui rempliraient les conditions requises. Le capital de cette association s'élevait à cette époque à dix-huit mille deux cent soixante-quatorze guld. huit kreutz. (47,512 fr.), et elle allait entrer en possession du revenu d'un legs de douze mille gulden (31,200 fr.). La vente des travaux des jeunes ouvriers commençait aussi à devenir un accroissement de ressources. L'association se promettait avec de justes motifs une amélioration considérable dans le sort ultérieur des aveugles, de cette nouvelle fondation dont j'avais moi-même pressenti l'utilité, et que j'avais réclamée pour la France alors que j'ignorais encore l'heureux résultat d'une semblable tentative dans l'étranger¹.

Je mentionnerai simplement quelques autres établissements que possèdent les états autrichiens. A Linz est une institution moins importante que celle de Vienne, mais sur le même modèle; à Prague, en 1808, et à Brünn, en 1813, ont été fondés, dans la première ville, par une association charitable, et dans la seconde au moyen d'une somme léguée à cet effet, deux établissements qui sont à la fois institutions pour de jeunes aveugles et maisons de santé pour la guérison des maladies des yeux et les opéra-

¹ *Plan de réorganisation de l'institution royale des jeunes aveugles de Paris*, in-4°, 1833.

tions qu'elles nécessitent, confusion vicieuse en principe et dont les inconvénients n'auront probablement pas tardé à devenir sensibles.

D'autres institutions ont été successivement fondées à Regensbourg (Ratisbonne), en Bavière; à Gmund, en Wurtemberg; à Bruchsal, dans le grand-duché de Bade, etc.; elles n'offrent aucune particularité digne de remarque sous le rapport qui nous occupe. A Gmund, les sourds-muets sont réunis avec les aveugles.

En Suisse a été fondée en 1809 une institution à Zurich, par le docteur Hizzel, président de la Société de secours publics. L'aveugle Frédéric Gottlieb Funk, ingénieux créateur de divers procédés particuliers, fut pendant quelques années le principal professeur du nouvel institut, dont les élèves firent des progrès assez rapides. L'association formée par M. Hizzel invoqua et obtint le concours des principaux dignitaires de l'église du canton; elle fit faire aussi des recherches exactes, desquelles il résulta que, sur 195,000 habitants, le seul canton de Zurich présentait 261 aveugles de tout âge, nombre qui établit le rapport de 1 à 747, et coïncide à peu près avec celui qu'a obtenu M. Julius pour la Prusse, et devient par conséquent une confirmation digne de remarque. D'après cette donnée, le nombre total des aveugles en Suisse serait d'environ 2,600.

Depuis 1826, les sourds-muets sont, comme dans beaucoup d'autres établissements de l'Europe, réunis, à Zurich, dans un même local avec les aveugles; mais ils forment une section bien distincte de l'institution. D'après le rapport officiel fait à l'association des souscripteurs pour l'année 1828-29, le nombre des élèves réunis des deux sections s'élevait à trente, dont moitié à peu près pour chaque classe. L'augmentation croissante des ressources devait permettre ultérieurement d'augmenter le nombre des élèves. On remarquait que les souscriptions s'élevaient chaque année. La recette avait été portée dans l'année courante à six mille seize florins (14,037 fr.), la dépense à quatre mille sept cent quatre-vingt-cinq florins (11,163 fr.), et le fonds de réserve s'était élevé de vingt-et-un mille neuf cent soixante-onze florins à vingt-trois mille deux cent trente-deux florins (54,208 fr.). Cette situation financière permettait d'étendre au dehors les bienfaits de l'établissement, et l'on avait eu l'heureuse idée de consacrer à des secours en faveur des jeunes gens sortis de l'institution et rentrés dans leurs foyers une partie du prix des travaux de ceux qui y étaient élevés.

A Schaffouse, en 1811, un jeune homme nommé Altofer, à qui une heureuse opération rendit la vue, forma une association pour fonder un

établissement en faveur de ceux dont il avait pendant quelque temps partagé l'infortune. Des étrangers riches souscrivirent pour des sommes assez fortes. En 1820, le capital ainsi amassé s'élevait à 5,000 florins (10,000 fr.). La plupart des aveugles étaient secourus à domicile. On recevait spécialement ceux qu'on croyait pouvoir opérer : vingt-cinq étaient de la sorte soignés et entretenus en 1823. On voit d'après ceci que cette fondation rentrait plutôt dans la classe des hospices que dans celle des institutions, qui est ici notre objet principal.

En Hollande, une société de francs-maçons a fondé en 1808, à Amsterdam, un établissement pour les aveugles, où ils sont élevés et instruits, soit dans les divers objets des études libérales, soit dans la pratique des arts utiles. L'âge d'admission est entre six et douze ans; il y a des pensionnaires; les indigents sont admis gratuitement. D'après un rapport fait au roi des Pays-Bas en 1829, par le ministre de l'intérieur, sur tous les établissements d'instruction et de bien public du royaume, cette maison contenait alors quarante élèves; l'ensemble des dépenses s'était élevé dans l'année courante à douze mille cent trois florins quarante-deux kreutzer et demi (25,537 fr.), et l'ensemble des revenus, composé du produit des propriétés, de quelques pensions,

de la vente des travaux et des souscriptions, à dix-sept mille six cent quatre-vingt-douze florins soixante-douze kreutzer (37,329 fr.). L'excédant des ressources était employé en achats d'effets publics. Il n'existait point d'autre établissement dans les Pays-Bas, avant 1830.

Depuis la séparation de toute la partie méridionale, l'administration du nouveau royaume belge a porté un regard d'intérêt sur le sort des aveugles. Elle a fait dresser d'abord une statistique fort intéressante de la cécité dans ce pays. Il en résulte qu'au 1^{er} janvier 1835, on comptait sur 4,154,922 habitants, population totale du royaume, non comprises celles des deux villes de Luxembourg et de Maëstricht, encore au pouvoir des Hollandais, 4,117 aveugles de tout âge, ce qui établit le rapport de 1 à 1,009; dans ce nombre 960 individus, dont 3 femmes seulement, étaient devenus aveugles par suite de l'ophthalmie militaire; les 3,157 autres avaient perdu la vue par suite d'accidents ou de diverses maladies. Le sexe masculin comptait pour 1,668 individus et le sexe féminin pour 1489.

En 1835, un homme plein de zèle et de lumières, M. le docteur Sauveur, secrétaire du conseil supérieur de santé, avait été envoyé en France pour prendre des renseignements sur nos établissements de sourds-muets et d'aveugles; l'année suivante

deux jeunes instituteurs de l'un et de l'autre sexe, élèves et coopérateurs du chanoine Triest, ce bienfaiteur des sourds-muets belges dont les amis de l'humanité déplorent la perte récente, sont venus, toujours sous les auspices du gouvernement, pour étudier les méthodes des institutions françaises; déjà quelques aveugles se trouvaient admis dans les asiles ouverts à leurs confrères d'infortune, et associés ainsi au bienfait de l'éducation; j'apprends que l'autorité vient d'arrêter, comme mesure générale, cette admission des aveugles dans les maisons des sourds-muets, où ils forment une section distincte. C'est sans doute le premier pas dans l'accomplissement d'une proposition législative de l'honorable M. Rodenbach, adoptée par la chambre des représentants le 3 mars 1836, et en vertu de laquelle ces deux classes d'êtres sont mises à la charge des communes sous le rapport de l'instruction, vote généreux par lequel la Belgique se trouve avoir l'initiative quant à cette bienfaisante mesure. Au mois de juin 1836, on comptait déjà 19 aveugles dans la maison des sourds-muets de Bruxelles.

En Danemark, d'après un recensement récemment opéré, toutes les parties du royaume comprendraient 2,441 aveugles, ce qui, sur une population totale de 1,950,000 habitants, établirait le rapport de 1 aveugle sur 798 individus, proportion

peu différente de celle que nous avons établie ci-dessus pour d'autres contrées. Copenhague possède depuis 1811 un établissement qui mérite notre attention. A cette époque, sur l'appel du grand maréchal du palais de Hauch, une société de bienfaisance se forma dans le but de venir au secours des aveugles. Le premier fonds de la société fut de cinq mille francs et, en moins d'un mois, il s'éleva à trente mille francs. Depuis, des dons et legs ont beaucoup augmenté ce capital. Le roi figure pour une somme de trois mille francs parmi les souscripteurs annuels. Un établissement pour douze aveugles put d'abord être ouvert; depuis, ce nombre a été doublé. L'association dirige et surveille elle-même la conduite de cette institution; le professeur Brorson dirige spécialement l'instruction, qui est à la fois scientifique et technologique. Indépendamment de l'institution, un bâtiment qui y est annexé est destiné à servir d'asile à douze aveugles sans ressource et qu'on occupe le plus avantageusement qu'il est possible. On voit que là, comme à Vienne, cette sorte d'établissement intermédiaire entre une institution et un hospice a été regardé comme un complément indispensable de l'acte de bienfaisance qui a les enfants aveugles pour objet.

Près de Stockholm est une institution qui comprend à la fois les sourds-muets et les aveugles.

L'établissement n'a pas une grande importance.

A Saint-Pétersbourg, en 1809, fut fondée par Valentin Haüy lui-même une institution sur le modèle de celle qu'il venait de laisser en d'autres mains à Paris. Une dotation assez forte fut faite par le gouvernement en faveur de cette maison. Toutefois elle a peu prospéré. On n'y comptait plus, il y a quelques années, que sept élèves.

En Angleterre, où, suivant M. Julius, on compte sept mille quatre cents aveugles, le premier établissement qui leur ait été ouvert est presque contemporain de notre institution de Paris; mais il ne fut pas établi sur les mêmes bases. Ce fut en 1791, à Liverpool, qu'un simple citoyen fonda, avec le secours de souscripteurs, un asile pour instruire de jeunes enfants appartenant à cette classe d'infortunés, dans les travaux manuels et la musique seulement. L'établissement prit avec le temps une importance toujours croissante; en 1832, on y comptait 111 élèves de l'un et de l'autre sexe; on n'admet pas d'élèves au-dessous de 12; mais il n'y a point de règle au delà de cet âge; un des 24 individus admis dans le cours de cette année 1832 était âgé de 59 ans; 18 avaient quitté l'établissement dans le même laps de temps, la plupart avec une gratification de 2 à 4 guinées, destinée à leur fournir les moyens de continuer l'industrie qu'on leur avait

communiquée; sous les rapports financiers la maison se trouvait dans une situation florissante; toutes dépenses soldées, elle avait en valeurs diverses une somme de 2,492 liv. sterl. 16 shill. (62,320 francs), les objets manufacturés avec soin par les élèves et d'un débit assuré, comptaient sur cette somme pour près de moitié.

Depuis le 17 janvier 1791 jusqu'à la fin de 1832, 871 aveugles ont été successivement admis dans cet établissement; sur ce nombre 335 n'étaient pas entièrement privés de la vue; la cécité provenait pour 203 de la petite vérole, pour 257 d'inflammation, pour 106 de la cataracte, pour 70 d'accidents extérieurs, pour 95 d'une défectuosité dans le nerf optique, etc. Telles sont les notes intéressantes que me fournit le rapport présenté aux souscripteurs dont les dons annuels maintiennent ce bel établissement.

La maison de Londres a été fondée sur le même plan, par une société de souscripteurs, en tête desquels figurent plusieurs membres de la famille royale et dont fait partie quiconque s'engage à donner une guinée par an ou dix (250 fr.) à la fois. Un président, huit vice-présidents et vingt-quatre membres surveillent la direction et l'administration de cet établissement qui est dans l'état le plus prospère. Le nombre des jeunes travailleurs est de plus de cent.

Dans les huit dernières années, trente aveugles sont sortis aptes à gagner de sept à quatorze shelings par semaine (de 9 à 17 fr.). L'âge d'admission est entre 12 et 30 ans; on garde les sujets dans l'établissement quatre ou cinq ans, temps jugé nécessaire pour qu'ils puissent acquérir une habileté suffisante dans un métier quelconque. A leur sortie, ils reçoivent une gratification et un assortiment de tous les outils nécessaires à l'exercice de l'industrie qu'ils ont apprise.

Dans le cours de 1832, les recettes s'étaient élevées à 9,209 liv. sterl. (230,225 fr.), sur cette somme 2,201 liv. sterl. provenaient de souscriptions et donations; 2,585 liv. sterl. d'intérêts de sommes placées sur les fonds publics, et une somme à peu près égale, de la vente d'articles vendus à l'institution; ainsi le travail des élèves avait produit à l'établissement près de 40,000 francs.

Deux paroisses de Londres ont aussi ouvert de semblables asiles dans leurs annexes à quelques aveugles.

A Bristol et à Norwich sont deux établissements conformes qui soutiennent conjointement environ quatre-vingts aveugles. A Édimbourg se trouve un des établissements les plus intéressants qui aient été fondés en faveur des aveugles. Il participe à la fois par son organisation de l'institution de Paris et

de l'hospice des Quinze-Vingts. Un certain nombre de sujets aveugles y sont logés ainsi que leurs familles; mais ce sont ceux qui ont une destination spéciale et utile à l'établissement. L'instruction scientifique et la pratique des arts industriels y sont dans l'état le plus brillant. La maison est richement dotée. Elle contient cent aveugles et environ deux cent cinquante individus. A Dublin, il existe un asile et un hospice qui étaient il y a quelques années dans un état satisfaisant.

Quant au midi de l'Europe, il n'y a à recueillir que quelques notes sans importance. A Madrid, est sous la direction de M. Ballesteros une maison où sont reçus et instruits quelques enfants aveugles. Le peu de ressources de l'établissement le maintient dans la situation la plus précaire, et le gouvernement ne vient en aucune façon à son secours. Il n'y a point d'ateliers. Un projet d'institution formé à Barcelone, il y a déjà plusieurs années, ne paraît pas avoir eu d'exécution. C'est ce qui est également arrivé en Portugal. En Italie, Naples possède un hôpital destiné spécialement aux aveugles et une institution dont les ressources malheureusement trop bornées ne permettent pas d'étendre beaucoup les bienfaits. Les élèves sont peu nombreux et mal entretenus. L'instruction donnée par M. Petrica est satisfaisante. A Rome, quelques aveugles sont ins-

truits et entretenus dans le sein d'un couvent de bénédictins. A Constantinople aussi, quelques religieux se sont chargés de ce soin, et l'on m'apprend que les imans de certaines mosquées, suivant cet exemple, y recueillent et y instruisent un certain nombre d'enfants aveugles.

En Amérique enfin, ce n'est que tout récemment et seulement aux États-Unis qu'on s'est occupé des aveugles. A Boston, en 1829, la législature locale adopta un bill autorisant la formation d'une société pour fonder une maison d'aveugles sous le titre de *New-England asylum for the blind*. En même temps, on provoqua des recherches à l'effet de constater le nombre des aveugles dans l'état de Massachusset, et l'on estima que ce nombre devait s'élever à environ cinq cents; ce qui porterait à près de 10,500, ou 1 sur 1,200 habitants, environ le nombre total des aveugles des États-Unis; la proportion serait plus faible qu'en Europe. Un relevé général, publié il y a quelques années¹, l'abaisserait plus encore; d'après ce document, il n'y aurait que 6000 aveugles dans toute l'étendue des États-Unis : mais il est probable qu'il ne s'agit ici que des aveugles susceptibles de recevoir l'instruction, c'est-à-dire au-dessous de quinze ans, et l'on se rappelle que cette classe a été considérée plus haut comme embrassant la

¹ *North-american Review*, 1833.

moitié de la totalité des aveugles que renferme une contrée.

Quoi qu'il en soit, dans ce pays où les institutions de bien public prennent toujours un si rapide développement, les établissements d'aveugles ne sont pas restés en arrière : Boston, New-York et Philadelphie ont vu presque simultanément s'ouvrir un de ces asiles ouverts à cette classe d'infortunés. Après deux ou trois ans d'existence seulement, ces institutions, fondées par des associations et dotées par les gouvernements locaux, sont arrivées à l'état le plus florissant. La maison de Boston, ouverte en 1831, comptait en 1835 de 40 à 50 élèves de l'un et de l'autre sexe. On se proposait d'augmenter les bâtiments de manière à doubler ce nombre. L'état des revenus était très-satisfaisant et avait même permis l'acquisition d'une maison de campagne située à quatre ou cinq lieues de Boston, où les enfants sont envoyés au printemps pour se livrer en plein air à cette vie active, si nécessaire au maintien de leur santé. Le zèle de M. Howe, que la société fondatrice avait au préalable envoyé en Europe pour visiter les établissements d'aveugles, est bien secondé dans la direction de celui-ci par un jeune Français aveugle-né, ancien élève de l'institution de Paris¹, que M. Howe a amené avec lui, ainsi qu'un

¹ M. Émile Trancherie.

autre élève de l'institution d'Édimbourg. Les deux autres établissements sont dans une situation conforme et le produit du travail des élèves s'y accroît chaque année.

CHAPITRE V.

NOUVEAU PLAN. — INSTITUTIONS.

Institutions secondaires. — Organisation. — Patronage pour les élèves. — Institution supérieure. — Carrière de l'enseignement pour les aveugles. — Paingeon. — Conseil de perfectionnement. — Procédés nouveaux. — Nicolas Bacon et Jean Hansen. — Hamilton. — Ecole de musique. — M. Montal.

Il me reste maintenant à poser les bases d'un nouveau système conforme aux principes établis dans le chapitre précédent, et qui, embrassant la totalité des aveugles français, offrirait à tous ultérieurement une instruction proportionnée à leurs facultés respectives et un moyen honorable de subvenir à leur existence. A cet effet seraient affectés des établissements dont peu de mots suffiront, après tout ce qui a été dit ci-dessus, pour faire saisir la classification et l'esprit. Commençons par ceux où seraient admis les enfants appartenant à cette classe d'êtres, pour y recevoir l'éducation, fondement solide et nécessaire du système, il ne faut pas l'oublier, parce que sans elle les aveugles ne sortiront jamais qu'exceptionnellement de la con-

dition déplorable dans laquelle ils ont été maintenus jusqu'ici.

Ces établissements seraient : 1° une institution supérieure à Paris, et 2° des institutions secondaires dans les départements. Celles-ci seraient établies dans quelques-unes de nos principales villes, telles que Lyon, dont le conseil général a, il y a déjà plusieurs années, émis le vœu de voir former pour le département et les départements circonvoisins un établissement semblable à celui de Paris, Bordeaux, Strasbourg, etc. Le nombre en devrait être calculé sur les besoins, et successivement augmenté de manière à ce qu'on pût avec le temps arriver à cet important résultat, qu'il ne se trouvât plus un seul aveugle qui n'y eût été admis, plus ou moins longtemps, c'est-à-dire envers lequel n'eût été accomplie cette obligation, aujourd'hui consacrée en principe à l'égard de tous les Français, que l'état doit à tous au moins l'éducation primaire.

La limite de l'âge d'admission serait quatorze ans, et la durée du séjour dans l'institution de quatre ans. Ce temps suffirait pour parcourir le cercle entier de l'instruction, qui consisterait dans la lecture, la langue française, l'arithmétique, l'écriture en points et les éléments de géographie et d'histoire. Cette instruction serait donnée par un ou plusieurs instituteurs aveugles empruntés à l'institution supérieure

de Paris, qui fournirait également aux établissements secondaires les livres, caractères, et tous autres moyens d'instruction.

La musique vocale et instrumentale serait aussi enseignée dans ces institutions secondaires; mais surtout avec le but de reconnaître les sujets qui manifesteraient une véritable vocation pour cet art, dont l'enseignement plus développé serait, comme on le verra ci-après, un des objets principaux de l'institution de Paris.

Les travaux manuels devraient enfin faire partie des occupations auxquelles pourraient être livrés ces enfants, mais plus pour les initier à une foule de procédés qui les rendent plus adroits, qui donnent plus de dextérité à leurs doigts, que pour leur faire faire un véritable apprentissage. Ces travaux seraient variés dans ce double but; les élèves y consacraient moins de temps au fur et à mesure qu'on s'apercevrait de leurs dispositions, soit pour les études, soit pour la musique, et qu'ils paraîtraient destinés par conséquent à être admis à l'institution de Paris. Nous reviendrons au reste sur les arts industriels dans leurs rapports avec les aveugles, point intéressant et sur lequel d'assez fausses idées ont été accréditées dans ces derniers temps.

Il serait de la plus grande importance que dans la disposition du local de ces établissements, comme

dans le régime qui y serait adopté, on eût soigneusement égard à la constitution physique des aveugles.

Les plus simples connaissances hygiéniques révèlent le régime alimentaire qui doit être ici adopté. C'est une nourriture tonique, substantielle, en général animale; de grands soins de propreté ne sont pas moins impérieusement exigés.

Un point très-important encore, c'est la situation du lieu choisi pour y fixer les institutions ou autres maisons d'aveugles. En général les lieux bas et humides doivent être répudiés. A tout âge les aveugles ont besoin d'être constamment exposés à l'air libre, au grand soleil. Le site ne doit pourtant pas être trop élevé, car alors la trop grande ténuité de l'air pourrait parfois développer ces affections pulmonaires auxquelles les aveugles sont assez souvent prédisposés, ainsi qu'il a été dit dans la première partie.

Le choix des personnes appelées à diriger ces établissements mérite aussi beaucoup d'attention. Il faut en général le faire tomber sur des hommes dont les mœurs soient douces, égales, et dont l'affabilité habituelle puisse surmonter et rompre cette roideur de caractère à laquelle les aveugles sont naturellement portés. Une remarque qu'on croirait puérile et qui sera cependant intéressante et vraie pour tous ceux qui ont observé de près les aveugles, c'est

qu'un timbre de voix agréable et sonore est une condition que devraient réunir à toutes les autres les personnes préposées à l'éducation de cette classe d'êtres; ce serait pour elles un puissant moyen de réussite. En effet, les aveugles, comme on l'a vu, jugent les gens d'abord d'après la voix comme nous les jugeons d'après la physionomie. Il en reçoivent des impressions plus ou moins défavorables et se sentent plus ou moins portés vers les personnes, suivant la nature de leur organe. L'accent est donc pour eux ce que le regard est pour nous, et toute la puissance du maître doit bien souvent résider dans le charme heureux ou dans la force que la nature lui aura donnée sous ce rapport. Recherchez surtout pour diriger ces malheureux enfants des hommes amis de l'enfance et disposés à raisonner avec elle; car une volonté impérieuse et capricieuse leur devient un joug insupportable. Comme ils réfléchissent beaucoup, ils contractent de bonne heure l'habitude de laisser prendre une grande influence à leur raison; c'est donc par elle qu'il faut les conduire, et ils deviennent alors beaucoup plus faciles à diriger que les enfants voyants. C'est tout le contraire si l'on s'y prend d'autre façon: il devient difficile alors de les dompter. Sur un point quelconque, s'ils cèdent quand leur raison leur dit qu'ils ne devraient pas céder, c'est qu'ils se soumettent à la force brute;

mais rien n'égale alors leur anxiété triste et sombre, et c'est là encore une nouvelle cause de cet état de langueur dont j'ai parlé. J'insiste sur ces observations dont l'expérience a démontré la réalité.

Il faudrait qu'à chaque établissement fût attaché un medecin qui se fût spécialement occupé des maladies des yeux et des opérations qui rendent parfois à la lumière. C'est un soin qu'on a trop négligé jusqu'à ce jour. Il est probable que, soit incurie, soit impossibilité de subvenir aux dépenses nécessaires, il est beaucoup d'aveugles, surtout parmi ceux qui le sont devenus par suite d'une amaurose, qui auraient pû être opérés à une époque ou à une autre. Il serait donc important qu'ils fussent souvent visités dans l'enfance : il y a au surplus de graves inconvénients à confondre, comme on l'a fait quelquefois, dans la même personne les fonctions du directeur et du médecin qui s'excluent réciproquement à plusieurs égards; en thèse générale, il faut que le chef soit un homme propre à enseigner et habitué à former l'enfance, car avant tout il importe que l'établissement conserve le caractère d'une maison d'éducation.

Si maintenant nous tournons notre attention sur les moyens de réaliser ces utiles et bienfaisantes institutions, nous verrons qu'elles n'imposeraient aux localités qu'une charge bien légère et plus que

compensée assurément par les avantages qui en résulteraient. D'abord il n'est guère de villes un peu importantes qui n'eussent à leur disposition un local convenable pour cette destination. On peut calculer ensuite, d'après ce que l'établissement de Paris dépense en confection de livres, caractères, tableaux, essais divers, etc., tous frais dont les institutions secondaires ne seraient pas chargées, combien la dépense serait faible pour plusieurs départements qui y contribueraient en commun, soit par la fondation de bourses, soit par une allocation annuelle ou de toute autre façon. L'État pourrait concourir pour une portion; mieux serait encore d'appeler les citoyens à former des associations de bien public, dans le but de fonder de tels établissements. Ce mode serait sans contredit préférable à tout autre; mais il est encore peu consacré par l'usage dans notre pays où l'administration a eu si longtemps l'habitude de vouloir tout faire, que nous avons nous-mêmes contracté celle de ne pouvoir nous passer d'elle, et de croire fermement qu'il n'y a rien à faire sans son aide. Dans l'étranger, où cette doctrine n'est pas autant accréditée, la plus grande partie des établissements de tout genre destinés aux aveugles ont été, comme on a pu le voir ci-dessus, formés par voie d'association; et il va sans dire que ce sont ceux qui sont le plus activement et le plus économiquement

administrés, ceux qui ont indépendamment de leurs revenus un fonds de réserve, tandis que les nôtres sont toujours en déficit. En effet, l'administration est alors composée des principaux souscripteurs eux-mêmes, c'est-à-dire des personnes qui ont intérêt à ce que leurs propres deniers ne soient pas détournés de la bienfaisante destination qu'elles ont voulu leur donner.

Chez nous, au contraire, l'administration de ces établissements est ordinairement formée de cinq ou sept personnages qui figurent dans les chambres, dans les cours de justice, au conseil d'état, au conseil municipal, etc., complètement étrangers par leurs travaux à l'objet même soumis à leur haute surveillance, surchargés d'ailleurs quelquefois par les devoirs de plusieurs places, ces administrateurs sont, avec la meilleure volonté du monde, dans l'impossibilité absolue de remplir véritablement la mission qui leur est confiée. Croirait-on en effet avoir satisfait à toutes les obligations morales qu'elle impose, parce qu'on se sera réuni huit ou dix fois dans l'année autour du tapis vert de rigueur pour recevoir les écritures d'un comptable? Les abus les plus funestes, les désordres les plus honteux, les actes de direction les plus ineptes, ne peuvent-ils pas se trouver fort à l'aise avec un tel système de contrôle, et même s'en servir comme d'un manteau

qui les couvre vis-à-vis de l'autorité supérieure, et en perpétue ainsi la durée? Il suffirait d'exposer la triste histoire de tel d'entre nos établissements de bien public pour rendre frappants à tous les regards la vérité de ce que j'avance. Après des faits concluants et multipliés, il est difficile de comprendre qu'on ne songe pas enfin à réformer un mode si vicieux et qui a produit de si déplorables conséquences.

Un avantage très-important résulterait d'une organisation administrative basée sur d'autres principes. En effet, quelle apparence que les personnes bienfaisantes qui auraient fait des sacrifices de temps et d'argent pour élever des enfants aveugles, les abandonnassent ensuite à eux-mêmes, s'ils continuaient à se montrer dignes de leurs soins? Il est clair que ces enfants se trouveraient ainsi avoir dans le monde des patrons naturels dont ils ont toute leur vie le plus absolu besoin, et c'est effectivement ce qui se passe dans l'étranger. Chez nous, au contraire, où c'est le gouvernement seul qui s'en occupe, les huit ans qu'il leur accorde une fois écoulés, presque personne ne s'en mêle plus, et ils deviennent ce qu'ils peuvent.

Ceux des élèves qui, dans le cours de quatre années, auraient parcouru le cercle entier de l'instruction et manifesté de hautes dispositions naturelles, soit pour les sciences et les lettres, soit pour

la musique, seraient, après avoir subi un examen qui constaterait leur capacité, envoyés à l'institution supérieure de Paris dont nous allons maintenant nous occuper.

Cet établissement, dont la réalisation aurait, je n'en doute pas, pour résultat de changer radicalement le sort des aveugles, serait, comme on le voit de prime abord, destiné à recevoir ceux de ces jeunes gens que leur capacité supérieure appelle à prendre rang parmi les individus qui exercent dans la société les professions dites libérales. J'indique ainsi sur-le-champ la direction qui doit lui être imprimée, et il est à peine besoin d'ajouter que les travaux manuels en seraient, généralement parlant, exclus. Les deux objets principaux que poursuivraient d'une manière plus ou moins exclusive les élèves, à savoir les sciences et la musique, formeraient en quelque sorte deux sections de l'établissement. Montrons successivement l'esprit et le but d'après lesquels chacun de ces ordres de travaux devrait être dirigé pour réagir heureusement sur la condition future de ceux qui auraient été admis dans l'établissement.

Il est une carrière à laquelle semblent spécialement appelés ceux des aveugles qui manifestent de hautes dispositions intellectuelles : c'est l'enseignement. La rectitude de leur jugement, l'habitude

qu'ils contractent de réfléchir et de procéder toujours avec méthode les rend éminemment propres à réussir dans cette carrière. Je suis étonné qu'on n'en ait pas été plus frappé jusqu'ici en remarquant que parmi les aveugles-nés qui se sont distingués, dans tous les temps, le plus grand nombre se sont particulièrement signalés par leurs succès dans l'enseignement. Je rappellerai simplement ici les noms de Didyme, qui au iv^e siècle professa à l'école d'Alexandrie et fut le maître de saint Jérôme; de Nicaise de Malignes, qui enseigna au xv^e le droit canon et le droit civil à l'université de Cologne et fut consacré prêtre; de Jacques Schegkuis, qui au xvi^e s'acquit une grande renommée en professant la philosophie et la médecine à Tubingue; d'Uldaric Schomberg, qui au xvii^e enseigna les belles-lettres à Leipzig; de Saunderson et Henri Moyses, qui au xviii^e siècle professèrent en Angleterre avec tant de distinction; enfin, dans ces derniers temps, de Paingcon, qui, après avoir remporté tous les grands prix au concours général de Paris, a été chargé d'une classe de mathématiques au collège royal d'Angers. On pourrait ajouter bien des noms à cette nomenclature; il suffira pour s'en convaincre de parcourir la partie biographique dans les ouvrages qui traitent des aveugles¹.

¹ MM. Guillié, Rodenbach, Klein, etc.

On aurait dû remarquer aussi qu'il est ordinaire de trouver parmi les élèves les plus instruits des instituts d'aveugles, des répétiteurs fort habiles, et qui bien souvent avancent plus les progrès des enfants qu'on leur confie que ne feraient des clairvoyants, par cette raison sans doute qu'ils savent mieux s'y prendre pour présenter les divers objets des leçons comme il convient à des êtres qui leur ressemblent.

Je crois donc qu'il n'est aucune branche de l'enseignement que les aveugles ne puissent professer avec succès. Il est vrai que certains procédés et exercices, qui font partie de la méthode généralement employée par les maîtres, ne semblent guère à leur portée; par exemple, la correction des devoirs doit nécessairement leur être fort difficile; mais à cet égard on peut s'en reposer sur eux pour trouver d'ingénieux moyens qui remplaceront avec succès ceux que la cécité leur interdit.

Au surplus, la méthode ancienne d'enseignement est de toutes parts assaillie; il n'est assurément pas permis de dire encore quelle est celle qui doit la remplacer; mais, à coup sûr, il faudra qu'elle ait pour base l'adoption générale de ce principe, que dans l'enseignement le premier, le principal rôle, peut-être le seul, doit être rempli par l'intelligence de l'élève et que le maître n'est là que pour l'exciter, la mettre en jeu. Et il suffirait de l'admission d'un

tel principe pour amener une réforme du système d'instruction qui l'adapterait merveilleusement à la condition qui nous occupe. En attendant, il est à peine nécessaire d'ajouter que, pour faire de l'instruction une carrière ouverte aux aveugles, il faudrait la diriger d'après le plan ordinaire des études, tel quel, et les rendre aptes à soutenir des examens et à prendre les degrés universitaires, ce à quoi l'on n'a nullement songé jusqu'ici en France.

Ceux qui ne sembleraient pas susceptibles de parvenir aux premiers degrés du professorat pourraient faire d'excellents instituteurs primaires. Au moyen de quelques procédés particuliers et surtout de la méthode d'enseignement mutuel, ils seraient tout à fait propres à tenir des écoles du premier degré. A l'institution de Paris, ce sont des répétiteurs aveugles qui tiennent la classe des enfants clairvoyants, admis dans l'établissement pour faire des lectures aux aveugles, les guider quand ils sortent; ce sont eux qui leur apprennent la lecture, la grammaire, le calcul. Ils n'éprouveraient d'embarras à diriger une école ordinaire que pour l'écriture, mais une autre personne, ou le moniteur même, pourrait suppléer ici à l'incapacité du maître. Qu'on ne s'arrête pas surtout à la pensée qu'il serait impossible à un maître aveugle de maintenir l'ordre dans sa classe, d'empêcher les enfants de se livrer à la dissipation :

ce serait méconnaître la puissance que peut exercer cette volonté forte et cette organisation si subtile de l'aveugle sur les intelligences inférieures à la sienne. Il y aurait donc là sans aucun doute une carrière ouverte à ces jeunes gens et un moyen facile d'en employer un certain nombre. L'importance de ces vues sera mieux appréciée dans un moment où l'administration semble enfin reconnaître tous les funestes effets de l'ignorance parmi la population de nos campagnes.

Ce premier but de l'institution de Paris se trouvant ainsi déterminé, il est clair que son organisation devrait y être de tous points conforme. Les classes seraient plus nombreuses et des heures d'études et de lectures générales seraient sagement ménagées. Ce dernier emploi du temps surtout, qui est de la plus grande importance pour les progrès des élèves, devrait être régularisé. Ils seraient rangés en plusieurs divisions qui passeraient successivement par diverses séries de lectures, fixées d'avance et appropriées au degré d'instruction auquel ils seraient parvenus.

L'instruction étendue à tous les objets du haut enseignement universitaire réclamerait nécessairement de nouveaux secours : quatre professeurs, qui seraient en même temps maîtres de conférences, pourraient suffire. L'enseignement philosophique, littéraire et mathématique serait réparti entre eux.

L'instruction morale, adaptée spécialement à la situation des aveugles, devrait être confiée au chef même de l'établissement.

Une science presque inconnue en France, et qui forme en Allemagne une branche importante des connaissances humaines, la science de l'éducation, l'art pédagogique, comme on l'appelle dans ce pays, serait l'objet d'un cours spécial qui comprendrait les meilleures méthodes d'enseignement. Les élèves en acquerraient une connaissance plus approfondie par la pratique. Ils seraient tour à tour chargés d'exposer les procédés, et de faire la leçon sous les yeux du professeur. Ainsi se développerait en eux cette facilité d'élocution qui leur manque ordinairement avant l'âge adulte.

Indépendamment de ce cours, les élèves pourraient être conduits à ceux de nos écoles supérieures qui paraîtraient devoir être le complément de l'instruction reçue à l'intérieur. Ils se trouveraient mêlés de la sorte à cette jeunesse et prendraient part aux exercices et aux luttes académiques. Ils auraient alors des titres égaux à l'estime des hommes instruits et ne seraient plus écartés de la carrière de l'enseignement et d'autres situations sociales qui ne sont pas incompatibles avec leur état d'infirmité, par ce préjugé qu'ils n'ont reçu qu'une instruction spéciale et insuffisante. C'est au reste ce qui s'est toujours

passé en Angleterre, où l'on voit une succession presque constante d'aveugles admis à prendre rang parmi les dignitaires des illustres universités de Cambridge ou d'Oxford. Naguère encore, les journaux ont fait mention d'un jeune Hamilton, aveugle de naissance, qui, doué d'une mémoire prodigieuse, versé dans la connaissance des langues classiques, et dans toutes les branches de la littérature, a été, après des examens dans lesquels il a étonné les juges du concours, admis membre du collège de la Trinité d'Oxford.

L'établissement serait placé sous la haute direction d'un *conseil administratif et de perfectionnement*, dont les membres seraient plus spécialement choisis parmi les personnes vouées à la propagation et à l'amélioration de l'instruction générale, et animées de vues philanthropiques. Les membres de ce conseil formeraient un jury qui examinerait les élèves tous les trois mois, et d'après l'avis duquel ils recevraient une destination plus particulière, soit pour être envoyés aux concours universitaires, soit pour remplir des places d'instituteurs dans les écoles secondaires d'aveugles et autres.

Quatre années sembleraient pouvoir suffire pour ce nouveau cours d'études, complémentaire du précédent. En certains cas, l'administration pourrait le prolonger d'une ou de deux années.

Une partie essentielle des attributions de cet établissement consisterait dans l'essai et l'application de tous les procédés spéciaux imaginés pour initier les aveugles à telle ou telle branche de nos connaissances. C'est de là qu'après avoir été sagement expérimentés, ils passeraient dans les écoles inférieures. Ces expériences se feraient sous les yeux mêmes des membres du conseil de perfectionnement. Je n'insiste pas sur ce point dont il sera facile de comprendre l'intérêt. Il est difficile, si rien n'existe de pareil, qu'un établissement ne soit pas livré à la routine et ne reste par stationnaire. Dans ce même but, l'institution serait soigneusement tenue en rapport avec les établissements étrangers, afin de pouvoir adopter successivement les innovations utiles qui auraient été tentées et appliquées ailleurs; dans l'état actuel, il n'existe aucunes relations entre ces établissements, et l'on n'en a d'autres nouvelles que par quelques étrangers curieux qui, en ayant visité plusieurs, indiquent au hasard certains résultats dont ils ont été plus particulièrement frappés. On sent combien il y aurait quelquefois à gagner par des communications régulières et complètes. Il est clair que dans nos vues ce serait un échange perpétuel de notions et de procédés nouveaux qui tournerait à l'avantage des aveugles de tous les pays, et avancerait singulièrement leur instruction.

Dans l'établissement seraient aussi composés et imprimés, soit d'après le système d'écriture en points, soit d'après le système ordinaire, les livres nécessaires à l'instruction.

L'institution de Paris, ainsi organisée, serait sur-le-champ placée à la tête de tous les établissements qui existent en Europe, et elle ouvrirait un nouvel avenir aux aveugles. On comprendra facilement que plusieurs élèves trouveraient ultérieurement place dans la maison même, soit comme répétiteurs, soit comme maîtres de conférences. Il est clair qu'à mérite égal, ils devraient toujours être préférés.

Indépendamment des places qu'assurerait aux aveugles les plus instruits et les mieux préparés aux fonctions de l'enseignement, soit à l'institution de Paris, soit dans les écoles secondaires, soit dans les établissements universitaires ou libres, cette instruction supérieure, elle les rendrait encore aptes à d'autres carrières dans lesquelles, je le répète, une prévention dès longtemps accréditée, parmi nous surtout, plutôt qu'un obstacle réel, les empêche d'entrer. En effet, l'expérience a prouvé qu'il n'est guère de profession à laquelle, dans un temps ou dans un autre, quelque aveugle ne soit parvenu. Ce qui suffit pour démontrer que presque aucune n'est matériellement inaccessible à cette classe d'êtres. C'est ainsi par exemple qu'on voit dans l'au-

tre siècle, en Belgique, un Nicolas Baenon, aveugle-né, descendant de l'illustre chancelier, devenir docteur en droit et plaider avec succès devant le conseil de Brabant; à la même époque, l'Allemand Jean Hansen, devenu aveugle fort jeune, exerçait avec distinction les fonctions de ministre évangélique; j'ai parlé de l'ingénieur de Manchester, on pourrait ajouter encore à cette nomenclature; mais en voilà suffisamment pour faire comprendre que la plus grande partie des occupations où préside l'intelligence ne sont pas nécessairement défendues aux aveugles, que leur infirmité n'est nullement un obstacle insurmontable à ce qu'ils puissent en pratiquer les devoirs, et que par conséquent il ne faut, pour les replacer dans tous leurs droits sous ce rapport, que leur ouvrir l'établissement dont je propose la création.

La musique formerait, comme il a été dit, une seconde section de l'établissement. La théorie du chant et de la composition devrait y être enseignée dans le plus grand développement. L'instrumentation y serait plus habituellement bornée au piano par lequel les élèves seraient rendus aptes à devenir organistes. Quelques jeunes gens appartenant à l'institut actuel ont essayé de pénétrer dans cette carrière qui pourrait devenir pour plusieurs une si importante ressource; mais par les mêmes raisons qui les ont

arrêtés jusque-là en tout, ils n'ont pu parvenir qu'à des buffets d'un ordre inférieur, c'est-à-dire à des places qui leur donnent à peine l'existence. Dans les Pays-Bas et en Allemagne, au contraire, où les buffets leur sont souvent réservés, on est arrivé à ce point qu'on compte déjà plusieurs aveugles parmi les organistes les plus distingués; on doit comprendre sans plus de détails qu'il faudrait que tout fût combiné dans cette partie de l'établissement pour en faire une véritable école d'orgue et de musique religieuse, où l'on serait sûr de trouver d'habiles artistes et où l'on s'habituerait graduellement à en venir chercher de préférence¹. L'institution actuelle subirait en ce sens une salutaire réforme. L'orchestre n'y tiendrait plus une place aussi importante; on ne s'attacherait plus à le maintenir aussi complet, au détriment des études qu'entraîne le travail opiniâtre des instruments, et de la santé des élèves à la constitution desquels plusieurs de ces

¹ Tout récemment, un ancien élève de l'institution, M. Montal, en réduisant en principes et en fondant sur des bases rigoureuses l'art d'accorder les pianos, a ouvert à ses frères d'infortune une nouvelle branche d'industrie qui peut être pour eux d'un grand intérêt. Devenu lui-même un de nos meilleurs accordeurs, M. Montal s'est créé en peu d'années une honorable existence. Le traité dans lequel il a exposé sa méthode (in-8°, 1836) atteste des recherches étendues et une connaissance approfondie de toutes les parties de l'art musical.

instruments, ceux à vent surtout, sont si nuisibles. Ce changement, dès longtemps réclamé par plusieurs personnes sensées, sera, je le sais, combattu par certains aveugles eux-mêmes; mais on peut n'être pas parfaitement éclairé sur ses véritables intérêts; et si ces jeunes gens réfléchissaient que leurs efforts pour arriver à la pratique d'un instrument n'ont souvent d'autre résultat que de leur offrir la ressource de jouer pour les passants dans les carrefours ou de prendre place parmi les musiciens de quelque un de ces lieux publics où leurs mœurs sont exposées à une contagion funeste, ils reconnaîtraient assurément combien est vicieuse dans le fait, pour le plus grand nombre, cette direction imprimée à l'établissement qui les reçoit, combien elle doit contribuer indirectement à maintenir la classe des aveugles dans un état de misère et de dégradation.

Les établissements dont je viens d'offrir l'ensemble présenteraient les moyens d'instruire suivant leurs conditions respectives tous les enfants aveugles; d'autres dont je vais parler maintenant ouvriraient une direction nouvelle à ceux qui ne seraient pas appelés à suivre avec succès les carrières qui ont été indiquées.

CHAPITRE VI.

MAISONS DE TRAVAIL.

Arts mécaniques. — Kidd et Kennedy. — Instruction industrielle. — Vues générales. — Tricot. — Filet. — Couture. — Tissage. — Vannerie. — Sparterie. — Art du tourneur. — Corderie. — Art du cordonnier. — Hospice des Quinze-Vingts. — Maisons de travail. — Conclusion.

Parmi les aveugles comme parmi nous, il y a inégalité dans l'aptitude intellectuelle; chez quelques sujets, comme je l'ai déjà fait remarquer, les facultés mentales reçoivent un étonnant développement; chez les autres elles restent dans un état d'engourdissement, elles sont nulles et il n'y a presque rien à retirer des efforts faits pour cultiver l'esprit. Quand il en est ainsi, il faut avoir recours aux travaux manuels; à quoi bon, en effet, retenir dans des classes des enfants que la nature a destinés évidemment à un atelier; ils y languiraient inutilement, recevant des leçons sans les comprendre, et y tenant la place que d'autres occuperaient avec plus de fruit; rien assurément ne saurait être plus mal entendu. Telle est aussi la raison qui doit faire entrer

l'instruction technologique dans tout bon système d'éducation affecté à cette classe d'êtres; le principe fondamental ici, c'est qu'après avoir reconnu par quelques années d'expériences suivies et variées que ces enfants n'ont aucune aptitude intellectuelle, après avoir pris tous les moyens pour leur communiquer tout au moins les premiers degrés de l'instruction, surtout pour leur inculquer des principes de saine morale et le sentiment de leurs devoirs, au lieu de perdre son temps à en faire des savants, on doit tâcher d'en faire d'habiles et honnêtes ouvriers.

Les dispositions des aveugles pour les arts mécaniques sont quelquefois portées à un degré, qui surprend. On peut en citer des traits bien remarquables; un recueil anglais¹ fait mention d'un nommé Kidd, fils d'un marin, et né à Greenock vers 1775; devenu aveugle à l'âge de quatre ans, il s'exerçait dès l'enfance à tailler toute sorte de figures avec un couteau; plus tard il construisit le modèle complet d'un vaisseau de 74, de six pieds de long sur quatre pieds de quille. Il n'y avait que les peintures qui ne fussent pas de la main de Kidd, dont cette œuvre de patience avait absorbé huit années consécutives. Il fit successivement quatre modèles semblables.

¹ *Glasgow mec. magazine.*

L'histoire de William Kennedy, du comté d'Armagh en Irlande, naïvement contée par lui-même, offre un plus frappant exemple encore de ce genre d'aptitude. « Je naquis, dit-il, en 1776, et perdis la vue à l'âge de quatre ans; ne pouvant me livrer à la plupart des amusements de l'enfance, je cherchai une distraction dans la mécanique; toutes mes idées se concentrèrent vers ce but, et bientôt ce fut moi qui fabriquai les jouets des enfants du voisinage; mais en grandissant, je sentis la nécessité d'adopter une profession qui me rendit indépendant, et j'étudiai la musique. A treize ans, je fus envoyé à la ville d'Armagh où j'appris le violon. Là, le hasard m'ayant fait loger chez un tapissier, je voulus connaître cette profession, et de retour dans mon village, un peu plus d'un an après, je m'appliquai à fabriquer diverses espèces de meubles; cependant, continuant toujours à m'occuper de musique, j'achetai quelques vieilles cornemuses irlandaises, dans la vue de les accorder et de les perfectionner. Après beaucoup de peine, je parvins à en découvrir le mécanisme, et en neuf mois je confectionnai une nouvelle espèce de cornemuse qui réussit parfaitement. Alors j'eus en tête d'étudier l'horlogerie, et ayant découvert un horloger qui désirait apprendre à jouer de la cornemuse, nous fîmes échange de nos connaissances. A dater de cette époque, je tâchai d'ap-

profondir davantage les différents objets auxquels je m'étais appliqué, et m'étant marié en 1793, je suis parvenu à soutenir ma famille par mon industrie, tour à tour fabriquant des instruments de musique, à vent et à cordes, des pendules ordinaires et musicales, quelques meubles et métiers de manufacture, surtout mes bonnes cornemuses irlandaises, dont trente seulement ont été exécutées depuis huit ans pour la petite ville que j'habite ¹. »

Ainsi voilà un enfant aveugle qui se fait successivement tapissier, facteur, horloger, mécanicien ! Voyez-vous ses doigts s'attachant à saisir, au travers des ombres épaisses qui l'entourent, les procédés de ces travaux divers, si pénibles, si compliqués pour les nôtres, quoique la lumière les dirige ! Quel exemple de ce zèle laborieux et patient qui triomphe à la longue de toutes les difficultés !

On a essayé d'apprendre aux aveugles la plus grande partie de ces divers emplois de l'activité humaine qui constituent l'industrie, et il est arrivé presque toujours, soit patience de la part des maîtres, soit aptitude spéciale de la part des élèves, que ces essais ont réussi ; mais ce n'est point là qu'est la difficulté ni le mérite : il ne s'agit pas de faire faire des tours de force aux aveugles ; il importe fort peu d'ex citer la surprise et l'admiration de ceux qui les voient

¹ Percy's *Anecdotes*.

travailler ; l'essentiel est qu'ils ne consacrent leur temps et leurs forces qu'à des travaux qui puissent leur être véritablement utiles, c'est-à-dire qu'il soit facile d'exécuter avec de faibles secours, et dont le salaire soit, sinon égal à la journée entière d'ouvrier, ce à quoi l'aveugle arrivera toujours difficilement, du moins qui en approche le plus près possible. Tel est le but qu'on n'aurait jamais dû perdre de vue, mais dont on s'est assez peu inquiété jusqu'ici. Il est tel établissement où l'on voit plusieurs espèces de métiers choisis au hasard, appliqués à la fois, souvent par les mêmes sujets. Ne pensez pas qu'on s'occupe le moins du monde de la valeur réelle des ces produits et du fruit que les aveugles pourront retirer un jour de cette industrie. Les articles sont taxés à un prix tout à fait arbitraire et très-élevé, de manière qu'ils ne peuvent être acquis que par des étrangers qui veulent conserver quelque souvenir de leur visite ou laisser quelque trace de leur passage dans l'établissement. Il est assurément impossible de faire de l'industrie d'une manière moins intelligente, et c'est dès lors pour ces jeunes gens un apprentissage la plupart du temps sans objet, qui dure beaucoup trop, coûte fort cher, et nuit au véritable objet pour lequel a été fondé l'établissement qui leur est ouvert, à savoir l'éducation et l'instruction ; car tel est en effet, on ne doit pas le perdre de vue, le véritable but

d'une institution d'aveugles. Il s'agit bien moins ici d'initier ces enfants à la pratique de quelque métier, ce qui pourrait se faire partout ailleurs, en peu de temps et à moins de frais, que de les instruire, de former leur moral, de développer leur intelligence, enfin de les tirer autant que possible de cette situation misérable où ils languiraient tristement, toute leur vie, dans les doubles ténèbres auxquelles ils se trouveraient condamnés.

L'industrie se fait actuellement à la course, s'il est permis de s'exprimer ainsi. De pays à pays, souvent de ville à ville, c'est à qui arrivera le plus vite à la production, c'est-à-dire, en définitive, à qui donnera le produit à meilleur marché. Telle est la conséquence de l'emploi des machines perfectionnées, emploi qui prendra de jour en jour plus d'extension, à mesure que tomberont les barrières commerciales qui séparent encore les consommateurs de toutes les nations. En présence de ce mouvement industriel, il est clair qu'une règle à observer soigneusement, à l'égard des aveugles, c'est de ne choisir pour eux que les métiers dans la pratique desquels la mécanique ne devient pas une rivale nécessairement victorieuse; sans quoi, vous leur donnerez un jouet, un passe-temps, plutôt qu'une occupation véritable; tôt ou tard il leur faudra y renoncer, et ils seront alors sans ressources.

Il est encore quelques observations générales dont il est essentiel de tenir compte dans le choix des métiers à donner aux aveugles : il faut d'abord préférer toujours ceux où ils peuvent presque rivaliser de vitesse avec les clairvoyants ; ensuite ceux où ils peuvent se passer de l'aide d'un voyant dans le montage des machines, la mise en œuvre et le choix des matières premières ; enfin ceux qui s'adaptent le mieux aux goûts et aux usages des pays qu'ils doivent ultérieurement habiter.

Entrons maintenant dans quelques détails sur ce point si intéressant de la question.

L'initiation des aveugles aux arts mécaniques offre souvent de grandes difficultés. C'est ce qu'on reconnaîtra sans peine si l'on réfléchit comment se fait, dans la plupart des cas, l'éducation industrielle des personnes qui jouissent de la vue. Elles voient opérer et saisissent sur-le-champ l'ensemble du travail ; puis elles en apprennent successivement les procédés de la même manière : presque tout est routine dans une telle marche. Pour l'aveugle qui ne peut voir l'ensemble, ni démêler tout d'un coup les détails, il faut que chaque procédé soit distinct, qu'il puisse le saisir et le comprendre séparément, qu'il marche ainsi synthétiquement, recomposant les éléments d'une analyse qui a été faite par le maître ; autre difficulté, ce maître qui est la plupart

du temps sans culture et qui a appris son art machinalement, est peu en état de faire cette analyse, de choisir et de graduer les éléments du travail qu'il veut enseigner à l'aveugle. Ne doutons pas que ce ne soit souvent une cause du peu de succès qu'on obtient dans cette partie de l'instruction.

Un point qu'on ne saurait donc trop recommander dans l'instruction technologique des aveugles, c'est de commencer par établir un ordre distinct et méthodique dans les procédés du travail qu'on veut leur enseigner, et de les faire connaître successivement; ce qui n'exclut pourtant pas l'idée générale qu'ils doivent prendre, autant que possible, de l'ensemble, au moyen du toucher. Observons encore qu'il faut, dans l'exécution, ne guider que rarement la main de l'élève, et plutôt la laisser agir en toute liberté en s'attachant simplement à ce qu'il ne prenne pas de mauvaises habitudes qui deviendraient ensuite très-difficiles à détruire. Les explications verbales doivent aussi être données à mesure qu'il exécute. Il faut qu'elles soient succinctes et propres surtout à donner à l'élève l'intelligence entière de ce qu'il fait, à l'empêcher de passer trop vite d'une partie du travail à une autre, ce à quoi il est en général très-porté et ce qui pourrait, comme on doit le voir par les considérations ci-dessus, l'empêcher de réussir.

Quant aux outils ou instruments dont il peut avoir à se servir dans la pratique des divers métiers, remarquons en général que l'aveugle, ayant presque toujours besoin qu'une main suive l'autre dans l'opération, ils doivent être disposés dans ce but, c'est-à-dire recourbés au lieu d'être droits, marqués d'un signe au côté non tranchant afin qu'il ne se blesse pas, etc. Il est inutile d'ajouter que le plus grand ordre doit toujours régner dans l'atelier d'un aveugle, et que chaque objet doit toujours s'y trouver à sa place propre et dans la position la plus convenable pour qu'il puisse le saisir sans rien briser ni déranger.

Parmi les travaux qui exigent des outils ou instruments quelconques, le *tricot* se présente en première ligne. C'est le travail par lequel on commence à donner aux doigts de l'aveugle une dextérité convenable. S'il lui est bien enseigné, il peut y parvenir à une vitesse égale à celle des voyants. Malheureusement ce genre d'occupation est peu productif. On a calculé que, dans la plupart des contrées d'Allemagne, le produit d'une semaine dans ce genre de travail ne pouvait guère dépasser 1 gulden (2 fr. 60 cent.), c'est-à-dire 35 thaler (135 fr.) par an. En Angleterre, où presque tous les genres de tricot s'effectuent au métier, cette industrie serait nulle. Il en est de même dans plusieurs provinces de

France. Toutefois, dans quelques-unes encore, surtout celles du midi et de l'ouest, où l'industrie est peu développée, le tricot des gilets, jupons, etc., peut offrir une ressource suffisante, surtout aux femmes.

Le *filet* de toute espèce est aussi un travail fort bien adapté à la condition des aveugles ; ils peuvent en varier la forme et la maille. Plus l'ouvrage est grossier et plus ils y deviendront expéditifs. Ce sera dès lors pour eux une ressource aussi avantageuse que pour les clairvoyants. On sait que dans nos départements un grand nombre d'individus appartenant à la classe agricole consacrent à faire des filets de divers genres les journées d'hiver où il n'y a rien à faire aux champs. Un aveugle pourrait partager avantageusement ce genre d'occupation. Observons en général qu'il est bon de l'instruire dans plusieurs travaux, parce qu'il ne pourrait pas toujours trouver de l'occupation ni se défaire de ce qu'il aurait produit s'il ne connaissait qu'un genre d'industrie. Il faut qu'il puisse remplacer, suivant les saisons et les besoins du lieu où il travaille, un genre d'occupation par un autre.

A Édimbourg, les filets de chasse, de pêche, etc., sont au premier rang parmi les travaux auxquels les aveugles de l'établissement sont consacrés.

Le *filage* au rouet ou au fuseau convient surtout

aux femmes et n'offre que peu de ressources , à moins que le produit ne doive être mis en œuvre dans l'établissement même où il est obtenu; c'est ce qui a lieu dans l'établissement de Londres. Un travail qui s'effectue par le même procédé peut devenir avantageux : c'est la fabrication des diverses sortes de *cordonnets*, dont l'emploi est si fréquent dans la confection de la plupart des vêtements de l'un et de l'autre sexe.

L'*empaillage* des chaises est un état tout à fait à la portée des aveugles de l'un et de l'autre sexe; le travail en est peu lucratif, cependant comme ils peuvent arriver presque au même degré de vitesse que les voyants, ce sera pour eux une importante ressource.

On croirait au premier abord que la *couture* devrait être un travail inaccessible aux aveugles. Il n'en est rien pourtant, et l'expérience prouve qu'ils peuvent fort bien arriver à coudre régulièrement et dans les divers points, pourvu que les ouvrages ne soient pas trop délicats. On enseigne ce genre d'occupation dans la plupart des instituts d'Allemagne, et plusieurs jeunes filles aveugles deviennent ainsi capables d'ourler le linge, de raccommoder les habits, de poser des boutons, etc. Quelques procédés ingénieux y sont en usage pour habituer les jeunes ouvrières à enfiler leur aiguille, à assujettir leur ouvrage afin d'aller droit, etc.

Il est difficile que les travaux de *tissage* puissent être, généralement parlant, une ressource réelle pour les aveugles. Tout au plus le métier de tisserand pourrait-il être exercé sans trop de désavantage par quelque aveugle qui, retiré dans sa famille en une province reculée, aurait sous la main la matière première et la mettrait lui-même en œuvre. On sait que c'est ce que font dans nos campagnes un certain nombre d'individus de la classe agricole. Là le produit pour l'ouvrier est environ de quatre à six sous par aune. On voit que l'aveugle pourrait ainsi arriver à une journée moyenne de quinze sous. Mais il faudrait, comme il a été dit plus haut, qu'il eût un autre genre d'industrie, parce qu'il n'aurait pas toujours de la toile à faire.

La principale difficulté dans ce genre de fabrication consiste à rattacher les fils qui se cassent. Tous les aveugles ne parviennent pas à pouvoir le faire eux-mêmes avec promptitude; et l'on conçoit que, s'il leur fallait l'assistance d'un enfant voyant, les avantages du travail seraient sur-le-champ considérablement diminués. Il arrive fréquemment aussi que la navette, s'échappant des mains de l'ouvrier et s'égarant dans la trame ou tombant par terre, devient difficile à retrouver pour un aveugle. Un métier construit à Vienne obvie à cet inconvénient en emboîtant la navette de manière à ce qu'elle reste tou-

jours sous la main de l'ouvrier, et met ainsi l'aveugle à même de pouvoir fabriquer des étoffes de toutes largeurs. Il serait facile de faire construire de nouveaux métiers sur ce modèle. Il pourrait en être de même à l'égard d'un métier beaucoup plus simple également construit à Vienne pour la fabrication des *rubans de fil, de laine, etc.*, et de la *frange*, fabrication qui peut offrir plus d'avantages que celle de la toile. Ce métier est portatif et d'un véritable intérêt pour les aveugles.

Parmi les travaux appropriés à la condition des aveugles, nuls peut-être ne peuvent leur devenir plus avantageux que ceux de *vannerie*. Ils sont aptes à en exécuter tous les articles les plus variés et à leur donner toutes les formes. Ces articles sont fréquemment demandés et d'un débit facile. Ce genre d'industrie, trop négligé à l'institution de Paris, forme au contraire un des objets principaux de travail dans les établissements d'Angleterre et d'Allemagne. Il est inutile de faire remarquer que les aveugles peuvent également *tresser* l'osier, les pailles de riz et de seigle, le jonc, etc. En général ils réussissent toujours lorsqu'il s'agit de *natter* ou *tresser*, quelle que soit la matière première. Ainsi ils peuvent exécuter des ouvrages en cheveux ou en crins, des grillages en fil de fer, des cages, etc.

La *sparterie* offre aussi des travaux que l'aveugle

peut fort bien exécuter; mais les articles en sont d'un débit moins facile que les précédents. Ils conviennent peu surtout aux aveugles qui habitent loin des villes où ils sont presque exclusivement consommés.

Le *cartonnage* peut être par divers procédés rendu praticable aux aveugles. Mais en général il offre peu d'avantages, à cause du bas prix auquel une grande concurrence met, en France surtout, la plupart des articles de ce genre. C'est ce qui fait que ce genre d'occupation peut être considéré comme plus convenable aux aveugles jouissant d'une certaine aisance, et qui veulent simplement occuper leur temps par un travail à la fois agréable et utile.

La *briqueterie* et même la *poterie grossière* peuvent être exécutées par des aveugles; toutefois, le salaire de ces sortes de travaux est en général trop peu élevé pour qu'ils puissent s'y livrer avec beaucoup d'avantage.

L'art du *tourneur* n'a non plus, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'ouvrages trop délicats, rien qui ne soit à la portée des aveugles. La préparation des pièces de bois qui doivent être appliquées au tour offre seule des difficultés, et doit en général être faite par un voyant. Ajoutons que tous les aveugles ne réussiraient pas dans ce genre de travail, qui exige une dextérité naturelle toute spéciale; la même obser-

vation s'applique à la *menuiserie*. L'usage d'une foule d'outils tranchants rend cet art difficilement accessible aux aveugles. Toutefois, l'expérience a prouvé qu'ils peuvent arriver à en exécuter d'une manière très-satisfaisante la plupart des articles. On voit dès lors qu'un aveugle pourrait ainsi gagner sa journée chez un maître qui aurait simplement la bonne volonté de ne lui confier que les pièces qu'il pourrait exécuter sans risque de blessure pour lui ou de dommage pour la besogne.

La *corderie* peut, dans certaines localités, devenir très-avantageuse. Elle n'a pas de procédés qui ne soient praticables pour des aveugles : ici ils font vite et bien.

La fabrication de la *sangle* pour lits, harnachements, etc., devient quelquefois très-lucrative. Ce genre de travail est surtout adopté dans les établissements d'Allemagne. On a calculé à Berlin qu'un aveugle, s'il avait toujours du travail, pourrait facilement ainsi gagner chaque jour, l'un dans l'autre, jusqu'à cinq francs de notre monnaie. L'introduction du métier spécial qui est adapté à cette fabrication la rendrait accessible aux aveugles de la France, où la pratique n'en serait pas moins avantageuse que chez l'étranger.

L'art du *cordonnier* enfin, bien qu'il offre des difficultés, n'est pas néanmoins, l'expérience faite

en Allemagne l'a prouvé, inaccessible aux aveugles. Au moyen de quelques précautions dans la coupe de la semelle, afin que l'empaigne ne soit pas endommagée, l'aveugle parvient à exécuter en entier cet article d'un besoin général, et qui peut partout lui offrir un moyen de gagner tout au moins sa subsistance.

Telles sont les principales considérations que présente l'application des aveugles-nés aux diverses occupations mécaniques. Ces occupations, ils peuvent souvent les exercer, comme on vient de le voir, isolés et retirés au sein de leurs familles; mais ces cas sont exceptionnels et l'avantage de leur réunion sur certains points et dans un même local ne saurait être contesté. C'est ce qu'il est facile de démontrer.

Il est d'abord évident que l'aveugle, rendu à sa famille indigente avec un métier, se trouve dans une position bien plus défavorable qu'un clairvoyant pour l'exercer. Il a en effet beaucoup moins de facilités pour trouver constamment du travail, se procurer les matériaux nécessaires, faire réparer et entretenir les instruments dont il se sert, etc. En outre, s'il a, comme c'est l'ordinaire, besoin d'être aidé en quelques points, il est facile de comprendre qu'une personne sera nécessaire pour lui tout seul quand il est isolé, tandis qu'elle pourra suffire pour

un grand nombre réunis, et de là une augmentation assez considérable dans la main-d'œuvre. Mais il y a des considérations d'une autre nature à faire valoir contre l'état d'isolement des aveugles en général, au sein de la société.

En effet, séparés de nous par tant de points, ils éprouvent fréquemment le besoin de se trouver en relation avec des êtres placés dans la même situation qu'eux, ayant les mêmes idées, les mêmes habitudes, et dont ils n'aient pas à se défier; car, ainsi qu'il a été dit plus haut, exposés à être fréquemment trompés par les hommes qui les entourent, ils sont habituellement en proie dans la société à un sentiment d'inquiétude et de soupçon incompatible avec une existence heureuse. Ces divers motifs, dont les développements se présenteront d'eux-mêmes à la pensée du lecteur, nous amènent à conclure qu'après avoir donné aux aveugles pauvres et destinés à rester dans la condition ouvrière, des moyens d'exercer une industrie, le bienfait ne serait pas complet si on ne leur offrait des établissements où il leur fût loisible de l'exercer en commun.

L'établissement des Quinze-Vingts, fondation charitable qui, entre tant d'autres grandes choses, honore la mémoire de son royal fondateur, semblait avoir été jusqu'à un certain point conçu dans ce but; s'il ne l'a jamais qu'en partie rempli, la faute en est

à cette persuasion où l'on a été jusqu'à notre époque que les aveugles pauvres ne sont généralement propres qu'à mendier. Personne n'a songé à en faire autre chose qu'un hospice, c'est-à-dire un asile où sont reçus des aveugles appartenant à des catégories très-tranchées, où sont indistinctement associés à eux qui sont valides et aptes au travail, ceux qu'une circonstance quelconque en rend incapables. Or, c'est de cette confusion que naît tout le mal. Voilà pourquoi, à diverses reprises et toujours infructueusement, des ateliers ont été établis aux Quinze-Vingts. L'oisiveté des uns a toujours été un exemple funeste pour les autres, et cet état de choses a contribué à accréditer de plus en plus le préjugé que les aveugles ne peuvent tirer aucun produit réel du travail de leurs bras. Si l'on voulait considérer en outre l'influence morale d'un tel établissement, avec ses idées et ses mœurs d'hospice, sur la classe entière des aveugles qui l'envisage toujours comme son port de salut ici-bas, on arriverait à des conclusions plus graves et l'on verrait que dans l'état actuel il lui fait probablement plus de mal que ne lui fait de bien la répartition de son revenu annuel, si considérable (environ 350,000 fr.).

Pour en tirer un meilleur parti, il faudrait, en ramenant l'établissement aux simples proportions d'un hospice destiné aux aveugles infirmes et in-

capables de travail, fonder avec une partie de ses ressources une véritable maison de travail, conçue d'après les bases ci-dessus exposées, et ouverte aux aveugles susceptibles d'exercer une industrie. Des aveugles-nés sortis des institutions en formeraient le noyau principal; d'autres y seraient adjoints. L'expérience a prouvé qu'un ouvrier devenu aveugle est en général obligé de renoncer au métier qu'il exerçait auparavant; mais rien n'empêche qu'il n'en exerce un autre adapté à cette condition nouvelle. C'est ce que prouve l'exemple des institutions étrangères où, comme on l'a vu, sont admis avec succès des sujets de vingt-cinq, trente ans et au-dessus; l'établissement fondé à Königsberg par le général Bulow, *exclusivement en faveur de soldats* devenus aveugles par suite d'une ophthalmie, est un fait plus concluant encore. En 1830, 163 jeunes gens entièrement aveugles, et 193 à peu près aveugles, en tout 356 individus, étaient sortis successivement de cet établissement intéressant, où on les garde jusqu'à ce qu'ils aient appris un état avec lequel il leur soit possible de gagner leur vie.

La maison de travail qui serait ainsi formée, de même que tous les établissements indépendants des Quinze-Vingts qui recevraient une destination conforme, devrait être divisée en ateliers des diverses professions qui peuvent être exploitées avec

avantage par les aveugles. Ces professions seraient adoptées après mûr examen par un conseil supérieur, composé de ces citoyens honorables, dignes émules des Larocheaucould-Liancourt, des Ternaux, des Lasteyrie, etc., qui unissent le zèle pour le bien à des lumières spéciales en industrie. Une portion du local serait disposée de manière à pouvoir recevoir à demeure seulement les individus non mariés, car pour les autres, ils se sont créé en se mariant une nouvelle famille, et leur place n'est plus dans l'asile public, si ce n'est pour y venir travailler et gagner leur journée comme un ouvrier ordinaire le fait dans sa fabrique.

Je n'entre pas dans le détail des règles qui devraient être adoptées pour l'intérieur de ces établissements. Elles sont celles qui ont été dès longtemps appliquées à d'autres établissements conformes, et dès lors suffisamment connues.

Telle est la simple organisation que je propose pour l'amélioration du sort des aveugles en France. Il est évident qu'on obtiendrait de son adoption ce résultat désirable, que tous ces infortunés seraient

avec le temps mis à l'abri de l'abandon et de la misère; tous, en effet, recevraient *le bienfait de l'instruction et des moyens de travail*; un plus grand nombre seraient mis à même d'arriver à une situation honorable dans le monde, à la fortune, à la réputation.

Ce serait une grande erreur de croire que l'accomplissement de ces vues entraînerait de très-grands frais. *L'institution de Paris*, où le nombre des élèves se trouverait nécessairement réduit dans la forme nouvelle qui lui serait donnée, n'exigerait, selon toute apparence, aucun accroissement de revenu; quelques *institutions* secondaires, placés dans les départements, ne demanderaient qu'une faible allocation si elles étaient sagement organisées et placées sous la surveillance directe des administrations municipales. Quant aux *maisons de travail*, toutes les fois qu'un esprit d'ordre, une volonté capable y présideront, le produit des ateliers suffira, à peu de chose près, pour subvenir aux frais d'entretien. Au surplus, quand même ce plan ne pourrait être accompli sur-le-champ dans toute son extension, ce ne serait assurément pas une raison pour le reléguer parmi les utopies irréalisables. La transformation de l'institution des jeunes aveugles de Paris d'après les bases indiquées, la création dans un de nos départements d'une seule *institution secondaire*

et dans un autre d'une seule *maison de travail*, annexe des Quinze-Vingts, peuvent être opérées moyennant une somme fort modique ; et quel immense bienfait ne serait-ce pas là déjà pour les aveugles !

J'appelle sur ces vues d'organisation l'attention de tous les amis du bien public ; il s'agit de quelques milliers d'individus qui seraient ainsi arrachés à l'infortune et à la dégradation, rendus à la société qu'ils honorerait par leurs talents et leur haute moralité ; la nature en a fait de misérables infirmes ; la société en ferait des citoyens utiles : heureuse et frappante métamorphose dont il appartient sans doute à notre patrie, qui l'a commencée dans l'autre siècle, d'offrir dans celui-ci la complète réalisation !

Puissent les considérations diverses que j'ai présentées dans cet écrit frapper l'administration ou plutôt susciter d'abord en faveur d'une grande infortune ce vœu public dont l'élan imprime de notre temps au pouvoir une irrésistible impulsion ! Puisse-t-il en résulter une amélioration réelle et complète dans le sort de cette classe d'êtres ! Tous ceux qui croient qu'un peu de bien doit marquer notre rapide passage sur la terre comprendront sans peine que l'espérance de voir cette amélio-

ration réalisée, et la pensée d'avoir pu contribuer à hâter un tel résultat, forment la plus douce récompense que j'attende des réflexions et des travaux dont les aveugles ont été pour moi l'objet.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉTAT PHYSIQUE, MORAL ET INTELLECTUEL.

CHAPITRE I. — CONSTITUTION PHYSIQUE.

	Pages
État d'inactivité. — Affections pulmonaires et serofuleuses. — Gymnastique spéciale. — Maladies nerveuses. — L'aveugle buveur d'eau	1 — 13

CHAPITRE II. — ÉTAT MORAL.

Concentration. — Mode de la sensibilité. — Pudeur. — Qualités et défauts du caractère. — Défiance. — Somme de bonheur	14 — 32
---	---------

CHAPITRE III. — FACULTÉS INTELLECTUELLES.

Force de l'attention. — Entendement supérieur. — Inégalité entre les deux sexes. — M ^{lle} Sophie Osmont. — Rareté de la folie. — Abstraction. — Analyse. — Mémoire. — Objection au <i>sensualisme</i>	33 — 49
---	---------

CHAPITRE IV. — FORMATION DES IDÉES.

Théorie des sens. — Sentiment de la lumière. — Idées sur les couleurs. — Le P. Castel. — Langue propre des aveugles-nés. — Imagination. — Génie. — Esprit. — Le docteur Blacklock et l'aveugle du Puiseaux. — Songes	50 — 68
--	---------

CHAPITRE V. — LE TACT, L'OÛIE ET L'ODORAT.

Pages

Importance de l'ouïe. — Mémoire des sons. — Perception des nuances de la voix. — M ^{lle} de Salignac. — Goût pour la musique. — La jeune fille sourde-muette et aveugle. — Deux questions. — M. Rodenbach et M. Berthier.....	69 — 88
--	---------

SECONDE PARTIE.

SYSTÈME SPÉCIAL D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION DES AVEUGLES-NÉS; PLAN POUR L'AMÉLIORATION DE LEUR CONDITION SOCIALE.

CHAPITRE I. — ÉDUCATION PHYSIQUE.

Pages

Abus de la tendresse maternelle. — Aptitude des organes. — Aveugle : valet de ferme ; guide dans les montagnes ; constructeur de chemins. — Cours de <i>tactilité</i>	89 — 102
---	----------

CHAPITRE II. — INSTRUCTION SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE.

Goût pour l'étude. — Relief, base de l'instruction. — Valentin Haüy. — Lecture. — Confection des livres. — Langues. — Grammaire générale. — Littérature. — Géographie. — Confection des cartes. — Mathématiques. — Saunderson. — Calculs de tête.....	103 — 128
---	-----------

CHAPITRE III. — INSTRUCTION DANS LES ARTS.

Écriture. — Diverses méthodes. — Écriture en points de M. Barbier. — Musique. — Systèmes de notation. — Le concerto en chapelet. — Aveugle-né statuaire.....	129 — 143
--	-----------

CHAPITRE IV. — ÉTABLISSEMENTS SPÉCIAUX.

Pages

Vues générales. — Statistique de la cécité. — M. Julius. — Institution royale de Paris. — Établissements étrangers. — Allemagne. — MM. Zeune et Klein. — Suisse. — Danemark. — Belgique. — Angleterre. — États-Unis. — M. Howe. 144 — 174

CHAPITRE V. — NOUVEAU PLAN. — INSTITUTIONS.

Institutions secondaires. — Organisation. — Patronage pour les élèves. — Institution supérieure. — Carrière de l'enseignement pour les aveugles. — Paingcon. — Hamilton. — Conseil de perfectionnement. — Procédés nouveaux. — Nicolas Baeon et Jean Hansen. — École de musique. — M. Montal. 175 — 195

CHAPITRE VI. — MAISONS DE TRAVAIL.

Arts mécaniques. — Kidd et Kennedy. — Instruction industrielle. — Vues générales. — Tricot. — Filet. — Couture. — Tissage. — Vannerie. — Sparterie. — Art du tourneur. — Corderie. — Art du eor-donnier. — Hospice des Quinze-Vingts. — Ateliers de travail. — Conclusion. 196 — 218

